

Oeuvres philosophiques de m. D. Hume, traduites de l'anglois .. Tome premier, contenant les huit premiers Essais sur l'entendement humain

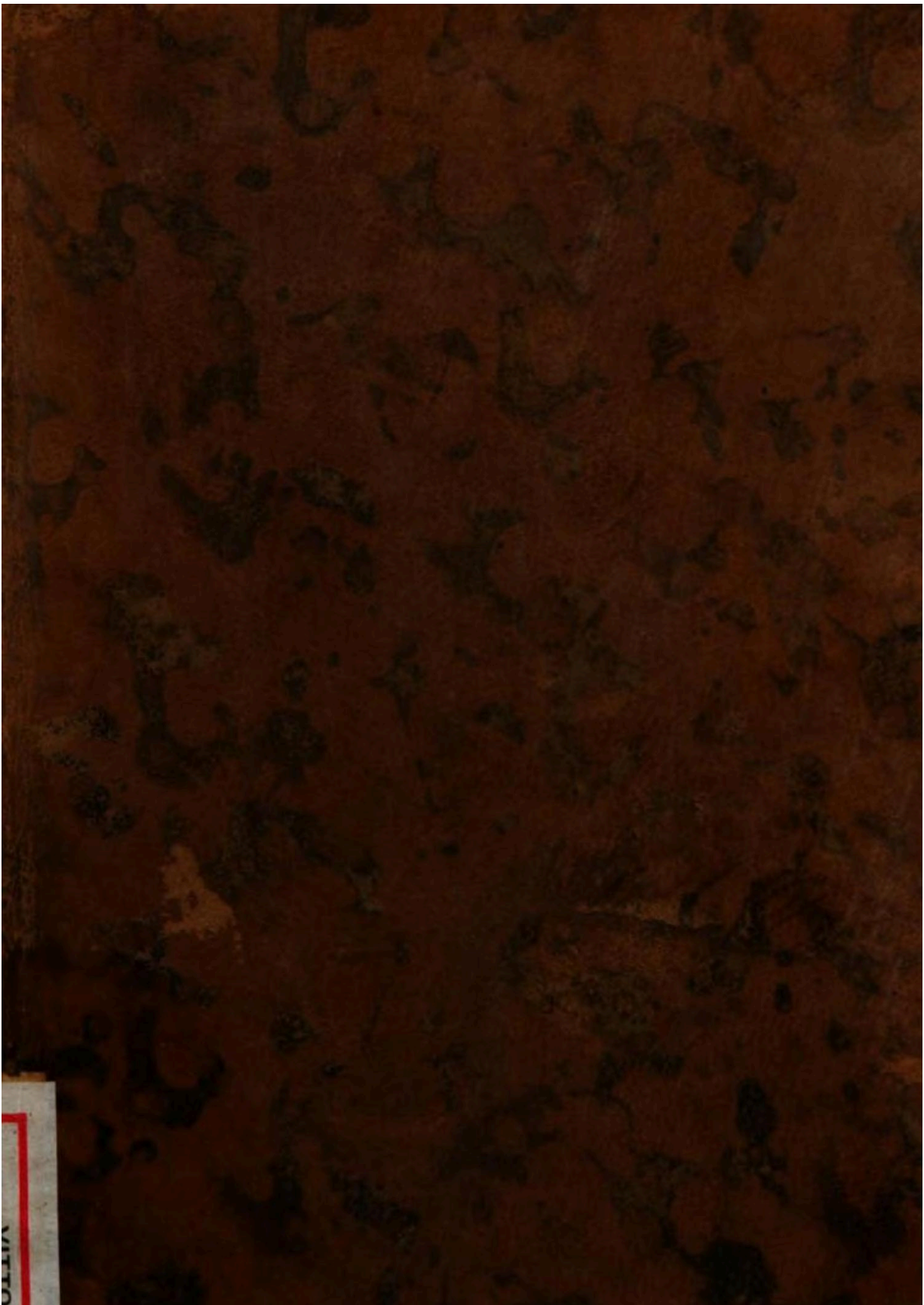
1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)





BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

RACE

DE MARINIS

A
388

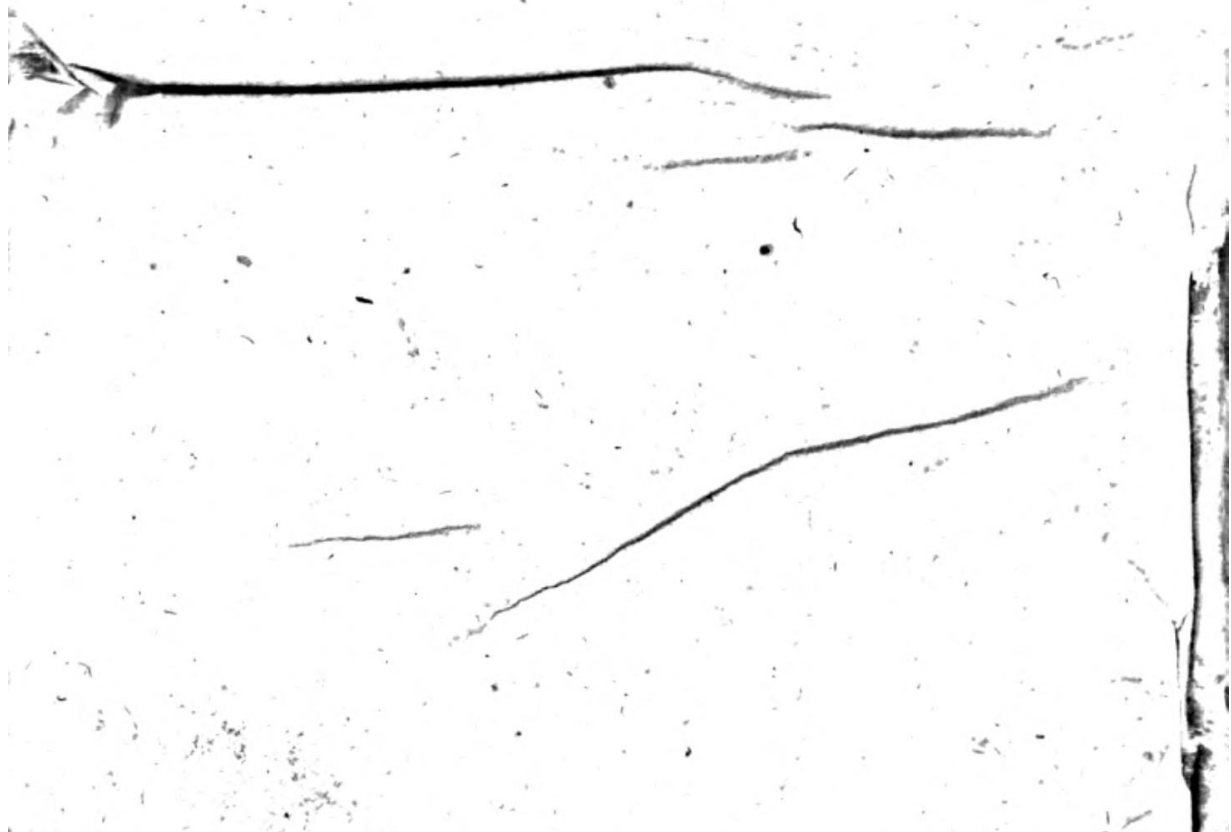
NAPOLI

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

Google

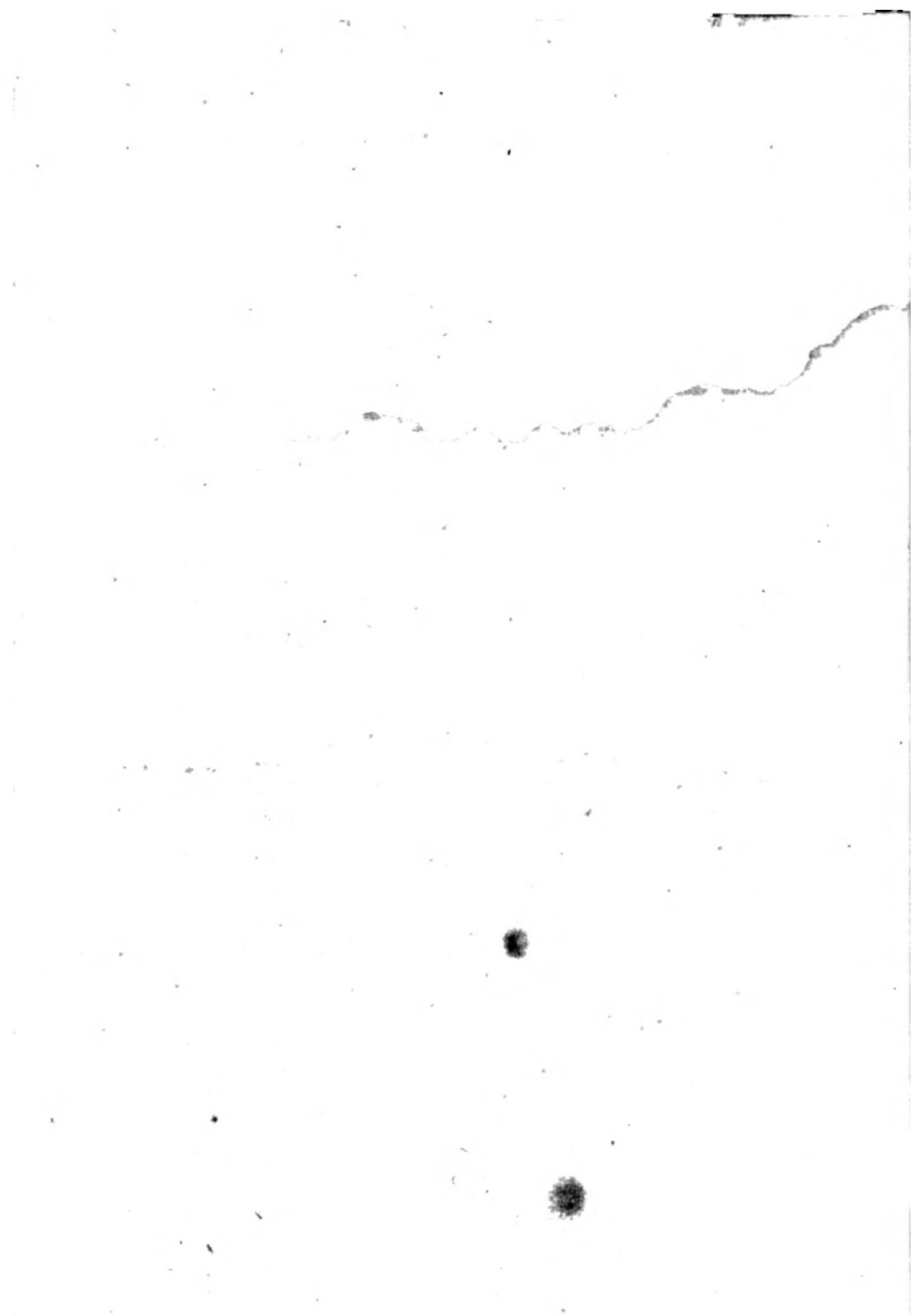


13.1



ŒUVRES P H I L O S O P H I Q U E S D E M. D. H U M E. TOME
PREMIER. • • t J \ Digitized by Google





The text on this page is estimated to be only 25.00% accurate

Digitized by Google

Œ U V R E S

PHILOSOPHIQUES

D E

M. D. H U M E,

TRADUITES DE L'ANGLAIS.

T O M E P R E M I E R,

C O N T E N A N T

Les huit premiers Essais sur l'Entendement
Humain.

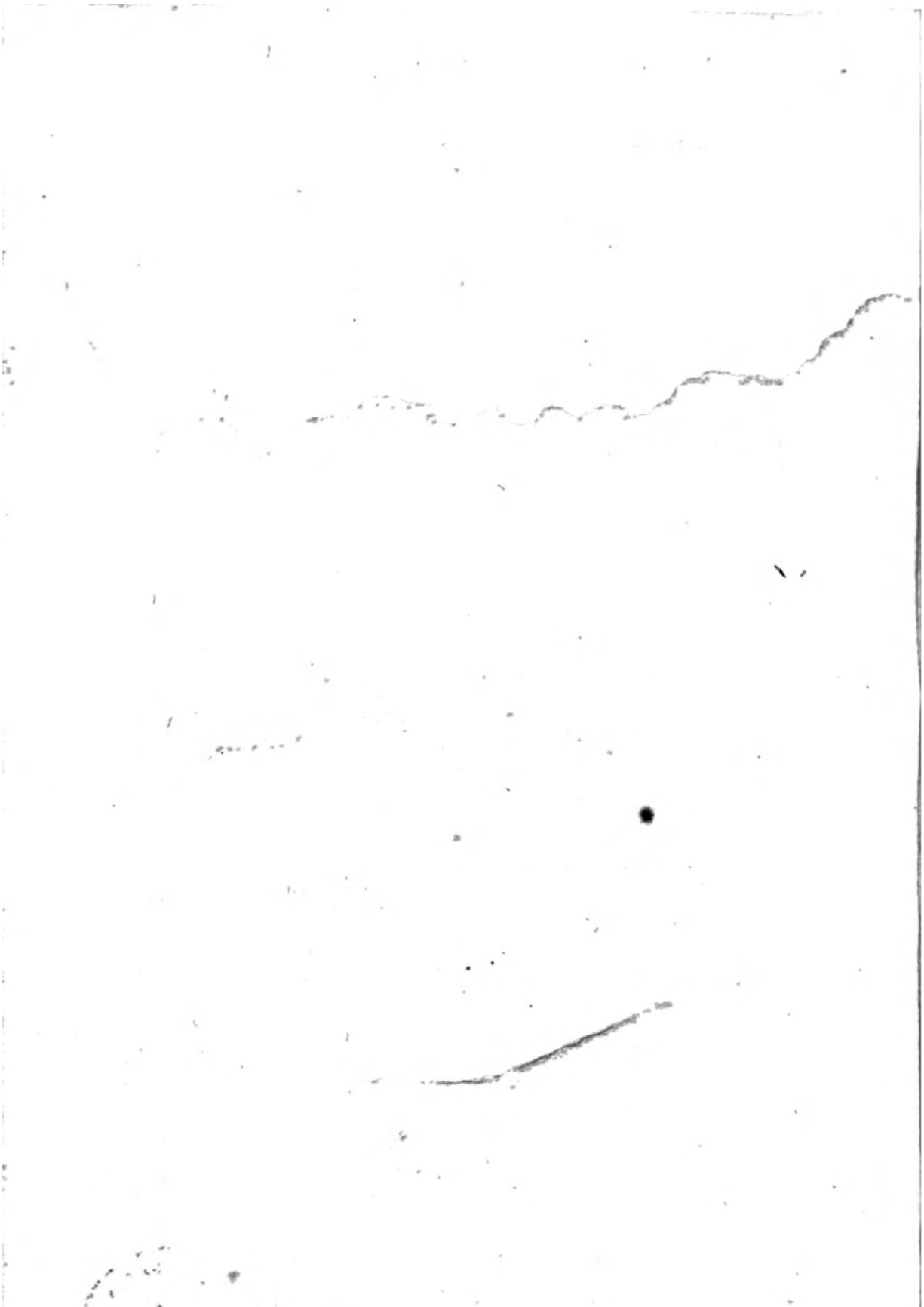
N O U V E L L E É D I T I O N.



A L O N D R E S,

1788.





PRÉFACE X ' ■ " DE L'ÉDITEUR. ,4 ^ Xj e s Philofophes , 5c
fur-tout ceux qui aiment mieux à paroître tels qu'à l'être en effet , fe font
trouvés dans deux conjonctures bien embarrassantes pour eux, 5ç qui , bien
que diamétralement oppofées l'une à l'autre, nelailfent pas d'avoir une très-
grande conformité, & de produire à-peu-près les mêmes effets. La première
de ces conjonctures, c'eft l'origine même de la Philofophie , ce font ces
tems antérieurs à toutes les Sciences, à toutes les obfervations , à toutes les
découvertes, où Phomme , placé au milieu de cet Univers, environné des
merveilles innombrables qu'offre le fpeCtacle de la nature, étoit dans
l'ignorance des caufes <[u'on regarde aujourd'hui comme les plus fimples
5c les plus manifeftes, 5c ne Tome I. A Digitized by Google

i Préface pouvoit efpérer de s'inflruire qu'à la longue, & par des ficelés entiers ronfacrésà l'examen des objets qu'il vouloir connoître. Mais les premiers Philofophes nç prirent point un parti aufiê fage ils voulurent expliquer, décider, rendre raifort des phénomènes ; ils oferent même percer le voile de la nature , pour parvenir jufqu'aux premiers élémens, ou pour remonter jufqu'à la formation primitive de ce grand Tout dont nous faifons partie. Ces efforts prématurés ne produifirent que des chimères. Toute l'hiftoire de la Philofophie ancienne n'efl: guere qu'un tiflii d'erreurs, un amas d'ablurdités Quelques lueurs fe faifoient jour de tems en tems à travers ces ténèbres , mais elles ne fuffifoient pas pour les dil & pour montrer à l'Homrne-tThe route sûre qui le conduisît à la vérité. On feroit étonné de l'audace du Dogmatifme, fi l'on ne connoiffbit jufqu'oii peut aller l'orgueil humain, lorfque l'ignorance & la crédulité lui laiflent ie champ libre. Digitized by Google

pouvoit espérer de s'instruire qu'à la longue, & par des siècles entiers consacrés à l'examen des objets qu'il vouloit connoître. Mais les premiers Philosophes ne prirent point un parti aussi sage ; ils voulurent expliquer, décider, rendre raison des phénomènes ; ils osèrent même percer le voile de la nature , pour parvenir jusqu'aux premiers élémens, ou pour remonter jusqu'à la formation primitive de ce grand Tout dont nous faisons partie. Ces efforts prématurés ne produisirent que des chimeres. Toute l'histoire de la Philosophie ancienne n'est guere qu'un tissu d'erreurs, un amas d'absurdités. Quelques lueurs se faisoient jour de tems en tems à travers ces ténèbres , mais elles ne suffisoient pas pour les dissiper, & pour montrer à l'Homme une route sûre qui le conduisît à la vérité. On seroit étonné de l'audace du Dogmatisme, si l'on ne connoissoit jusqu'où peut aller l'orgueil humain, lorsque l'ignorance & la crédu-

ÏJD-'E l'È D.I T S U Rî \$ Les tems auxquels nous fommes parvenus , offrent la fécondé conjoncture dont je veux parler. Ces fiedes favorables aux obfervations, aux expériences, à l'intuition, fi je puis m'exprimer ainfi , de la nature même, font arrivés. Les Philofophes ont vu de nouvelles régions s'offrir à leurs regards ; ils ont mefuré l'étendue des cieux , fondé les abîmes de la terre 6c de la mer ; ils ont apperçu des objets que leur extrême petiteffefembloit devoir leur dérober poür jamais* & bien qu'ils foient encore fort éloignés de pouvoir former un fyftême complet, où tous les phénomènes foient liés entr'eux* & ramenés à leurs premières caufes , cependant, ils en favent affez pour fe féliciter 6c de l'étendue 6c de la certitude de leurs connoiffances , pour s'occuper à les perfectionner de plus en plus par des voies qui demeurent conltammenr ouver* tes , en un mot , pour pofer des limites affez exaCtes , non-feulement entre ce que nous connoiÜons 6c ce que nous ignorons, A z

*4 'Préface mais même entre ce qui est encore accessible aux efforts de l'esprit humain , & ce qui surpasse sa portée. En voilà , sans contredit plus qu'il n'en faut pour contenter des hommes sages , des esprits judicieux; ils peuvent & doivent s'estimer infiniment redevables à la bonne providence de ce qu'elle les a placés dans cette époque , si lumineuse au prix de celle que nous lui avons comparée. Cependant, il demeure vrai que, par rapport aux effets , ces deux époques se ressemblent beaucoup : & voici comment. Les anciens Philosophes, ne sachant encore que dire , & ne voulant pas confesser leur ignorance, débitaient toutes les extravagances qui naissaient dans leur censure; & leurs systèmes, qu'ils bâtissaient aussi facilement que les enfants font des châteaux de cartes , avaient la même durée & la même durée. Les Philosophes modernes, au contraire, ne savent plus que dire ; ils arrivent trop tard : depuis Descartes jusqu'à nous, on a enlevé tout ce

Digitized by Google

mais même entre ce qui est encore accessible aux efforts de l'esprit humain, & ce qui surpasse sa portée. En voilà, sans contredit plus qu'il n'en faut pour contenter des hommes sages, des esprits judicieux; ils peuvent & doivent s'estimer infiniment redevables à la bonne providence de ce qu'elle les a placés dans cette époque, si lumineuse au prix de celle que nous lui avons comparée.

Cependant, il demeure vrai que, par rapport aux effets, ces deux époques se ressemblent beaucoup: & voici comment. Les anciens Philosophes, ne sachant encore que dire, & ne voulant pas confesser leur ignorance, débitoient toutes les extravagances qui naissoient dans leur cerveau; & leurs systêmes, qu'ils bâtissoient aussi aisément que les enfans font des châteaux de cartes, avoient la même confiance & la même durée. Les Philosophes modernes, au contraire, ne savent plus que dire; ils arrivent trop tard: depuis Descartes jusqu'à eux on a enlevé tout ce

ide i' Éditeur: f Qu'ils auroient pu espérer de s'approprier; on a combiné de toutes les façons tout ce qui s'offre à l'esprit de raisonnable, ou même de précieux, sur Dieu, sur le monde, sur l'homme, sur le corps, &c. ; il ne leur resteroit qu'à répéter les mêmes choses, ce qui répugne à leur orgueil, ou à prendre la route pénible de l'observation, donc leur paresse ne s'accommode pas. Dans cette situation défespérante pour eux, ils conservent une double ressource. La première, c'est de dogmatifer de nouveau, de faire des hypothèses arbitraires, & à la faveur d'un style éblouissant, ou d'un ton imposant, de chercher à se faire des partisans, ou du moins, ce qui est le principal objet de la plupart, à s'acquérir de la réputation. Mais le degré de lumière qui régné dans la République des Lettres ne permet pas d'aller fort loin dans cette route : Descartes lui-même, qui rendoit cette lumière au genre humain, & qui rompoit la glace, échoua dans l'entreprise de confluire le monde, & de former a y

s'ÉVALUER l'Homme à son gré. Qu'on juge H nô
 Architectes modernes trouveront un terrain plus alluré sur lequel ils puissent
 bâtir; s'ils rencontreront les esprits mieux* * disposés à prêter à leurs
 édifices la réalité dont ils font si visiblement dépourvus. Il n'y a donc plus
 qu'une ressource; & l'on s'y jette à corps perdu : c'est de prendre occasion
 des écarts & des excès du Dogmatisme, tant ancien que moderne , pour
 ramener les écarts & les excès du Pyrrhonisme; c'est de conclure „de
 l'ignorance où nous sommes demeurés à certains égards, à l'ignorance
 universelle, des erreurs qu'admettent & que proposent même tous les jours
 avec confiance des gens qui se donnent pour les premiers Philosophes du
 siècle , à l'impuissance absolue où nous nous trouvons de produire autre
 chose que des erreurs, ou du moins d'assigner les caractères qui distinguent
 l'erreur de la vérité. Voilà la carrière dans laquelle font en^ très plusieurs
 Écrivains distingués de nos , * . i e» Digitized by Google

V t I ' Ê D I T E ir kI f Jours; voilà la gloire à laquelle ils afpi—
 renc. Ils entaffent objections furobjektions contre les vérités les plus
 généraleY • ' ment reconnues; ils l'emenc par tout le doute & l'incertitude ,
 & mourroient contents fi j comme d'autres Sam Ton , ils pouvoient
 s'enfévelir , eux & leurs conci- • toyens , fous les ruines de cet Univers.
 'Ordre , beauté, régularité, enchaînement, proportions, fins, plan, fagefle;
 font au* tant d'idées pour lefquelles ils ont une avérfion décidée , & dont ils
 Voudroient effacer jufqu'à la moindre trace. Les Dieux d'Epicure leur
 fuffilént : ils ne veu« lent point d'un Être qui tiennne les rênes du
 Gouvernement du Monde, parce que fon Empire les gêneroit; ils cherchent
 à détruire la Providence & la Religion, le refpéet & le culte , l'amour & la
 confiance, tous ces fentimens qui font le bonheur ôt la gloire de la Créature
 raifonnable. Que penfer de femblables attentats ! Eft ce donc-là le fruit des
 fciences ? Eft-ce à cetre çrécieufe découverte qu'elles dévoient A4
 Digitized by Google

Préface nous conduire ? Nos yeux n'ont-ils part s'ouvrir que pour se fermer sans retour ? Ah ! plutôt fuissions-nous pour jamais demeurés dans le gouffre du néant ! Grâce à Dieu , les choses n'en font pas à ce terme. La vérité a des défenseurs & des vengeurs, A force de donner dans des extrémités infensées & odieuses , les ennemis de la bonne cause ont gâté la leur ; ils se font fait connoître sous un point de vue qui est la meilleure réfutation de leur doctrine, le plus excellent préservatif contre leur éducation. Ils ne peuvent plus, ni réveiller l'attention, ni piquer la curiosité. Ils ont à leur tour tout dit ; le mot de Cicéron sur les Philosophes qui l'avoient précédé, se retrouve vrai des prétendus Philosophes de nos jours ; c'est qu'il n'y a aucune absurdité qui ne leur soit venue dans l'esprit , & dont ils n'aient enrichi leurs productions. Ainsi, l'on peut dire qu'il n'y a plus de livre dangereux. Celui qui pourroit passer pour l'être le plus, le fera certainement le moins , parce qu'écarté Digitized by Google

-IF * de i' Éditeur; fans doute celui où l'on outre à l'excès les paradoxes , il devient d'autant plus ^ facile de découvrir la témérité des alertions & la turpitude des principes qui y régner. On pourroit, je crois, en augurer que le retour du bon fens & de la décence n'eft pas éloigné; car, les hommes ont un fonds naturel de raifon qui peut être altéré par quelques Ululations , mais qui fe révolte quand on le heurte trop de front. De-là fort venues , dans tous les tems , les rellaurations & les réformations qui ont renouvelé la face des fcience & des mœurs. Nos efprits-forts triomphent d'avoir rompu toute barrière, de s'être acquis la douce prérogative de la licence , le merveilleux droit de l'impunité; mais ce triomphe eft l'avant coureur le plus affuré de leur ruine*** ... Ces confidérations ont furmonté la répugnance qu'on avoit d'abord eue à faire paroître en françois les Ejfais Philofophiques de M. Hume. Le fonds général de Pyrrhonifme qui y régné, & le peu dç . Digitized by Google

I© P K È F A C B ménagement avec lequel les vérités fon**
damentales de la Religion, tant naturelle que révélée , y font attaquées ,
fembloient engager à dérober plutôt qu'à répandre.la connoiffance de cet
ouvrage. Mais on s'est appeçu depuis long tems que les livres de ce genre
n'ont fait tant de fortune., 6c n'ont même caufé tant de dommage, que par
cet air de réferve 6c ces précautions donc on ufe pour empêcher qu'ils ne
tombent entre les mains de tout le monde. La curiolîté, cette paillon fl
naturelle 6c îî forte, ell piquée , irritée; on lit avec empreffement , avec
attention-, un livre qu'on a eu de la peine à fe procurer : imbu de l'idée qu'il
eft dangereux, c'est-à-dire, que les raifonnemens en font forts 6c concluans
, on fe pré*e' à cette fupposition ; on admir<t* on adopte, on retient des
chofes qui , mifes au grand jour, 6c examinées fans prévention , ne
pourroient que faire pitié. D'ailleurs, le livre de M. Hume exilîe déjà dans
fa lana gue originale , langue vulgaire , 6c qu'une Digitized by Google J

B E i'Édituk: i4 infinité de perfonnes entendent; de forte que cette traduction n ajoute pas beaucoup à la facilité qu'on avoir à s'infruire de . 'A les opinions, que plufieurs Journaux ont aufi fait connoître par des extraits fore étendus. M. Hume elt un Philofophe vivant que nous ne nous attacherons point à caraCtérifer ici, tout LeCteur intelligent pouvant aifément le faire lui-meme d'après la lecture de fes ouvrages. Il a écrit en divers genres , & s'eñ acqui de la célébrité dans tous. Ses effais fur des matières politiques ont eu un grand fuccès ; & la belle traduction qu'en a donné M. l'Abbé le Blanc , y a beaucoup contribué. Il publie actuellement une Hiftoire d'Angleterre, ouparoît régner une prévention &>une partialité que les loix de Ce genre d'écrire interdifent. Quant à fes EJJais P hilofophïques, ils ont fait , comme ils le dévoient , beaucoup de bruit en Angleterre , quoique cette Ifle foit un terroir fécond en femblables fruits. Il n'y a qu'à parcourir tous les

Digitized by Google

'n' Préfacé volumes de l'excellent Journal de M.' Maty , pour fe
mettre au fait de la plupart des réponfes 6c des réfutations qu'on y a
oppofées. Les Mélangés Littéraires , imprimés à Berlin en 1 756, donnèrent
des extraits étendus , 6c fort bien faits, de ces EJfais. Il en a paru depuis une
traduction allemande, à laquelle M. leProfeïïeur Suider a joint des
remarques à la fin de chaque Eflai , où il difcute les principes de M. Hume
3 6c en porte fon jugement avec beaucoup de folidité. L'Auteur de la
Bibliothèque Germanique a donné cinq longs extraits de cette édition
allemande , où il a fait entrer ce qu'il y avoic d'effentiel dans les Extraits
des Mélanges Littéraires , 6c dans les Remarques de M. Suider. Ceux qui
voudront recertirir à ces fources y trouveront d'av'ance de quoi fe prémunir
contre les fophifmes du Philofophe Anglois. Ainfi, l'on s'est cru difpenfé
d'accompagner cette traduction d'un antidote aufli complet qu'il auroit été
aifé de le fournir.

DE I * É D I T E Ü R.' 13' L'Editeur (*) s'est contenté seulement de mettre , sous divers endroits des derniers Effais qui font les plus scabreux , quelques notes abrégées où l'on trouvera plutôt des ouvertures & des principes de réponses , que des réponses proprement dites. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, dans une affaire où il s'agit du bien public, (*) Le Traducteur & l'Éditeur de ces Elfiis font deux personnes différentes. Le premier, qui joint à des connoissances philosophiques très profondes une intelligence parfaite de la langue angloise, avoir traduit fidèlement l'ouvrage de M. Hume sur l'original ; travail dont fort peu de personnes feroient capables. Mais , comme le françois n'étoit pas sa langue maternelle , il a confié son manuscrit , plus cependant par une modeste défiance que par un besoin essentiel , à un de ses amis , allez exercé dans l'art d'écrire , qui en a fait une révision suivie , & qui a pris occasion de là «le mettre quelques remarques sous le texte. On espere , qu'à la faveur de ces soins réunis , & de ces précautions, scrupuleuses , l'ouvrage ne feroit effectivement pas indigne de l'attention des Lecteurs , à qui ces matières conviennent. Au reste , cette traduction n'étoit pas originellement destinée au Public : on y avoir travaillé uniquement pour faire connoître la Philosophie anglaise de M. Hume à un Homme illustre , avec lequel on avoit souvent eu l'honneur de s'en entretenir ; Se, par cette raison, on s'étoit uniquement attaché à la clarté & à l'exactitude. Digitized by Google

D E L'É D I T E U R. 13

L'Editeur (*) s'est contenté seulement de mettre, sous divers endroits des derniers Essais qui sont les plus scabreux, quelques notes abrégées où l'on trouvera plutôt des ouvertures & des principes de réponses, que des réponses proprement dites. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, dans une affaire où il s'agit du bien public,

(*) Le Traducteur & l'Éditeur de ces Essais sont deux personnes différentes. Le premier, qui joint à des connoissances philosophiques très profondes une intelligence parfaite de la langue angloise, avoit traduit fidèlement l'ouvrage de M. *Hume* sur l'original; travail dont fort peu de personnes seroient capables. Mais, comme le françois n'étoit pas sa langue maternelle, il a confié son manuscrit, plus cependant par une modeste défiance que par un besoin essentiel, à un de ses amis, assez exercé dans l'art d'écrire, qui en a fait une révision suivie, & qui a pris occasion de là de mettre quelques remarques sous le texte. On espere, qu'à la faveur de ces soins réunis, & de ces précautions scrupuleuses, l'ouvrage ne fera effectivement pas indigne de l'attention des Lecteurs, à qui ces matieres conviennent. Au reste, cette traduction n'étoit pas originairement destinée au Public: on y avoit travaillé uniquement pour faire connoître la Philosophie singuliere de M. *Hume* à un Homme illustre, avec lequel on avoit souvent eu l'honneur de s'en entretenir; &, par cette raison, on s'étoit uniquement attaché à la clarté & à l'exactitude.

4 Préface le Traducteur a pris la peine d'extraire du docteur
ouvrage de M. Leland sur les Défautes Angloises, ce qui concerne les Écarts de
M. Hume ; & l'on va se servir de ces remarques pour achever cette Préface.
- Les premières réflexions de M. Leland concernent la doctrine de la
causalité, telle que M. Hume l'enseigne. Ce Philosophe, après avoir exalté
l'expérience, après l'avoir nommée notre seul guide, & l'unique fondement
de toutes nos connoissances, sur-tout de celles qui regardent les choses de
fait, lui enlève d'un instant ce qu'il lui avoit accordé de l'autre, & la
dépouille de toutes ces prérogatives. Non-seulement il nie qu'on puisse tirer
de l'expérience une induction qui ne soit fondée sur le rapport de la
causalité mais il fait tous ses efforts pour détruire ce rapport. Ce qui revient
à dire, de son propre aveu, que l'expérience ne nous sert de rien, & que
nous ne sommes bien assurés d'aucun fait. Par malheur pour M. Hume tout
ce

Digitized by Google

de l'Éditeur. Il faut qu'il die contre la causalité, repose sur un principe dont la fausseté est palpable. C'est qu'on ne peut jamais savoir qu'une chose existe, si l'on ne fait en même-temps, & * si l'on ne peut distinctement expliquer la manière d'exister, ou comment elle existe* Cependant, il avoue lui-même (Essai VII.), que nous ne connoissons point la nature de l'ame, & que nous ne savons ce que c'est qu'une idée. Voudroit-il en conclure que nous n'avons point d'ame, ou que nous sommes dépourvus d'idées? Ce n'est pas-là le seul écart de M. Hume dans cette doctrine; plusieurs autres de ses assertions répugnent au sens commun. Selon lui, par exemple, l'expérience ne nous fournit pas même des argumens dont la probabilité est suffisante pour nous persuader que les mêmes causes produisent les mêmes effets, ou, pour s'exprimer dans ses termes, que les événemens que nous avons toujours vus réunis, le feront encore dans la suite; manière de raisonner qu'il attribue toute entière à l'habitude de l'association. Digitized by Google

DE L'ÉDITEUR. 19

qu'il dit contre la causalité, repose sur un principe dont la fausseté est palpable. C'est qu'on ne peut jamais savoir qu'une chose existe, si l'on ne fait en même-tems, & si l'on ne peut distinctement expliquer sa maniere d'exister, ou comment elle existe. Cependant, il avoue lui-même (Essai VII.), que nous ne connoissons point la nature de l'ame, & que nous ne savons ce que c'est qu'une idée. Voudroit-il en conclure que nous n'avons point d'ame, ou que nous sommes destitués d'idées?

Ce n'est pas-là le seul écart de *M. Hume* dans cette doctrine; plusieurs autres de ses assertions répugnent au sens commun. Selon lui, par exemple, l'expérience ne nous fournit pas même des argumens dont la probabilité fuffise pour nous persuader que les mêmes causes produisent les mêmes effets, ou, pour s'exprimer dans ses termes, que les événemens que nous avons toujours vû réunis, le seront encore dans la suite; maniere de raisonner qu'il attri-

Préface Mais, on peut lui demander d'abord, (î celui qui , ayant
obfervé le cours ordinaire de la nature , fait que , depuis que * l'Univers
fubfifte, le feu a brûlé les ma-/" tiefes combultibles, n'est pas en droit, -
fuivant toutes les loix de la probabilité, établies par M. Hume lui-même , de
conclure qu'il brûlera encore aujourd'hui celles qui feront expofées à fon
a&ion ? Ou bien feroit-il plus probable de penfer que depuis hier le cours
de la nature ait . changé ? En fécond lieu , M. Hume ne fuppoſet-il pas lui-
même qu'on peut raifonner d'après la probabilité, lorfqu'il nous propoſe ſes
raifonnemens contre la liberté , contre les miracles, & ſur l'intelligence des
animaux? L'habitude, loqua'tFéxclure le raifonnement , n'eÆ autre choſe
ellemême qu'un principe ſur lequel on peut fonder plufieurs cotiféquences
très-juſtes, & qui, ſi elles n'ont pas une entière certitude , font au moins
d'une très-grande probabilité. Ajoutons ; Digitized by Goo<

» E I 'É D I T K U R. Ajoutons ^ troisièmement, que M. Hume. a fiède en vain de ne voir aucune différence entre la conjonction ou la contiguïté & la liaison. Où eff l'homme de bon-sens qui pourroit croire que les choses, dont on dit qu'elles sont produites les unes par les autres, ne tiennent pas plus ensemble, que les différents grains qui composent un monceau de fable P ç • • ... » ^ _ Enfin, quand il dit que la liaison n'est que dans notre esprit., n'est-ce pas toujours une liaison ? Et les idées des choses ne sont d'ailleurs liées entr'elles que parce que les choses elles-mêmes le sont. - On peut encore reprocher à M. Hume plusieurs contradictions. Dans le tems , par exemple , qu'il affirme que la liaison des choses n'est que dans notre esprit , il ne laisse pas d'avancer (Essai V. 2 Part.) qu'il y a une harmonie préétablie entre le cours de la nature & la suite de nos idées; qu'« le hasard est un mot vide de sens < Sc que nos pensées ne suivent aucun à l'ordre d'aucun autre ordre & d'autre chemin que ceux qui leur » Tome 1^{er} B Digitized by Google

18 . Préface font tracés par les objets extérieurs, &c.' Tout fon
 Eflai fur la liberté fuppose une liaifon néceffaire. Dans la fécondé partie de
 cet Eflai , il fe fait à lui-même cette obje&ion; c'effcque, files a&esde la
 volonté font alfujettis aux mêmes loix que les opérations méehaniques de la
 matière, il y aune chaîne de caufes nécelfaires , &c. Suivant fes principes, il
 devoit répondre qu'il n'y a point de caufe , point de néceffine-, point de
 force , &c. , Se rejeter en conséquence l'obje&tion- comme frivole. Mais ,.
 au lieu de cela , il n' imagine d'autre fblucion que de recourir au myftere,'
 Mylord Bolingbrockc a dit fort judicieufement,(tomeIIIde fes Œuvres, p.
 541) » que les Philolbphes.fe rendoien* ridi» eu les:, lorfqu'ils rejetaient la
 réalité ». d'une caufe découverte par les phéno» menés, fous le fimple
 prétexte qu'ils ne » pouvoientfe faire une idée de la caufa* » lité, ni
 concevoir une raifon fuffifante » & qui leur explique pourquoi & com »
 ment cette caufalicé exille. » Digitized by Google

sont tracés par les objets extérieurs, &c. Tout son Essai sur la liberté suppose une liaison nécessaire. Dans la seconde partie de cet Essai, il se fait à lui-même cette objection; c'est que, si les actes de la volonté sont assujettis aux mêmes loix que les opérations mécaniques de la matiere, il y a une chaîne de causes nécessaires, &c. Suivant ses principes, il devoit répondre qu'il n'y a point de cause, point de nécessité, point de force, &c., & rejeter en conséquence l'objection comme frivole. Mais, au lieu de cela, il n' imagine d'autre solution que de recourir au mystere. Mylord *Bolingbrocke* a dit fort judicieusement, (tome III de ses Œuvres, p. 541)

» que les Philosophes se rendoient ridi-
 » cules, lorsqu'ils rejetoient la réalité
 » d'une cause découverte par les phéno-
 » menes, sous le simple prétexte qu'ils ne
 » pouvoient se faire une idée de la causa-
 » lité, ni concevoir une raison suffisante
 » & qui leur explique pourquoi & com-

DE L'ÉDIFIÉE. 1^{re} partie. Passons aux idées de M. Hume sur la Religion Naturelle, telles qu'il les expose dans son Essai XI. Cet Essai paroît avoir un double but: premièrement, de fapper les preuves de l'existence de Dieu ; Secondement de détruire la croyance d'un état de récompense & de peines après cette vie. Au premier égard , ce Philosophe prétend que nous ne pouvons concevoir dans la divinité que les attributs , & le degré précis de ces attributs , & que nous découvrons dans ses ouvrages ; que nous ne devons point supposer d'autres ouvrages de Dieu que ceux qui nous sont connus ; & enfin que nous ne pouvons tirer de ceux* , ni aucune conclusion sur ce que l'Être suprême a fait par le passé, ou sur ce qu'il doit faire dans l'avenir. Il prétend prouver ces assertions , en disant que, pour conclure de l'effet à la cause, il faut que la cause soit exactement proportionnée à l'effet , conformément à cet axiome philosophique : effet est toujours la mesure de la force, &c. B le : , j Digitized by Google

ZO P R E F A C 6 Cela donne lieu à di verſes obſervations de M. Lelund. Il remarque d'abord que cet axiome ne peut regarder que les cauſes mécaniques & néceſſaires ; & qu'appliqué aux cauſes intelligentes & libres, bien-loin de demeurer axiome , il devient la plus faufſe de toutes les proportions. De plus , M. Hume avoue, par la bouche de l'Epicurien qu'il introduit, que cette manière de conclure a lieu par rapport aux hommes , parce que , connoiſſant pluſieurs de leurs ouvrages , nous ſommes par-là en état & en droit de juger de quoi ils ſont capables. Mais , ne ſommes-nous pas dans le même cas à l'égard de Dieu? Cette partie de la nature , dont le ſpectacle frappe nos yeux , ne nous fournit-elle pas le même genre de connoiſſances ? N'y appercevons-nous pas affez d'indices de ſageſſe , de puifſance & de bonté, * pour conclure qu'un Etre, qui fait actuellement tant de chofes belles & bonnes, en a fait autrefois, en fait ailleurs, & en fera dans la fuite, qui ont eu, ont, de auront les mêmes cara&eres. Digitized by

DE l'Être » à l'Être ; et Si nous remarquons ou croyons remarquer des défauts dans ceux de ces ouvrages qui sont à notre portée , n'est-il pas raisonnable de penser que ce ne sont que des défauts apparens , & que nous jugeons mal, parce que nous ne jugeons du tout d'après une partie, & une très-petite partie ? Seroit-il donc plus probable que nous soyions plus sage que l'Être qui a donné tant de preuves d'une sagesse , que nous sommes obligés de reconnoître infiniment supérieure à la nôtre ? Nous sentons tous l'excellence de la vertu & la difformité du vice. Dès icibas, comme M. Hume en convient lui-même , la première a de grands avantages sur l'autre ; & généralement parlant les gens de bien sont plus heureux que les méchans. Mais il arrive aussi des cas où le vice triomphe, & la vertu gémit sous l'oppression. Faut-il en conclure qu'un Être , qui a mis dans nos âmes les notions de la justice & de la rectitude, & qui a donné tant de marques éclatantes de son

B 3 Digitized by Google

. *r"t 21 P RÉ ? AC 8 r ' amour pour Tordre , cesse tout-à-coup d'en être le protecteur, change en quelque sorte de sentiment & de caractère ? N'est-il pas plus naturel de croire , qu'il viendra un tems où toutes ces choses feront redressées , & où ce qui nous paroît actuellement un désordre , se trouvera lié au plan le plus parfait ? M. Hume reproche aux hommes qu'ils attribuent à Dieu leurs façons d'agir, & qu'ils se le représentent comme devant toujours tenir la même conduite qu'ils tiendroient à sa place ; & il condamne tous ces raisonnemens , en se fondant sur ce qu'il n'y a aucune ressemblance entre Dieu & nous. Mais quoi ! ne sommes-nous donc pas l'ouvrage de Dieu aussi bien que le reste de l'Univers ? Et si nous devons conclure de l'effet à la cause, n'en résulte-t-il pas nécessairement que les perfections que nous trouvons en nous , doivent être attribuées , mais dans un plus haut degré , à celui de qui nous les tenons ? Il y aurait sans doute de

SB B É DIT S ü R. £\$ l'abfardité à le mettre de niveau avec nous ,
à PafTujettir aux imperfe&ions & aux foibleffes qui font une fuite des
bornes de notre nature ; mais il n'y auroic pas moins d'abfurdité à lui
refufer des perfedions, & des degrés même de perfection , qui fe trouvent en
nous. Si toutes les confédérations précédentes prouvent un état de
rétribution , ou-, du moins le rendent extrêmement probable, cela forme une
puiffante préfomption en faveur d'une dodrine révélée , t>h Dieu nous
a/Tureroit lui-même qu'il rendra à chacun félon fes œuvres , & où il
déterniineroit la nature des biens & des maux qui nous attendent. Une
pareille révélation fetoit bien digne de cet Etre, tel qu'il fe manifefte dans la
nature : elle fer* viroit infiniment à nous tranquïlifer fur un fujet de la
derniere importance.. Concluons ; M. Hume dit a PEpicorien fon ami , que
fa Religion , fourniflant plufieurs motifs à la vertu , & oppofant de
nouvelles barrières au vice , ceux qui veüB 4 Digitized by Google

’z4 P R E F A c t ” . lent en défabufer les hommes , quand ils feroient fondés fur les meilleures raifons du monde, font de mauvais citoyens* Voilà fa propre condamnation ; il en a drefle l'arrêt , & nous n’en appelons point. _ ,ll nous refte à confidérer, avec M.Leland, l’Eflai fur les miracles. L’Auteur de cet EflTai y a déployé toutes fes reflources contre la Religion ; il y a répandu tout fon venin contre des objets infiniment refpeétables. Nous ferons donc obligés de proportionner l’étendue de nos remarques à l’imporiancé du danger qu’elle* font deftinées à prévenir. Dans la première partie de l’Eflai fut les miracles, M. Hume fe propofe de prouver , qu’il n’y a point de témoignage aflez valable , point d’évidence aflez forte , pour rendre un miracle digne de foi. Toute fa preuve dépend de ce principe : que l’expérience feule eft propre à attefter la vérité des événemçns & des faits. Or, continue-t-il, les miracles font contraires aux loix de la nature , que nous

DE l'É D I fi ü R, ſi ne connoiffons que par l'expérience. Donc, (c'eft la conclufion) il y a toujours une expérience uniforme oppofée à chaque fait miraculeux. Donc, il n'y a aucun miracle qui puiffe être prouvé. Il y a bien des chofes à remarquer ici. La première, c'eft que M; Hume ne fait que jouer fur le mot à' expérience ; ce qui rend fon principe tout-à-fait vague. Quand il dit, par exemple, que c'eft à l'expérience à nous faire croire les événemens paffés, entend-il par-là notre propre expérience ? Cela feroit trop ridicule. Mais , s'il a en vue l'expérience d'autrui , en tant que le témoignage la fait connoître, s'agit-il de l'expérience de tous les hommes, ou feulement de celle de quelques-uns d'entr'eux ? Si la première étoit requife, nous ne pourrions jamais être sûrs d'aucun fait, & toute l'Hiftoire feroit incertaine. Sur-tout que deviendrait l'Hiftoire Naturelle , où il faut fouvent s'en rapporter au témoignage d'une feule perfonne ? D'ailleurs, s'il falloit Je témoi

Digitized by Google

16 Préface
gnage complet du genre humain , cela s'étendrait également à tous les tems & à tous les lieux j ce qui rendrait ce criterium de la dernière absurdité. Au contraire, si M. Hume veut se borner à l'expérience de quelques-uns d'entre les hommes , & au témoignage qu'ils rendent, il fera aisé de le satisfaire sur le chapitre des miracles de la Religion Chrétienne. Mais, comme cela ne lui suffit pas , il en résulte que son principe est non-seulement vague, comme nous l'avons déjà dit, mais qu'il est absolument faux. Après cela , quelle que soit cette expérience , à quelle décision doit-elle conduire ? Décide-t-elle de la possibilité , ou de la probabilité, ou de la vérité d'un événement. Il n'y a point d'expérience qui puisse prouver qu'un fait soit impossible ; puisque, de l'aveu même de M. Hume il n'y a aucun fait dont le contraire implique contradiction. Tout ce qui est arrivé aurait pu ne pas arriver ; comme réciproquement , tout ce qui n'est pas arrivé

Digitized by Google

DE I * É D I T E U R. 17 auroic pu arriver. Le cours de^iature
pourroit changer à tout momen^Phmais donc l'expérience ne -prouvera que
les miracles foient impoflibles. On convient qu'une fuite d'événemens
femblables, connues par l'expérience, peut être un principe de probabilité
pour le palfé, ou pour l'avenir , & avoir quelque poids dans les cas douteux.
Mais, ni l'expérience de faits femblables , ni celle de faits contraires , ne
prouveront cependant jamais qu'un fait foit arrivé, ou qu'il ne foit pas
arrivé. M. Hume pofe donc une réglé tout-à-fait erronée , lorsqu'il prétend
qu'on doit balancer les expériences qui fe trouvent des deux côtés, déduire
les unes des autres, & fonder fa créanjp fur ce qui relie après cette
fouftra&ion. Il peut y avoir tel fait qui n'a jamais eu de femblable, & qui eft
revêtu néanmoins de tels caraéfceres de vérité qu'aucun homme raifonnable
ne fauroit refufer de le croireC'eftdonc delà validité des témoignages que
dépend la crédibilité des événeDigitized by Google

23 PREFACE mens[^] de c'ell cette même validité d'où procédé l'évidence morale, que M. Hume reconnoît (Eflai VIII), pouvoir devenir équivalente à 1 évidence physique. En effet un témoignage peut être accompagné de telles circonstances , que , quoiqu'il fût unique, il ne laifsât pourtant aucun doute fur l'événement qu'il attelle, quand même on fupposeroit cet événement d'un genre extraordinaire & merveilleux. Tel feroit un phénomène nouveau de fingulier , apperçu de annoncé par un feul obfervateur. Un habile Théologien Anglois, nommé t M. Adams y qui a réfuté l'Elfaï fur les miracles, remarque fort bien que ce que M. Hume nomme une expérience uniforme, peut fouvem être détruit par un feul témoignage , parce que l'expérience ne donne qu'une preuve négative, tandis que le témoignage en fournit une pofitive, qui , dans ce cas, doit toujours faire pancher la balance. Les miracles les mieux atteftés font > .fuivancM. Hume y toujours combattus pax

DE 1 ' É D L T E U R. 2<) l'expérience uni foqpie de tous les hommes; de forte qu'il y a toujours tout au plus preuve contre preuve. Mais, nous venons de voir que fon expérience uniforme ne fait qu'une preuve négative. De ce que la plus grande partie des hommes n'ont pas vu un fait qu'ils n'étoient pas à portée de voir , ou de ce qu'ils n'ont rien vu de femblable, il ne s'enfuicabfolumenc rien, ni pour, ni contre IS. vérité de ce fait. Tout gît dans la force du témoignage qui le confirme. . • j M.Hume définit une preuve (Eflfai VI)% un argument déduit de V expérience , qui ex~ dut tout, doute & toute oppofition. Il n'est donc jamais pofible, félon fa propre dé~ finition , qu'il y ait preuve contre preuve •L'ame fe trouveroit affurément dans une fituation bien étrange, fi elle né pouvoit douter, ni de la vérité, ni de la faufleté du même événement. ' Mais , infifte notre Philofophe , tout miracle efl une infraction des loix de la nature qui nous font connues par une

3© JP R É P A C B 1 expérience confiante uniforme. Fort bien : mais ceux qui croient les miracles , admettent auffi un Être capable de changer le cours de la nature : ils fuppofent de plus qu'il ne le change que par des raifons dignes de fafageffe ; enfin , ils ne reçoivent ces miracles qu'autant qu'ils leur paroiffent duement & fuffifamment atrefi tés. Toutes ces circonftances fe réuniffent dans le miracle de la Réfurredion de J. C. , comme M. Lcland le prouve après d'habiles Auteurs , qui ont pouffé cette matière jufqu'à la démonftration . La fécondé partie de l'Effai fur les miracles va plus loin que la première. L'Auteur s'efforce d'y établir que , fuppofé que les miracles pttffent être fuffifamment prouvés , il n'y a pourtant dans l'Hiftoire aucun exemple d'un miracle fondé fur des preuves qui pui fient être cenfées fuffifantes Et d'abord , jamais , à ce qu'il prétend , il n'a exifté de miracle atrefié par des témoins qui aient eu toutes les qualités requifes pour donner du poids à leur t Digitized by Google

DEX'ÉDITEUR. 31 témoignage. M. Leland foutient au contraire , que les témoins des miracles opérés en faveur du Chriftianifme , ont eu toutes les qualités que M. Hume eft en droit d'exiger. En voici rénumération. 1 . Ils ont été en nombre fuffifant. Tous les Apôtres furent témoins 4es miracles du Sauveur , de même que les feptante Difciples , & les cent vingt dont il eft fait mention1. Ad. I, 15 , xi , zz. L'hiftoire de ces faits fut publiée peu après qu'ils s'étoient paffés; les Apôtres en appellent à des milliers de p^^Kines , dans la Judée, da^s la Galilé*^^: à Jérufalem ; & ils font eux-mêmes des miracles pour confirmer ceux de leur Maître. i. Le bon fens, l'éducation , & le favoir, font mispar M. Hume au nombre d'fs qualités dont les témoins croyables doivent être pourvus. Mais les deux dernières font de trop : aucune Cour de Judicature ne les exige. Si les premiers Hérauts de l'Evangile avoient reçu une éducation diftinguée , & qu'ils eufiène été Digitized by Google

31 P' R & F À C E ~ initiés dans les Sciences, qn suroît pu les
 fôupçonner d'avoir tramé uncomplot. Aulieu qu'étant des gens fîmples,
 mais remplis de probité j ils ont eu affez de bon fenspour ne pouvoir être
 trompés fur des faits qui fe palïoient fous leurs yeux j & en même tems ils
 n'ont pas eu la finelfe qui auroit été nécelfaire pour tromperies autres. ' 3 .
 On ne conteftera point à M. Hume , que des témoins recevables doivent être
 à l'abri de tout foupçon d'impofture. Mais perfonne ne faur^efcufufer cette
 qualité aux témoins qui cflpRent en faveur de la Religion Chrétienne.
 L'Auteur des Effais dit lui-même, dans le VIII, que pour prouver que
 quelqu'un n'a point fait telle ou telle aélion , il n'y a qu'à faire voir qu'elle
 eft contraire au cours de la natuse, ou (ce qui eft la même chofe dans les
 idées de ce Philofophe), qu'aucun motif humain n'a pu l'y porter. Or, quel
 eft le motif humain qui auroit pu induire des hommes fîmples , fans
 éducation , fans prétentions , Digitized by Google

initiés dans les Sciences, on auroit pu les soupçonner d'avoir tramé un complot. Au lieu qu'étant des gens simples, mais remplis de probité, ils ont eu assez de bon sens pour ne pouvoir être trompés sur des faits qui se passaient sous leurs yeux; & en même tems ils n'ont pas eu la finesse qui auroit été nécessaire pour tromper les autres.

3. On ne contestera point à *M. Hume*, que des témoins recevables doivent être à l'abri de tout soupçon d'imposture. Mais personne ne sauroit refuser cette qualité aux témoins qui déposent en faveur de la Religion Chrétienne. L'Auteur des *Essais* dit lui-même, dans le VIII, que pour prouver que quelqu'un n'a point fait telle ou telle action, il n'y a qu'à faire voir qu'elle est contraire au cours de la nature, ou (ce qui est la même chose dans les idées de ce Philosophe), qu'aucun motif humain n'a pu l'y porter. Or, quel est le motif humain qui auroit pu induire des hommes simples. sans éducation. sans

E t' É ® I T E T J R.' prétentions, à ourdir une fraude auflî fubt île , une fraude qui n'alloit qu'à les expofer aux perfécutions, aux fupplîces , à la mort ? Ce feroit certainement une impofture bien fingulière ôc d'une efpece toute nouvelle.'. 4. M. Hume veut encore dans un témoin , de la réputation & du crédit ; en forte qu'il y ait beaucoup à perdre pour lui, fi l'on vient à le convaincre de menfonge. S'il pouffe cette fuppofition jufqu'à n'accorder les conditions requîfes dans les témoins , qu'aux grands, aux riches, aux fages du fiecle, il donne affurément dans une véritable abfurdté ; car f tout au contraire , dans le cas dont il s'agit, la dépoñition de pareils témoins çût été fufpede , à caufe des vues mondaines ou politiques , qu'on auroit pu leur attribuer. On n'auroit pais manqué de dire que leur nom- & leur crédit en avoient impofé à la crédule populace. Ce n'eft pourtant pas que des témoins tels que lès Apôtres n'aient rien eu.à< perdre. Tome /. C , ^

34 P R B F A C ï La réputation vaut autant pour d'honnêtes gens que tous les biens & tous les titres ; la perte est même infiniment plus grande pour eux, lorsqu'ils sont dans un état pauvre & abject parce que c'est alors l'unique bien qu'il leur relie à conserver. S . Enfin, M. Hume veut que des miracles authentiques se fassent publiquement. Mais ,. c'est ce qui a eu lieu à l'égard des miracles de J. C. de des Apôtres. Saint Paul en appelle hardiment au Roi Agrippa t & au.: Gouverneur Félix; il ne craint point de dire, devant une assemblée au-* gulle & nombreuse , qu 'aucune de ces choses ne leur étoit cachée , & qu'elles n'avoient point été opérées dans un coin. A 61. XXVI * 16. Y a-t-il rien de comparable à l'éclat & à la pompe qui accompagnèrent le miracle de l'envoi du S. Esprit ? Les Villes les plus fameuses de l'Afrique, de la Grèce & de l'Italie, n'ont-elles pas entendu la prédication des Apôtres , & vu les œuvres foibles naturelles .que ces saints hommes Digitized by Google

de l'Éditeur. 35 y joignoient ? Il fied fort mal à M. Hume d'infinuer , qu'au commencement des nouvelles Settes, les grands & les gens d'esprit n'y font pas attention ; & qu'enfuite, lorfque l'impofture a fait des progrès , il n'y a plus moyen de la confondre, fauté de documens. Ce n'ell pas-là certainement le cas de la Religion Chrétienne : ce fut fur-tout dans fes commen* \cemens qu'elle efliiya le plus de contradictions. Les grands, les prêtres, les prétendus fages de la terre , fe liguèrent tous contr'elle ; le fer & le feu furent employés pour la détruire : tout concourut à fa perte. Il n'y a qu'une puiflance plus qu'humaine qui ait été capable de triompher de tant d'obftacles. — * * : Telle eft la première batterie de M. Hume contre les miracles; en voici d'autres qui ne lui paroiffent pas moins redoutables. De ce que l'esprit humain eft enclin à croire tout ce qui eft merveilleux , & tient du prodige , quelque abfurde que C a Bigitized by Google

y joignoient ? Il sied fort mal à *M. Hume* d'insinuer , qu'au commencement des nouvelles Sectes , les grands & les gens d'esprit n'y font pas attention ; & qu'ensuite , lorsque l'imposture a fait des progrès , il n'y a plus moyen de la confondre , faute de documens. Ce n'est pas-là certainement le cas de la Religion Chrétienne : ce fut sur-tout dans ses commencemens qu'elle essuya le plus de contradictions. Les grands , les prêtres , les prétendus sages de la terre , se liguerent tous contr'elle ; le fer & le feu furent employés pour la détruire : tout concourut à sa perte. Il n'y a qu'une puissance plus qu'humaine qui ait été capable de triompher de tant d'obstacles.

Telle est la première batterie de *M. Hume* contre les miracles ; en voici d'autres qui ne lui paroissent pas moins redoutables.

De ce que l'esprit humain est enclin à croire tout ce qui est merveilleux , &

P r i r A c e foit d'ailleurs ce qu'on offre à fa crédulité , notre Auteur conclut qu'il n'y a jamais eu de vrais miracles. Mais , cette conclusion même eft plus abfurde que toutes les abfurdités que les hommes ont jamais cru. C'eft comme fi l'on difoit, que parce qu'il exifte quantité de fables & de ro-, mans , il n'y a jamais eu d'hiftoire. La feule conclusion. légitime qu'on, puilîe tirer; c'eft qu'il ne faut rien admettre fans examen , rien croire à la légère. Or, la Religion Chrétienne ne peut que gagner à être examinée. Les miracles , continue leur adverfaire, n'ont jamais eu cours que parmi des nations ignorantes & barbares ; & ft. l'on fait profefion d'en croire chez dès nâr dons civilifées, c'eft parce qu'elles les ont reçus de leurs ancêtres , plongés dans l'ignorance & la barbarie. Mais quoi ! le Chriftianifme eft-ildonc né dans unfiecla groflîer, & au milieu des peuples ftupides & fauvages ? N'a-t-il pas au contraireété tout d'abord enfeigné aux Grecs Sç. Digitized by Google

/ 3 m vue l'Ê fi ît ï ü s; 37 aux Romains , qui étoient les nations les plus éclairées , & les mieux policées de l'Univers ?
Nouvelleinfance. Toutes les Religions ont leurs miracles. Par conféquent, chaque miracle, & chaque témoignage rendu en faveur 4e ce miracle , eft combattu par une infinité d'autres miracles, & par une infinité d'autres témoignages. Vaine fubtilité ! pour la confondre , il n'y a qu'à diftinguer d'abord entre prodige , ou plutôt prejliget & miracle. A proprement parler , il n'y a que la Religion Judaïque & la Religion Chrétienne qui foient fondées fur des miracles -, & ces deux Religions ne fe contredifent point. Ajoutons que mille faufletés contre une vérité ne rendent point celle-ci moins vraie. Enfin , la derniere reflource de M. Hume eft un parallèle entre les miracles de l'Evangile, & quelques exemples défaits prétendus miraculeux, tirés de l'hiftoire profané , qu'il foutient être aufli-bien, &
Digitized by Google

aux Romains , qui étoient les nations les plus éclairées , & les mieux policées de l'Univers ?

Nouvelle instance. Toutes les Religions ont leurs miracles. Par conséquent, chaque miracle, & chaque témoignage rendu en faveur de ce miracle, est combattu par une infinité d'autres miracles, & par une infinité d'autres témoignages. Vaine subtilité ! pour la confondre, il n'y a qu'à distinguer d'abord entre *prodige*, ou plutôt *prestige*, & *miracle*. A proprement parler, il n'y a que la Religion Judaïque & la Religion Chrétienne qui soient fondées sur des miracles; & ces deux Religions ne se contredisent point. Ajoutons que mille faussetés contre une vérité ne rendent point celle-ci moins vraie.

Enfin, la dernière ressource de M. *Hume* est un parallèle entre les miracles de l'Evangile, & quelques exemples de faits prétendus miraculeux, tirés de l'histoire profane. qu'il soutient être aussi bien &

3\$ Préface. peut-être mieux , attestés que ceux sur lesquels repose la Foi Chrétienne. Le premier qu'il met en avant, est le miracle attribué à Vespasien. Mais il est aisé de sentir tout ce qu'il renferme de suspect. Cet Empereur , nouvellement élu par l'armée , avoit besoin de donner du poids à son autorité , en faisant croire que le ciel l'approuvoit d'une façon toute particulière, Quand les Rois & les Empereurs s'avisent de faire des miracles , personne ne pense à faire des recherches trop exactes ; les uns croient par respect , les autres se taisent par prudence. Ceux qui, depuis la mort de Vespasien , continuoient à certifier le miracle d'Alexandrie , n'étoient peut-être pas d'écrit; ou , s'ils en étoient , ce surpécifément ce qui les empêcha de publier une fraude où ils avoient trempé. Personne, d'ailleurs, ne les forçoit; à parlerais n'étoient point fournis à des interrogatoires formels , & à des poursuites juridiques.

P B , Z * É D r T E U R. Jp , Quant au miracle de Sarragofle , M. Hume devoic aflûrément rougir d'avoir ofé le mettre fur le tapis. Quel eft le lieu de la fcene? C'eft un pays où la fuperftition la plus craffe aveugle les hommes ; où il eft dangereux de contredire les plus grandes abfurdités , de paroître même en douter; où, pour tout dire en un mot, le redoutable Tribunal de l'Inquifition exerce fes fureurs contre la moindre ombre d'incrédulité. Le Cardinal deRet\, qui rapporte ce miracle, témoigne qu'il ne le croyoit pas ; & fans doute il en avoir de bonnes raifons. Il paroît que M. Hume s'étend avec çomplaifance fur le troifieme exemple qu'il oppofe aux miracles de l'Evangile ; ce font ceux de VAbbé Paris : mais, le récit qu'il en fait contient plufieurs fauffets , & diverfes circonftances \$'y trouvent altérées, ou déguifées d'une; manière artificieufe. Donnons- en les preuves. i. Il dit que jamais les Jéfuïtes n'ont pu nier la vérité de ces faits. Or, il eft

C 4 . Digitized by Google

Quant au miracle de Sarragosse, M. *Hume* devoit assurément rougir d'avoir osé le mettre sur le tapis. Quel est le lieu de la scene? C'est un pays où la superstition la plus crasse aveugle les hommes; où il est dangereux de contredire les plus grandes absurdités, de paroître même en douter; où, pour tout dire en un mot, le redoutable Tribunal de l'Inquisition exerce ses fureurs contre la moindre ombre d'incrédulité. Le Cardinal *de Retz*, qui rapporte ce miracle, témoigne qu'il ne le croyoit pas; & sans doute il en avoit de bonnes raisons.

Il paroît que M. *Hume* s'étend avec complaisance sur le troisieme exemple qu'il oppose aux miracles de l'Évangile; ce sont ceux de l'Abbé *Paris*; mais, le récit qu'il en fait contient plusieurs faussetés, & diverses circonstances s'y trouvent altérées, ou déguisées d'une maniere artificieuse. Donnons-en les preuves.

1. Il dit que jamais les Jésuites n'ont

"4 6 V R £ F X C confiant qu'ils se font inscrits en faux contre la plupart, & en ont manifesté la supercherie. z. Il infille sur les attestations des Curés de Paris ; mais il n'ajoute pas qu'on a prouvé depuis, que les mêmes faits qu'ils attelloient , avoient été forgés. 3 . Il dit que le parti Moliniste n'a tenté de décréditer qu'un seul de ces miracles, favoir celui qui avoit été opéré sur la personne de la DI^e. le Franc , & qu'encore toute la procédure avoit été irrégulière; Cela est faux. On a fait à la vérité des recherches particulières au sujet de ce miracle , parce que c'étoit le premier ; mais la fausseté a été évidemment prouvée par la déposition de quarante témoins, qui l'ont confirmée de leur ferment. J 4. 11 parle du livre de M. de Montgeron ; mais il passe sous silence la solide réfutation qui s'en trouve dans l'ouvrage de M. Des Vœux. Il ne dit pas non plus que M. de Montgeron lui-même n'a essayé de justifier que cinq des vingt-deux miracles

Digitized by Google 1

B E ï. ' É D I T E U R. 4t ' que J'Archevêque de Sens avoit compris dans sa censure. Pour mettre dans tout son jour l'extrême différence qui se trouve entre les vrais miracles de l'Evangile , & les miracles supposés des Janfénistes , M. Leland emploie les cinq observations suivantes. ' i. Les miracles de la fameuse Tombe ont été opérés en faveur d'un parti puissant dans l'Eglise Romaine, & ils ont pris naissance sous l'Archevêque du Cardinal de Noailles -, qui favorisoit ce parti. Jesus-Christ , au contraire, avoit contre lui toutes les Sectes du Judaïsme; sa doctrine choquoit également les Pharisiens & les Sadducéens , elle heurtoit de front les préjugés de toute la nation , qui attendoit un Messie triomphant & un Royaume temporel. Ainfi , aucun des soupçons qui tombent à cet égard sur les miracles du Janféisme , ne sauroient convenir à ceux de l'Evangile. i. Le Sauveur ne bornoit pas ses mœurs -' Digitized by Google

que l'Archevêque de Sens avoit compris dans sa censure.

Pour mettre dans tout son jour l'extrême différence qui se trouve entre les vrais miracles de l'Évangile , & les miracles supposés des Jansénistes , M. *Leland* emploie les cinq observations suivantes.

1. Les miracles de la fameuse Tombe ont été opérés en faveur d'un parti puissant dans l'Eglise Romaine , & ils ont pris naissance sous l'Archiépiscopat du Cardinal de *Noailles*, qui favorisoit ce parti. JESUS-CHRIST , au contraire , avoit contre lui toutes les Sectes du Judaïsme ; sa doctrine choquoit également les Pharisiens & les Sadducéens , elle heurtoit de front les préjugés de toute la nation , qui attendoit un Messie triomphant & un Royaume temporel. Ainsi , aucun des soupçons qui tombent à cet égard sur les miracles du Jansénisme , ne sauroient convenir à ceux de l'Évangile.

42 P R É F A C I racles , comme l'Abbé Paris , à la guérifon des maladies. Il commandoit à la nature &c auxélémens. Il lifoic dans le cœur de l'homme , & prédifoit les futurs les plus contingens. Il reflufcitoit les morts. Il communiqua le don des miracles à fes Difciples. D'ailleurs, les guérifons miraculeufes qu'il opéroit, étoient en ellesmêmes d'une toute autre nature. Inftantanées elles fe faifoient fans aucun préparatif; univerfelles, elles s'étendoient aux maladies les plus défefpérées , & leur efficace avoit pour objet toutes fortes de personnes fans diflin&ion. Celles du cimetière de Saint Médard font deftituées de tous ces cara&eres ; il n'y en a aucune qui ne foit équivoque ; & leur avocat, le plus xélé, M. U Gros 9 les place lui-même à une didance infinie des miracles évangéliques. •r 3. Ceux-çi furent opérés avec fimplicité , mais, en même tems avec dignité ; au lieu que les prodiges , qu'on ofe leur comparer, portent tous l'empreinte d'une Digitized by Google

UE .1 * É D I T E U R. 45 bafle fuperfticion , & même du ridicule. On y empløoit fouvent de la terre du fépulchre du Bienheureux Paris ; on fe lervoit de l'eau de Ja fontaine de fa maifon ; il falloir des 'neuvaines , des convul* jfions, des contorlions, des gambades, &c. d'où naquirent des aliénations d'efprit, Sc de vraies frénéfies. En un mot, tout cela refpiroit un fanatisme fi fcandaleux, que plufieurs perfonnes fenfées du parti Janfénilte furent obligées de condamner elles-mêmes ces indignes fuperftitions , comme étant blafphématoires envers la Divinité, & tournant à l'opprobre de la Religion. 4. Plufieurs de ces miracles ont été évidemment convaincus d'impodure & de fourberie. On adécouvert qu'une partie des prétendus malades ne l'étoient point , & que c'étoit pour s'attirer des aumônes qu'ils avoient feint de l'être. A-t-on jamais pu convaincre N. S. & fes Apôtres de rien de femblable ? On fomme les incrédules d'en venir à la preuve. Digitized by Google

44 ' P R É F A e 8 5. Enfin, ces derniers miracles ont été opérés pour une fin digne de la Majesté divine, pour la gloire de Dieu , & pour le fauit du genre humain , pour établir dans le monde la doctrine la plus parfaite , pour conduire les hommes par la vraie sagesse au souverain bonheur. Où font au contraire les avantages réels des miracles modernes? Ils n'ont jamais produit que • • • , * « des brouilleries, des féditions, des fcandales. Croira-t-on que Dieu ait voulu «roubler le cours de la nature, pour l'amour des subtilités frivoles qui divifent les Janfénistes & les Moliniftes P Qu'on juge , après cela , de la bonne foi de M; Hume , qui ose mettre dépareilles extravagances vis-à-vis des objets les plus refpedables , & même leur donner la préférence. Ce précis des sages & folides réflexions de M. Ldand nous paroît un préparatif convenable à la lecture des EJJais Philo • fophiques , & un préfervatif fuflifant contre ce qu'ils peuvent renfermer de dangereux. Digitized by Google

x> e i' Éditeur. 45^ Après tout , le danger de ces fortes de lectures n'est ordinairement que pour ceux qui le cherchent , & qu'une pente secrète rend plus favorables aux sophismes qu'aux démonstrations. Onamis, à la fin de ces Eflais , quatre discours du même Auteur , intitulés., les quatre Philosophes. Ils font tout-à-fait à leur place , foit par la liaison des matières , foit pour achever de faire connoître les principes & le tour d'esprit de M. Hume. \ Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.49% accurate

ESSAIS PHILOSOPHIQUES sur l'ENTENDEMENT
HUMAIN. . PREMIER ESSAI. Des différentes espèces de Philosophie
La Philosophie morale, qui est la science de la nature humaine, peut être
traitée de deux manières différentes, dont chacune a ses avantages
particuliers, & qui l'une & l'autre contribuent à l'amélioration, à l'instruction
, & à la conservation du genre humain. En suivant la première, on considère
l'homme principalement comme né pour agir & guidé dans ses actions par le
goût & par la raison; T Digitized by Google



-4 4\$ Essais' ment, il recherche & il évite les objets conformément à leur valeur apparente , & au point de vue sous lequel ils sont placés à son égard. Ce qu'il y a de plus estimable, & de plus aimable, c'est la vertu; aulû les Philo(sophes dont nous parlons , pour la peindre des plus belles couleurs , empruntent tous les charmes de la belle poésie- & de l'éloquence. Ils ornent leur sujet de toutes les grâces propres à flatter notre imagination & à exciter notre amour. Tirant leurs observations de la vie commune, dont ils choisissent les cas les plus frappants , ils sont contraindre avec art les caractères opposés: & après nous avoir mis dans les sentiers de la vertu par l'usage & le bonheur qu'ils offrent en perspective, ils y dirigent nos pas par les préceptes les plus sains & par les exemples les plus sublimes. Mettant dans tout son jour la différence qui est entre le vice & la vertu , Us font naître & règlent tout à la fois nos sentiments ; car , pourvu qu'ils gravent dans nos cœurs l'amour de la probité & du véritable honneur, ils sont parvenus au but où Us tendoient. • r ; • ' \ w -v V . Les

Digitized by Google

Philosophiques; 49 Les Philosophes de la fécondé espece traitent plus l'homme en être raisonnable qu'en être animal : ils s'attachent davantage à former son entendement qu'à cultiver ses mœurs. Le genre humain est pour ceux-ci un objet de spéculation : ils examinent notre nature le compas à la main , ils cherchent à découvrir ces premiers principes qui déterminent notre esprit , qui produisent nos sentimens , & qui nous portent à approuver ou à blâmer tel ou tel objet , telle ou telle action ou façon d'agir en particulier. Ce feroit , pensent-ils * un reproche honteux à faire aux lettres que la philosophie ne fut pas encore parvenue à fixer , avec une entière certitude, les fondemens de la morale, du raisonnement & de la critique : 8c que nous fussions condamnés à parler éternellement de vice 8c de vertu , de vérité 8c de fausseté, de beauté 8c de laideur sans être en état de marquer les différences fondamentales de ces choses. Dans une entreprise aussi pénible, aucune difficulté ne les effraie. Après avoir réduit les cas particuliers à des principes généraux , ils poussent leurs recherches, ils vont de généralités en Tome I, D' digitized by Google

y o Essai s généralités , 8c ne font point fatifsfaits quils ne foient parvenus à ces principes primordiaux , qui, dans toute fcience , font les limites de notre curiofité. Leurs fpéculations paroiffent abftraites 8c hors de la portée commune-, mais ils n'alpirent qu'à l'applaudiffement du favant 8c du fage -, 8c pourvu qu'ils découvrent quelques vérités cachées qui puiſſent fervir à l'inſtru&ion de la poſtérité , ils ſc croient fuffi(amment payés d'une vie paſſée toute entière dans l'étude 8c dans le travail. Il eſt sûr que la philoſophie, dont le tout eſt aifé 8c populaire , prévaudra toujours dans l'eſprit du grand nombre ſur cette philoſophie prccife 8c abſtruſe : on la préférera nonſeulement comme plus agréable , mais encore comme plus utile. C'eſt qu'elle entre davantage dans le plan de la vie commune, qu'elle forme , pour ainſi dire, le cœur & les affections , 8c que touchant aux premiers reſtorts de nos a&ions , elle réglé notre conduite , 8c nous rapproche du modèle parfait qu'elle décrit. La philoſophie abſtruſe , au contraire , étant fondée ſur un tour d'eſprit particulier Digitized by Goc

Philosophique s.' :jt qui n entre pour rien dans les avions & dans les affaires de la vie , disparoît auffi-tôt que le philosophe, quittant Tes ténèbres, vient se montrer au grand jour : il est rare que ses préceptes aient de l'influence sur notre conduite & sur nos mœurs : la vivacité de nos sentimens , la force de nos affections , le désordre de nos passions , dissipent d'abord toutes les idées qui doivent leur origine à des conséquences philosophiques , & font rentrer , dans la foule du vulgaire , le philosophe le plus profond. Il faut avouer encore que la philosophie ; qu'on peut nommer pratique , a procuré à ceux qui s'y font distingues la renommée la plus durable aussi bien que la plus juste. Les raisonneurs abstraits paroissent n'avoir joui jusqu'ici que de réputations momentanées , fruits du caprice ou de l'ignorance de leur siècle; ils n'ont pu loutenir le jugement plus équitable de la postérité. Il arrive aisément à un esprit profond de s'égarer dans la subtilité de ses raisonnemens : & comme aucune conclusion n'est capable de l'effrayer , ni par sa nouveauté, ni par son contraste avec les

D 2 Digitized by Google

qui n'entre pour rien dans les actions & dans les affaires de la vie , disparoît aussi-tôt que le philosophe , quittant ses ténèbres , vient se montrer au grand jour : il est rare que ses préceptes aient de l'influence sur notre conduite & sur nos mœurs : la vivacité de nos sentimens , la force de nos affections , le désordre de nos passions , dissipent d'abord toutes les idées qui doivent leur origine à des conséquences philosophiques , & font rentrer , dans la foule du vulgaire , le philosophe le plus profond.

Il faut avouer encore que la philosophie ; qu'on peut nommer *pratique* , a procuré à ceux qui s'y sont distingués la renommée la plus durable aussi bien que la plus juste. Les raisonneurs abstraits paroissent n'avoir joui jusqu'ici que de réputations momentanées , fruits du caprice ou de l'ignorance de leur siècle ; ils n'ont pu soutenir le jugement plus équitable de la postérité. Il arrive aisément à un esprit profond de s'égarer dans la subtilité de ses raisonnemens : & comme aucune conclusion n'est capable de l'effrayer . ni nar

J'i Essais opinions communes , une raéprife vient à la fuite de
 lautre j Sc elles vont toujours en s'accumulant. Au contraire 3 s'il arrive au
 Philofophe qui n'a pour but que de repréfenter les notions communesà tous
 les hommes fous des couleurs agréables & avec des traits engageans ; s'il
 lui arrive , dis-je y de tomber dans quelque méprife , il ne va pas plus loin j
 il s'arrête 3 il confulte le bon fens , il s'en rapporte aux fentimens naturels
 de fou aine : & rentrant ainfi dans le droit chemin y il fe précautionne
 déformais contre le danger des illufions. La renommée de Cicéron conferve
 encore aujourd'hui tout fon éclat ; celle d'Aristote eft: prefque éteinte. La
 Bruyère pâlie la mer , fon nom fe foutient , l'estime accordée à fon ouvrage
 s'accroît -, Mais la branche demeure confiné dans fa nation Sc dans fon ficelé.
 Vraifemblablement Addison fera lu avec plaifir , lorfqu'on ne Ce fouviendra
 plus de Locke (i). f (i) Mon intention n'est nullement de diminuer rien du
 mérite de. M. Locke , qui étoit un grand Philofophe , également exaët &
 modefte dans fes raifonnemens ; je n'ai voulu parler que du fort commun de
 la philofophie abftraite. Note de l'Auteur. Digitized by Gojgl

opinions communes , une méprise vient à la suite de l'autre , & elles vont toujours en s'accumulant. Au contraire , s'il arrive au Philosophe qui n'a pour but que de représenter les notions communes à tous les hommes sous des couleurs agréables & avec des traits engageans ; s'il lui arrive , dis-je , de tomber dans quelque méprise , il ne va pas plus loin ; il s'arrête , il consulte le bon sens , il s'en rapporte aux sentimens naturels de son ame : & rentrant ainsi dans le droit chemin , il se précautionne désormais contre le danger des illusions. La renommée de *Cicéron* conserve encore aujourd'hui tout son éclat ; celle d'*Aristote* est presque éteinte. *La Bruyere* passe la mer , son nom se soutient , l'estime accordée à son ouvrage s'accroît ; *Malebranche* demeure confiné dans sa nation & dans son siècle. Vraisemblablement *Addison* sera lu avec plaisir , lorsqu'on ne se souviendra plus de *Locke* (1).

(1) Mon intention n'est nullement de diminuer rien du mérite de *M. Locke* , qui étoit un grand Philosophe , également exact & modeste dans ses raisonnemens ; je n'ai

Philosophiques. 5) Un homme qui n'est que philosophe n'est pas, pour l'ordinaire, trop favorablement accueilli dans le monde, parce que vivant éloigné de toute liaison avec les semblables, imbu de principes différents, & de notions éloignées des leurs, on ne suppose pas qu'il puisse contribuer en rien, soit au plaisir, soit à l'avantage de la société. D'un autre côté, un homme trop ignorant est encore plus méprisé : dans un temps & chez une nation où les sciences fleurissent, la marque la plus certaine d'un petit esprit, c'est de n'avoir ni goût ni sensibilité pour des plaisirs aussi nobles. Le caractère le plus parfait entre ces deux extrêmes, c'est celui d'un homme également propre pour le cabinet, pour la compagnie, & pour les affaires -, qui porte dans la conversation le discernement & la délicatesse que donnent les belles-lettres, & dans les affaires cette probité & cette exactitude qui sont le fruit d'une saine philosophie. Pour donner plus de cours & de perfection à un caractère aussi accompli rien n'est plus utile que les compositions dont le genre, & le style sont aisés & qui, s'écartant peu des notions

D 3 Digitized by Google

'54 Essais de la vie commune, ne demandent, pour être comprises, ni une application trop soutenue, ni une réflexion trop profonde. De tels exercices renvoient, pour ainsi dire.» l'homme d'étude dans le monde, rempli de sentiments nobles & de sages principes > qu'il réduit en pratique dans chaque occurrence de la vie -, ils embellissent la vertu, mettent de l'agrément ' dans les sciences, éclairent la société y font goûter mille douceurs dans la retraite. L'homme est un être raisonnable, la science est sa nourriture & son aliment propre, mais les bornes de son entendement sont si étroites qu'il ne peut espérer que peu de satisfaction, soit de l'étendue^ soit de la certitude des connaissances qu'il peut acquérir. L'homme n'est pas moins un être sociable qu'un être doué de raison -, mais il ne faut ni trouver toujours une société qui l'amuse, ni même soutenir toujours son goût pour la société. L'homme est encore un être actif; & cette disposition, jointe aux divers besoins de la vie, le contraint à se livrer aux occupations & aux affaires \ mais l'esprit demande du relâchement : \ Digit / (.

Philosophiques; j'ii il souffriroit trop de demeurer tendu sans celle , une continuité d'application & de travaux Pépuiſe. La nature paioît donc avoir tracé à l'efpece humaine un genre de vie varié ; parce que c'eſt le plus convenable pour elle. Sa voix ſecrete ſemble nous exhorter à ne pas permettre qu'aucun de ces reflorts tire trop à lui , de peur qu'il ne nous rende incapables d'uſer des autres. Livreſ-vous, dit-elle , à votre penchant pour la ſcience ; mais que votre ſcience ſoit humaine , quelle ſe rapporte directement à l'action & à la ſociété. J'interdis toute penſée trop abſtraite , toute recherche trop profonde ; & je punirai ſévèrement ceux qui me défobéiront, par la noire mélancolie où ces méditations les plongeront, par l'incertitude ſans fin où elles les tiendront, par l'accueil glacé que je procurerai à leurs prétendues découvertes , lorfqu'ils les mettront au jour. Soyez philoſophe ; mais au milieu de votre philoſophie, ſoyez homme! Si on ſe contenoit de préférer la philoſophie commune à la philoſophie profonde &c abſtraite, ſans faire tomber ni blâme ni mépris ſur cette dernière , nous devrions peut-être

56 . Essais* être nous conformer en ceci à l'opinion d't grand nombre , & laifler chacun fuivre en liberté fon goût & fon fentiment propre ; mais , comme fouvent on pouffe les chofes Trop loin , ôc qu'on va jufqu'à proferire entièrement lesraifonnemens abftraits, & cette étude qu'on appelle la métaphyfique , nous allons voir ce qui peut raifonnablement être dit en fa faveur. Commençons par obferver un avantage confidérable qui réfulte de la philofophie précife & abftraite; c'eft le fervice qu'elle rend à la philofophie commune , qui, fans elle , ne fauroit atteindre à un degré fuffifant d'exaétitude , ni dans fes préceptes , ni dans fes raifonnemens, ni dans les fentimens qui en réfultent. Les belles-lettres n'étant que le tableau de la vie humaine fous diverfes faces ôc dans diverfes Situations, elles produifent les idées différentes de louange ou de blâme , elles excitent les divers fentimens d'admiration ou de dérifion, félon les qualités des objets qu'elles expofent à notre vue. Celui qui travaille fur ces objets eft d'autant plus afl'uré de réuffir, qu'à un goût délicat, ôc à une imagination vive , il joint une connoiffance Digitized by Google

être nous conformer en ceci à l'opinion du grand nombre, & laisser chacun suivre en liberté son goût & son sentiment propre ; mais, comme souvent on pousse les choses trop loin, & qu'on va jusqu'à proscrire entièrement les raisonnemens abstraits, & cette étude qu'on appelle la *métaphysique*, nous allons voir ce qui peut raisonnablement être dit en sa faveur.

Commençons par observer un avantage considérable qui résulte de la philosophie précise & abstraite ; c'est le service qu'elle rend à la philosophie commune, qui, sans elle, ne sauroit atteindre à un degré suffisant d'exactitude, ni dans ses préceptes, ni dans ses raisonnemens, ni dans les sentimens qui en résultent. Les belles-lettres n'étant que le tableau de la vie humaine sous diverses faces & dans diverses situations, elles produisent les idées différentes de louange ou de blâme, elles excitent les divers sentimens d'admiration ou de dérision, selon les qualités des objets qu'elles exposent à notre vue. Celui qui travaille sur ces objets est d'autant plus

Philosophiques. 57 . * fance folide de la nature de l'homme, des opérations de son entendement, du jeu de ses passions., & des diverses espèces de sentimens par lesquels il distingue le vice de la vertu. Quelque pénible que soit cette recherche interne j elle devient en quelque sorte indispensable à ceux qui veulent décrire avec succès la vie humaine telle qu'elle se montre au dehors. L'anatomie offre à l'œil le plus dégoûtant de tous les spectacles ; cependant, avec son secours les images d'Hélène & de Vénus s'embellissent sous le pinceau : il ne suffit point au peintre de relever les plus belles physionomies par le coloris le plus brillant ; il faut encore que son attention se porte sur la structure interne du corps humain, sur la position des muscles, sur la fabrique des os , sur l'usage , en un mot , & sur la figure de chaque organe. L'exactitude sert à la beauté, & la justesse d'esprit à la délicatesse des sentimens. C'est en vain qu'on voudroit relever le prix de l'une de ces choses aux dépens de l'autre. ; Nous pouvons faire une autre remarque qui regarde précisément les arts , &c. les proDigitized by Google

fance solide de la nature de l'homme, des opérations de son entendement, du jeu de ses passions, & des diverses especes de sentimens par lesquels il distingue le vice de la vertu. Quelque pénible que soit cette recherche interne, elle devient en quelque sorte indispensable à ceux qui veulent décrire avec succès la vie humaine telle qu'elle se montre au dehors. L'anatomie offre à l'œil le plus dégoûtant de tous les spectacles; cependant, avec son secours les images d'Hélène & de Vénus s'embellissent sous le pinceau : il ne suffit point au peintre de relever les plus belles physionomies par le coloris le plus brillant; il faut encore que son attention se porte sur la structure interne du corps humain, sur la position des muscles, sur la fabrique des os, sur l'usage, en un mot, & sur la figure de chaque organe. L'exactitude sert à la beauté, & la justesse d'esprit à la délicatesse des sentimens. C'est en vain qu'on voudroit relever le prix de l'une de ces choses aux dépens de l'autre.

Nous pouvons faire une autre remarque qui regarde précisément les arts & les pro-

I yS 'Essais feillons qui intéreflentle plus la vît humaine, & qui demandent le plus d'a&ivité; c'eftque plus on y met decetefprit d'exaétitude , plus aufli on les perfectionne , 8c les rend utiles au bien public. Que le philofophc choifilTe la retraite & renonce aux emplois civils , je le veux; mais Pefprit philofophique , dès qu'une fois il eft cultivé par un certain nombre de perfonnes, ne s'en répand pas moins par degrés fur toute la fociété, ôc n'en fait pas moins fentir fon influence dans tous les arts 8c dans tous les états. Dcs-lors , la politique fubdivife plus fubtilement 8c balance plus judicieufement les forces dont elle fait fon objet : l'homme de loi raifonneavec plus de méthode & fur des principes plusfolides* le général fait mieux obferver la difeipline militaire , devient plus circonfpééf dans fes plans 8c dans fes opérations. Si l'on compare les états modernes aux anciens par rapport à laconfiftancc, 8c la philofophie moderne à l'ancienne par rapport à l'exa&itude , on trouve des progrès femblables de part 8c d'autre; 8c il eft à préfumer que les chofes iront en croiflant par des gradations proportionnelles. j by Google

Philosophiques. 59 Mais, n'y eût-il aucun autre avantage à espérer de ces études, elles fourniront toujours le moyen de satisfaire une innocente curiosité; 6c ce n'est pas une chose à mépriser qu'un pareil surcroît à cette petite somme de plaisirs que l'on peut goûter en sûreté & sans crime. Le chemin le moins rude & le plus agréable que l'on puisse choisir dans le voyage de ce monde , c'est celui qui mène par les routes du savoir 8c de l'érudition : quiconque les applanit en écartant quelque obstacle, quiconque en fait ouvrir de nouvelles , doit être compté au nombre des bienfaiteurs du genre humain. Quelques pénibles 8c fatigantes que paroissent ces recherches ^ il en est de certains esprits comme de certains corps , qui , doués d'une fanté vigoureuse à la fleur de leur âge , demandent des exercices violents , & supportent avec le plus grand plaisir ce qui paroît un fardeau accablant à la plus grande partie des hommes. L'obscurité déplaît à l'esprit. comme à l'œil; rien de plus délicieux que de pouvoir changer les ténèbres en lumière , quelque travail qu'il en coûte. Digitized by Google

40 Essais Mais , on ne se contente pas de reprocher à la philosophie abstraite une obscurité défagréable & rebutante -, on veut encore quelle soit la source inévitable de l'incertitude & de l'erreur. C'est ici, en effet, l'objection la plus plausible qu'on puisse former contre une grande partie de la métaphysique. On prétend que ce n'est pas une science , à proprement parler, que ce n'est : que l'effet stérile de la vanité de l'homme , qui veut follement pénétrer dans des sujets pour lesquels son entendement n'est point fait : ou bien on attribue son origine à l'artificieuse superfluité , qui , ne pouvant soutenir un combat égal en rase campagne , se couvre de buissons & de ronces entrelacées, & veut y cacher sa faiblesse : semblable au brigand qui , chassé des lieux découverts se réfugie dans l'épaisseur des forêts , & y guette le voyageur au passage ; la superfluité observe les avenues les moins bien gardées de nos âmes , y fait des irruptions imprévues , & remplit l'homme de préjugés & de terreurs paniques. Ceux qui la détellent le plus , pour peu qu'ils se relâchent de leur vigilance, risquent de succomber Digitized by Google

Mais, on ne se contente pas de reprocher à la philosophie abstraite une obscurité désagréable & rebutante; on veut encore qu'elle soit la source inévitable de l'incertitude & de l'erreur. C'est ici, en effet, l'objection la plus plausible qu'on puisse former contre une grande partie de la métaphysique. On prétend que ce n'est pas une science, à proprement parler, que ce n'est que l'effet stérile de la vanité de l'homme, qui veut follement pénétrer dans des sujets pour lesquels son entendement n'est point fait: ou bien on attribue son origine à l'artificieuse superstition, qui, ne pouvant soutenir un combat égal en rase campagne, se couvre de buissons & de ronces entrelassées, & veut y cacher sa faiblesse: semblable au brigand qui, chassé des lieux découverts, se réfugie dans l'épaisseur des forêts, & y guette le voyageur au passage; la superstition observe les avenues les moins bien gardées de nos ames, y fait des irruptions imprévues, & remplit l'homme de préjugés & de terreurs paniques. Ceux qui la détestent le plus, pour peu qu'ils se relâchent

Philosophiques. 61 fous Tes attaques -, & combien n'y en a-t-il point de fous & de lâches qui ouvrent eux-mêmes les portes à l'ennemi , & le reçoivent avec autant de respect & de foumission que s'il étoit leur légitime souverain. Mais est-ce là une bonne raison pour détourner les philosophes de ces recherches ? Et faut-il laisser la fustification dans la jouissance tranquille de son usurpation ? Un homme raisonnable n'en tirerait-il pas une conclusion directement opposée ? Ne sentira-t-il pas la nécessité de porter la guerre jusques dans les recoins les plus cachés où se retranche cette impérieuse ennemie ? En vain espérons - nous que les hommes , rebutés par la fréquence des mauvais succès , abandonnaient ces sciences creuses , & découvrirent , à la fin ? l'enceinte où leur raison doit se tenir renfermée -, outre que plusieurs d'entr'eux trouvent leur intérêts à rebattre sans cesse ces lieux communs, il ne paroît pas raisonnable non plus de sacrifier l'étude des sciences à un aveugle désespoir. Quoique toutes les tentatives aient échoué jusqu'ici , on se flatte toujours que Digitized by Google

Ci Essais l'industrie, la bonne fortune , ou la sagacité supérieure de notre siècle , pourront atteindre à des découvertes inconnues aux générations passées. Les génies entreprenans brûleront toujours du desir de remporter ce prix distingué & les chutes de leurs prédécesseurs , loin de les décourager, les animeront plutôt par la douce espérance que le ciel leur a réservé la gloire de mettre à fin cette périlleuse aventure. Il ne reste donc qu'un seul moyen de délivrer nos connoissances , une fois pour toutes, de ce mélange de questions obscures \ c'est de faire un examen sérieux de la nature de l'entendement humain , & de nous convaincre , par une analyse exacte de ses facultés, qu'il n'est point fait pour atteindre à des matières aussi abstraites & aussi transcendantes. C'est un travail dont il faut effrayer la fatigue pour vivre désormais en repos ; il faut cultiver la vraie métaphysique avec soin pour n'être plus dupes de la fausseté. S'il y a des gens que leur indolence naturelle mette à l'abri des tromperies de la philosophie sophistique ; il en est d'autres en qui la curiosité domine > & que les accès de défiance

PHILOSOPHIQUE * S. 63 poir , qui les faifflent de tems en tems , 11e font point capables de guérir ; une imagination , échauffée les emportant toujours , les livre de nouveau à des efpérances chimériques. L'exaélitude & la juftellè du raifonnement font le feul reme de univerfel , le feul qui convienne à toutes fortes de perfonnes & de caraéteres , le feul capable de bannir cette philofophie creufe , avec le mélange de fuperftition 6c de jargon métaphyfique qui la fait valoir , 6c qui en rempliffant de fes ténèbres les efprits fuperficiels, lui donne un air important 6c feientifique. C'eft déjà n'avoir pas perdu Ces peines que de pouvoir Ce défaire , apres un examen mûr, de la partie la plus incertaine 6c la plus défagrcable de nos connoiffances j mais d'autres avantages plus pofitifs peuvent. encore rofulter d'une recherche exaéte de nos facultés. C'eft: une; chofe remarquable que les opérations de notre ame, quoique préfentes à nous de la façon la plus intime , paroiffent fe cacher dans une profonde nuit , dès que nous tournons nos réflexions de leur côté i 6c rien n'eft plus difficile que de tracer les ligues Digitized by Google

64 *• Essais qui les féparent les unes des autres. Ce font des objets trop fubtils pour demeurer longtems fous le meme point de vue ôc dans la même fituation : il faut les faifir dans un infrant indivifible , ôc pour les faifir, il faut cette pénétration fupérieure , don précieux de la nature qui fe perfe&ionne pat l'habitude de réfléchir. C'eft donc déjà une fcience treseftimable que de connoître ces diverfes opérations de l'efprit, de favoir les diftinguer les unes des autres , les ranger fous certaine chiffres, ôc corriger ce défordre apparent qui y régné lorfqu'elles deviennent les objets de flôs recherches. Cet arrangement , peu important par rapport aux corps externes qui frappent nos fens , devient par rapport aux operations intérieures de l'entendement , d'un prix proportionné à fa difficulté 6c au travail qu'il coure. C'eft comme une carte géographique de famé , une délinéation de fes différentes parties ou propriétés ; ôc quandmous ne pourrions pas aller plus loin , il feroit toujours agréable d'avoir pu arriver jufques-là. Quand même on mépriferoit cette fcience , (ôc elle n'eft nullement à încprifer) Digitized by Google

qui les séparent les unes des autres. Ce sont des objets trop subtils pour demeurer longtemps sous le même point de vue & dans la même situation : il faut les saisir dans un instant indivisible, & pour les saisir, il faut cette pénétration supérieure, don précieux de la nature qui se perfectionne par l'habitude de réfléchir. C'est donc déjà une science très-estimable que de connoître ces diverses opérations de l'esprit, de savoir les distinguer les unes des autres, les ranger sous certaine classes, & corriger ce désordre apparent qui y regne lorsqu'elles deviennent les objets de nos recherches. Cet arrangement, peu important par rapport aux corps externes qui frappent nos sens, devient par rapport aux opérations intérieures de l'entendement, d'un prix proportionné à sa difficulté & au travail qu'il coûte. C'est comme une carte géographique de l'ame, une délinéation de ses différentes parties ou propriétés ; & quand nous ne pourrions pas aller plus loin, il seroit toujours agréable d'avoir pu arriver jusques-là. Quand même on mépriseroit

■ Philosophiques.' 6ç ê prifer ,) tous ceux qui se difent favans 8c
 Philofophes ne doivent-ils pas trouver l'ignorance de ces chofes infiniment
 plus méprifable encore? • Enfin , nous ne (aurions foupçonner cette (cience
 d'être entièrement incertaine âc chimérique , fans donner dans un
 fcepticifmc qui détruiroit en même tems toute fpéculation & toute pratique.
 L'ame , (on n'eu fauroit douter *) a 'des facultés tour-à-fait différentes les
 ünes des autres : les chofes que nous appercevons comme réellement
 diftin&es , peuvent être djftinguées par la réflexion j il y a par conféquent
 du vrai & du faux dans les. proportions qui les concernent j je dis un vrai 8c
 un faux , qui ne palTent point les bornes de notre compréhenlion. Plufieurs
 de ces diftinétions fautent aux yeux de ..tout le monde, par exemple,. celle
 qui eft entre la volonté & l'entendement , ou celle qui eft entre
 l'imagination & les pallions il n'y a point d'homme qui ne puiffe les faifir :
 les autres , pour être plus fines 8c plus philofophiques , n'en font pas moins
 réelles ni moins certaines j feulement elles Tome L E Digitized by Google

66 . Essaisfont plus difficiles à comprendre. Quelque* exemples pourroient nous faire concevoir une idée plus juste & plus avantageuse de la solidité & de la certitude de cette branche de nos connoissances ; & nous en aurions de fort recens à citer pour montrer qu'on peut la cultiver avec succès (i). Seroit-il donc (i) Cette faculté , qui nous fait distinguer (e vrai du faux , a été long-temps confondue avec celle par laquelle nous discernons le vice de la vertu. On supposoit que la morale étoit fondée sur des relations éternelles & inaltérables , qui devoient paroître aux âmes intelligentes aussi invariablement vraies que les proportions de géométrie ou d'arithmétique. Depuis peu , un Philosophe (*) nous a appris , par les raisons les plus convaincantes , que la morale , n'ayant point d'existence dans la nature abstraite des choses , se rapporte entièrement au sentiment , & ^ pour ainsi dire au goût spirituel de chaque être particulier ; que notre âme fait ces distinctions d- peu près comme chaque sens ou chaque organe fait les siennes , par un sentiment propre , en discernant , par exemple , le doux de l'amer, ou le chaud du froid. Il » donc prouvé que les perceptions morales ne doivent point être mises dans la classe des opérations de l'entendement , mais dans celle des sentiments ou des goûts. C'étoit une mode, reçue en philosophie , de diviser toutes les passions de l'âme en deux classes , en passions H*) M. Hutcheson, • • Digitized by Google

sont plus difficiles à comprendre. Quelques exemples pourroient nous faire concevoir une idée plus juste & plus avantageuse de la solidité & de la certitude de cette branche de nos connoissances ; & nous en aurions de fort recens à citer pour montrer qu'on peut la cultiver avec succès (1). Seroit-il donc

(1) Cette faculté , qui nous fait distinguer le vrai du faux , a été long-tems confondue avec celle par laquelle nous discernons le vice de la vertu. On supposoit que la morale étoit fondée sur des relations éternelles & inaltérables , qui devoient paroître aux ames intelligentes aussi invariablement vraies que les propositions de géométrie ou d'arithmétique. Depuis peu , un Philosophe (*) nous a appris , par les raisons les plus convaincantes , que la morale , n'ayant point d'existence dans la nature abstraite des choses , se rapporte entièrement au sentiment , & , pour ainsi dire , au goût spirituel de chaque être en particulier ; que notre ame fait ces distinctions à-peu près comme chaque sens ou chaque organe fait les siennes , par un sentiment propre , en discernant , par exemple , le doux de l'amer , ou le chaud du froid. Il a donc prouvé que les perceptions morales ne doivent point être mises dans la classe des opérations de l'entendement , mais dans celle des sentimens ou des goûts.

C'étoit une mode , reçue en philosophie , de diviser toutes les passions de l'ame en deux espèces , en passions

(*) M. Hutcheson,

The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate

Philosophiques. 6f possible que nous cruûions le tems d'un philosophe bien employé , quand il s'en fert à • • * * v fntéreffées 8c en pallions dlfintéreflees , entre lesquelles on fuppofoic une oppolition 8c une guerre confiante , celles-ci ne. pouvant atteindre leur but qu'aux dépens de celles-là. Sous la première dalle , on rangeoic l'avarice , l'ambition , le delir de la vengeance ; fous la fécondé , les affeélions naturelles, l'amitié & le patriotifme. Aujourd'hui , les Philofophes peuvent voir combien leur divifion étoit chimérique (*), Il a été prouvé , à la rigueur, que les pallions même qu'on attribuoit communément à l'amour - propre , portent l'ame hors d'ellemême, 6c la pouffent vers leur objet : que, quoiqu'on fente du plailir en contentant ces partions , ce n'eft pas cependant la ptévilîon de ce plailir qui les fait naître -, qu'au contraire , la palfion marche toujours avant l'idée dff plailir, 8c que fans la première le dernier ne fauroic fubûfter. De • là il s'enfuit qu'un homme n'eil pas plus kitéreflé lorfqu'il cherche fa propre gloire , que lorfque le bonheur d'un ami fait l'objet de fes vaux; 6c qu'il n'eft pas plus défintérelîé en facrifiant fes aifes 8c fon repos au bien public , qu'en fe tourmentant pour aflouvir fon ambition 8c fon avarice. Voici donc une réforme conlidérable dans la doûrine des pallions , dont tous les Philofophes avoient jufqu'ici confondu les limites > foit par négligence , foit faute d'cxa&itude. Ces deux exemples fuffifent pour montrer la nature 6c l'importance de la philofophie dont nous parlons. Note de routeur. (*) Voyez les Sermons de Butler. Ez Digitized by Google

Ci , Essais nous tracer le vrai système planétaire , à déterminer la position & l'ordre qu'observent ces corps éloignés ; pendant que nous ferions si peu de cas de ceux qui réussissent à marquer les régions de notre entendement, & à décrire des choses qui nous touchent de si près ? Mais ne pourrions-nous donc pas espérer encore que la philosophie , cultivée avec soin , & encouragée par la faveur du public , pût pousser ses recherches plus loin , & découvrir au moins. jusqu'à un certain degré , ces principes & ces ressorts cachés qui animent l'esprit humain , & qui excitent ses opérations ? Les Astronomes se font contentés long-tems de prouver par les phénomènes , le vrai mouvement , l'ordre & la grandeur des corps célestes • , mais un philosophe s'est élevé de nos Jours qui par des preuves supérieures paroît avoir fixé les loix mêmes qui règlent leur révolution , & déterminé les forces qui les dirigent. On a poussé avec le même succès d'autres branches des sciences naturelles ; & pourquoi faudroit-il désespérer de réussir dans les recherches qui Digitized by

P 0 I Z O S O > H î Q V Z S. 69 concerfient l'économie
 fpirituelle & les facultés de l'entendement, fur-tout fi l'on y apporte la
 même capacité & la meme circonfpéction. Il eft très-probable que chacune
 des opérations de famé, auflî-bien que chacun de fes principes , dépend
 d'autres opérations j d'autres principes, qui peuvent encore être réduits à
 des chefs plus généraux. Déterminer exactement jufqu'où cela peut aller, ce
 feroit une chofe fort difficile : il faut auparavant faire plufieurs eflais , & les
 faire avec beaucoup de foin.. Peut-être même que ces efTais ne produiront
 rien. Ce qu'il y a de certain, c'eft: que les philofophes même les plus
 fuperficiels font tous les jours des.tcn• tatives de certe nature i il ne s'agit
 'que de les faire avec une application foutenue 8c - une attention pénétrante
 ; en s'y rprenantqie cette maniéré , l'entreprife doit l réuflir , à moins quelle
 ne furpaffe les forces de l'efprit humain : & dans ce dernier cas on aura
 gagne au moins de pouvoir l'abandonner avec confiance & en toute fureté:
 Ce neft . point , à la vérité , un parti à prendre tropd'Ja légère v car alors
 combien ne faudroit-il pas rabattre Ej K Digitized by Google

♦ 70 . » / E s S À'-r.sfde la haute eftime que nous aurions cdhque pour ce genre de philofophie ? Les moraliftes , après avoir confidéré le nombre & la diverfité des aCfcions humaines qui excitent notre approbation ou notre blâme , le font appliqués à chercher un principe commun., d'où pût dépendre cette variété de fentimens: & quoique lefprit fy Hématique les ait fouvent emportés trop loin , nous devons pourtant les excufer en faveur de la beauté du deflfein , qui n'alloit pas moins , qu'à établir des principes généraux auxquels toutes les vertus & tous les vices puflent être réduits. Les critiques , les logiciens & les politiques fc font propofé une tâche pareille , Sc n ont pas toujours échoué dans leurs entreprifes. Le tems , une plus grande exactitude , une application plus ardente , porteront peutêtre ces fcienes à un plus haut point de perfection. Il y auroit plus d'imprudence , de précipitation , & même de dogmatifme , à renoncer tout - à - k fois aux prétentions de ce genre , qu'il n'y en auroit à fe jeter dans la philofophie la plus pofitive & la plus téméraire qui ait jamais tenté d'alfujettir le

Digitized by Google

de la haute estime que nous aurions conçue pour ce genre de philosophie ? Les moralistes, après avoir considéré le nombre & la diversité des actions humaines qui excitent notre approbation ou notre blâme, se sont appliqués à chercher un principe commun, d'où pût dépendre cette variété de sentimens : & quoique l'esprit systématique les ait souvent emportés trop loin, nous devons pourtant les excuser en faveur de la beauté du dessein, qui n'alloit pas moins, qu'à établir des principes généraux auxquels toutes les vertus & tous les vices pussent être réduits. Les critiques, les logiciens & les politiques se sont proposé une tâche pareille, & n'ont pas toujours échoué dans leurs entreprises. Le tems, une plus grande exactitude, une application plus ardente, porteront peut-être ces sciences à un plus haut point de perfection. Il y auroit plus d'imprudence, de précipitation, & même de dogmatisme, à renoncer tout-à-la-fois aux prétentions de ce genre, qu'il n'y en auroit à se jeter dans la philosophie la plus positive & la plus

PHILOSOPHIQUES, JJ genre humain à ses opinions & à
ses principes. Mais ces raisonnemens sur la nature humaine sont abstraits &
difficiles à comprendre. Soit ; cela n'autorise point à présumer que ce sont
de faux raisonnemens si il doit, tout au contraire , paraître impossible que ce
qui jusqu'ici a échappé à tant de sages & profonds philosophes puisse être à
la portée du commun & facile à saisir. Et queU que peine que puissent coûter
ces recherches, n'en formons-nous pas suffisamment récompensés par leur
utilité & par le plaisir qui y est attaché ? Si de cette manière nous pouvons
augmenter le trésor de nos connoissances, & acquérir de nouvelles lumières
sur des objets d'une si grande importance , sur quoi nos plaintes feroient-
elles fondées ? Avouons , après tout , que le tour abstrait de ces spéculations
n'est pas précisément ce qui les rend recommandables ; c'est plutôt un
inconvenient qu'il faut tâcher de surmonter ; & cela ne fera peut-être pas
impossible avec de l'industrie, & en écartant les détails superflus. C'est ce
que nous avons tâché de faire E4 » Digitized by Google

7 z , • j Essais* dans les efiais fui vans ou nous nous propo» Tons
de répandre du jour fur des fujets dont l'incertitude a jufqu'ici rebuté les
fages , 6c dont l'obfcurité a effrayé les ignorans. Heureux , (i faififfant le
point de réunion des différentes méthodes philofophiques, nous pouvons
allier la profondeur à la clarté , 6c la vérité à la nouveauté ! Plus heureux
encore , Il par des raifonnemens aifés 6c naturels , nous fappons les
fondemens d'une philofophie abftrufe , qui femble n'avoir encore fervi que
d'abri à la fuperftition , 6c de refuge aux abfurdités 6c à l'erreur ! Digitized
by Google

Philosophiques. 75 SECOND ESSAI. r# . *• V . • / . Sur V
origine des idées . V^u'un homme lente l'incommodité que caufe une
chaleur exceffive , ou le plaifir qui naît d'une chaleur tempérée -, que le
meme homme Te rappelle Tes fentimens après coup , ou qu'il les imagine
d'avance : tout le monde tombera d'accord qu'il y a une différence
confidérable entre ces deux façons d'apperccvoir. La mémoire peut retracer
les perceptions fenfibles 3 l'imagination peut les imiter i mais ni l'une ni
l'autre ne fauroit atteindre au degré de force & de vivacité de la fenfatioii
primordiale. Lorsque ces facultés agirent le plus efficacement, on dit tout au
plus , qu'on croiroit prefque voir ou toucher les objets qu'elles repréfentent
; mais jamais cela n'ira au point de faire confondre entièrement ces deux
fortes dç • perceptions , à moins que lame ne foit mife hors de fon affiette
par une maladie ou par un dérangement dii cerveau. Le coloris Digitized by
Google

74 E s s a i s le. plus brillant de la poésie , Tes peintures les plus naturelles , ne nous feront jamais prendre la description d'un paysage pour le pay— sage même. La plus forte demeure toujours au-dessous de la sensation la plus faible. Cette distinction s'applique à toutes les perceptions de l'esprit : l'homme est affecté bien différemment dans un accès de colère que lorsqu'il ne fait qu'y penser après coup & de sens froid : vous me parlez d'une personne transportée d'amour \ je comprends le sens de vos paroles , & je me fais une idée juste de l'état qu'elles expriment ; mais jamais cette idée ne me trompera au point que je croie sentir moi-même le désordre & les agitations que l'amour excite. Nos sentimens passés sont réfléchis dans notre imagination comme dans un miroir fidèle : c'est un peintre qui fait ses portraits d'après nature ; mais ses couleurs sont fades & éteintes en comparaison de celles dont les perceptions étoient revêtues. Il n'est besoin , ni d'un discernement fort délicat, ni d'un esprit métaphysique , pour faire cette observation. N

Digitized by Google

Philosophiques. 7j Ces differens degrés de force & de vivacité deviennent une marque distinctive, par laquelle toutes nos perceptions se séparent en deux classes. On nomme communément les perceptions moins fortes & moins vives, idées qu'on pense : la seconde espèce n'a point encore reçu de dénomination commune, ni dans notre langue, ni dans la * plupart des autres ; cela vient, si je ne me trompe, de ce qu'une pareille dénomination ; n'est d'usage que pour des vues philosophiques. On me permettra d'user ici d'une petite liberté, & de les nommer impressions j'en employant ce terme dans un sens un peu différent de celui qu'on a coutume d'y attacher. Je comprends donc sous ce terme d'impression toutes les perceptions * qui ont un certain degré de force, comme l'est celle de l'ouïe, de la vue j & du toucher y & j'y joins aussi l'amour, la haine, le desir, & la volition. En opposant les 'idées aux impressions, j'entends par idées les 'perceptions les moins vives dont nous sommes affectés j perceptions que l'ame éprouve lorsqu'elle se replie sur ses sensations* (Digitized by Google

7* Essai s Au premier afpêâ: , rien ne paroît plus libre que la
penfée : c'eft peu quelle brave toute l'autorité des puiffances de la terre-, les
bornes de la nature &c de la réalité font trop étroites pour la contenir. Il ne
lui en coûte pas plus de produire des monftres & des figures grotelques en
réunifiant les chofes les plus difcordantes , que de concevoir les -objets les
plus naturels & les plus familiers. * Tandis que notre corps fe traîne
péniblement fur cette planète, la penfée nous tranfporte aux régions les
plus éloignées de l'Univers, au-delà même de fes limites, dans ces espaces
immenfes où l'on a placé l'empire du chaos, la confufion totale de la nature
& des élémens. Rien ne fouffrait à • ce pouvoir ; ce qu'on ne vit , ce qu'on
n'entendit jamais , pourvu qu'il n'implique point contradiction , Tefprit le
conçoit. Cependant , quelque illimitée que puiffe paroître cette liberté , un
examen plus mur nous la montrera referrée dans des bornes très-étroites; &
ce pouvoir créateur de l'ame -fe réduira à celui de compofer, de déplacer,
d'augmenter , & de diminuer les matériaux Digitized by Googl

V Philosophiques. 77 qui lui font fournis par les sens Sc par l'ex-
périence. En pensant à une montagne d'or > nous ne faisons que joindre
deux idées qui peuvent subsister ensemble, l'idée d'or SC celle de
montagne. Pourquoi pouvons-nous concevoir un cheval vertueux ? C'est
parce que connaissant la vertu par sentiment, nous la pouvons réunir à la
figure & à l'organisation du cheval, choses qui nous sont très familières. En
un mot, tous les matériaux de nos pensées sont pris, ou des sens extérieurs,
ou du sentiment interne > la fonction de lame confiée à en faire
l'assortiment &c le mélange : ou pour parler plus philosophiquement, les
idées sont les copies des impressions, & chaque perception languissante est
l'affaiblissement de quelque perception plus vive. Deux raisons suffiront
pour nous en convaincre. Premièrement, si nous analysons nos pensées, ou
nos idées, quelque composées, quelque sublimes qu'elles soient, elles se
résoudront toujours en un assemblage d'idées simples, dont chacune est
copiée d'après quelque sentiment, ou quelque sensation correspondante.
PaE une recherche Digitized by Google

qui lui sont fournis par les sens & par l'expérience. En pensant à une montagne d'or, nous ne faisons que joindre deux idées qui peuvent subsister ensemble, l'idée d'or & celle de montagne. Pourquoi pouvons-nous concevoir un cheval vertueux? C'est parce que connoissant la vertu par sentiment, nous la pouvons réunir à la figure & à l'organisation du cheval, choses qui nous sont très-familieres. En un mot, tous les matériaux de nos pensées sont pris, ou des sens extérieurs, ou du sentiment interne; la fonction de l'ame consiste à en faire l'assortiment & le mélange: ou pour parler plus philosophiquement, les idées sont les copies des impressions, & chaque perception languissante est l'affoiblissement de quelque perception plus vive.

Deux raisons suffiront pour nous en convaincre. Premièrement, si nous analysons nos pensées, ou nos idées, quelque composées, quelque sublimes qu'elles soient, elles se résoudreont toujours en un assemblage d'idées simples, dont chacune est copiée d'après quelque sentiment, ou quelque sensation correspondante. Deuxièmement, nous pouvons

7\$ - Essais cxa&e , on ramené à cette origine les idées même qui d'abord en paroissent les plus . éloignées : telle est l'idée de Dieu , c'est-à-dire j d'un être dont l'intelligence, la sagesse, Sc la bonté sont infinies elle nous vient en réfléchissant sur les opérations de notre ame , Sc en donnant une étendue illimitée aux qualités de sagesse & de bienfaisance que nous remarquons en nous. Qu'on pousse cet examen jusqu'où l'on voudra ; on trouve toujours que chaque idée vient d'une impression correspondante. Si quelqu'un doute de l'universalité de notre proposition , nous' avons un moyen aisé de le convaincre : qu'il produise la prétendue exception > je veux dire , l'idée qui selon lui ne dérive point de la source indiquée ; & ce fera à nous de maintenir notre doctrine en produisant l'impression qui lui correspond. En second lieu, lorsqu'il arrive, par un défaut dans les organes , qu'un homme n'est pas susceptible d'une certaine espèce de sensation j nous le trouvons toujours également privé des idées qui en naissent. C'est ainsi qu'un aveugle né n'a point la notion des couleurs

1 Philosophiques. 79 leurs , ni un fourd celle des Tons. Rendez à l'un ou à l'autre le sens qui lui manque -, ce nouveau canal , ouvert aux sensations , fervira en même tems de passage aux idées , &c il concevra sans difficulté des choses qui jusques-là lui étoient entièrement inconnues Le cas est le même lorsque les objets , propres à exciter une certaine sensation , n'ont jamais été appliqués à l'organe ; ainsi un lapon , ou un negre , n'a point d'idée de la saveur du vin Enfin , quoiqu'il n'y ait que peu d'exemples d'un défaut pareil dans l'ame , par lequel un homme n'auroit jamais eu , ni même pu avoir, quelqu'un des sentimens, duquelqu'une des passions qui font le partage de l'espece humaine , notre observation ne laisse pas de se trouver ici , quoiqu'à la vérité d'une manière moins frappante. Un homme de mœurs douces n'aura point d'idée de la cruauté , ni d'une haine implacable : une ame intéressée ne concevra pas aisément le sublime de l'amitié > ou d'une généreuse bienveillance. Enfin on convient que d'autres choses peuvent avoir plusieurs sens que nous n'imaginons pas , parce que les idées qui. I Digitized by Google

So Essais devroient nous les faire connoître n'ont jamais été introduites en nous , ni par le sentiment, ni par la sensation aërielle , qui font; les seuls moyens propres à faire naître une idée. Il y a cependant un phénomène contraire à notre thèse, & qui pourroit prouver qu'il n'est pas absolument impossible aux idées de devancer les impressions qui y correspondent. On accordera , je crois aisément que les idées des diverses couleurs , que nous acquérons par la vue , diffèrent les unes des autres à certains égards , quoiqu'elles se joignent à d'autres ; Sc qu'il en est de même que des sons que nous connoissons par les organes de l'ouïe. Mais si cela est vrai des différentes couleurs , il le doit être aussi des diverses nuances de la même couleur ; je veux dire , que chaque nuance produira son idée distincte & indépendante des autres. Si on le nieoit , il faudroit admettre que, par une gradation continuelle de nuances , on pût changer insensiblement chaque couleur en toute autre couleur à en celle même dont elle approcheroit le moins -, puisque Digitized by Google

devroient nous les faire connoître n'ont jamais été introduites en nous , ni par le sentiment , ni par la sensation actuelle , qui sont les seuls moyens propres à faire naître une idée.

Il y a cependant un phénomène contraire à notre thèse , & qui pourroit prouver qu'il n'est pas absolument impossible aux idées de dévancer les impressions qui y correspondent. On accordera , je crois aisément que les idées des diverses couleurs , que nous acquérons par la vue , different les unes des autres à certains égards , quoiqu'elles se ressemblent à d'autres ; & qu'il en est de même que des sons que nous connoissons par les organes de l'ouïe. Mais si cela est vrai des différentes couleurs , il le doit être aussi des diverses nuances de la même couleur ; je veux dire , que chaque nuance produira son idée distincte & indépendante des autres. Si on le nioit , il faudroit admettre que , par une gradation continuelle de nuances , on pût changer insensiblement chaque couleur en toute autre couleur , en celle même dont elle approcheroit le moins :

Philosophiques. Si puifque là où il n'y a point de milieu différent , il feroit abfurde de contefter l'identité des extrêmes. Suppofons maintenant un homme qui ait joui de la vie pendant trente ans , &c qui ait acquis la connoiffance de toutes fortes de couleurs, à l'exception d'une feule, comme par exemple , d'une nuance particulière de bleu , qu'il n'a jamais eu occafion de voir. Plaçons devant lui toutes les nuances de bleu , en defeendant du plus foncé au plus clair , & n'omettons que la feule nuance en queftion. Il eft évident que cet homme s'apercevra d'une lacune à l'endroit où elle manque , il fentira que la diftance entre les couleurs contiguës eft plus grande en cet endroit que par-tout ailleurs. Or je demande j fi fon imagination eft capable , par elle-même , de fuppléer à ce défaut y en fubftituant l'idée de cette nuance particulière dont les fens ne lui ont jamais fourni le modèle ? Je crois que la plupart de mes lecteurs décideront pour l'affirmative -, & ceci peut fervir de preuve, que les idées ne dérivent pas toujours.., & dans tous les cas Tome I . F

ti Essais fans exception , d'impreffions correspondantes.
Cependant c'est ici un cas si particulier , & si singulier même , qu'il mérité
à peine d'être remarqué : & je ne pense pas que pour lui seul il faille
reformer notre .maxime générale. La proposition que nous venons d'établir ,
est non seulement simple & intelligible en elle-même i si l'on fait en faire
un bon usage, elle peut servir encore à dissiper l'obscurité de toutes les
disputes , en les dépouillant de ce jargon qui régné depuis si long- temps dans
les raisonnemens métaphysiques , Sc qui leur a fait éfluyer tant de disgraces.
Toutes les idées en comparaison des sensations , ont quelque chose
d'obscur,-& pour ainsi dire de languissant , mais les idées abstraites plus que
les autres ; notre ame n'a que peu de prise sur elles , & leur ressemblance est
cause qu'on les confond aisément. Cependant nous n'y faisons pas attention
: il suffit d'avoir souvent employé un mot , quoique sans y avoir jamais
attaché de sens fixe , pour se persuader qu'il est lié à une idée déterminée. Il
en est tout autrement des impres

Digitized by Google

sans exception , d'impressions correspondantes. Cependant c'est ici un cas si particulier , & si singulier même , qu'il mérite à peine d'être remarqué : & je ne pense pas que pour lui seul il faille réformer notre maxime générale.

La proposition que nous venons d'établir , est non seulement simple & intelligible en elle-même ; si l'on fait en faire un bon usage , elle peut servir encore à dissiper l'obscurité de toutes les disputes , en les dépouillant de ce jargon qui regne depuis si long-tems dans les raisonnemens métaphysiques , & qui leur a fait essuyer tant de disgraces. Toutes les idées en comparaison des sensations , ont quelque chose d'obscur , & pour ainsi dire de languissant , mais les idées abstraites plus que les autres ; notre ame n'a que peu de prise sur elles , & leur ressemblance est cause qu'on les confond aisément. Cependant nous n'y faisons pas attention : il suffit d'avoir souvent employé un mot , quoique sans y avoir jamais attaché de sens fixe , pour se persuader qu'il est lié à une idée déterminée. Il en est tout autrement des impres-

■ Philosophiques. 83 fions : les fenfations , Toit externes , foie internes , nous afle&ent d'une manière forte ôc vive -, leurs limites font marquées avec plus d'exa&itude : ôc il eft difficile de fe méprendre à leur egard. Dès que nous foupçonnons donc un terme philofophique d'être vuide de fens , & de n'avoir point d'idée correfpondante , comme cela n'arrive que trop fréquemment , nous n'avons qu'à nous demander -, à quelle impreffion cette prétendue idée rapporte fon origine ? Si nous ne lui en trouvons point , ce fera une marque que notre foupçon ctoit fondé ; ôc en faifant palier nos idées par cette épreuve , nous pouvons nous flatter raifonnablement d'abrèger toutes les difputes qui s'élèveront touchant leur nature ôc leur réalité. • . k * * . Digression. Sur le fens du mot inné. ** Il eft probable que ceux qui ont rejette •> les idées innées ne vouloient dire autre - chofc , linon que chaque idée eft copiée « d'après une impreffion. Il faut l'avouer Digitizi >y Google

§4 * Essais »> pourtant , ces philosophes n'ont pas été » allez circonspéé dans le choix de leurs »> explications , ni ne les ont assez bien définies pour prévenir toutes les méprises. » Car qu'est-ce qu'on entend par le terme » d'inné ? S'il est équivalent à celui de naturel , il est incontestable que toutes les idées « & toutes les perceptions de lame lui sont « naturelles , de quelque façon qu'on en » tende le mot de naturel , soit qu'on l'oppose à ce qui est peu commun à l'artificiel y u ou au miraculeux. Si le terme d'inné »> signifie ce qui est contemporain à notre » liaison , rien de plus frivole que cette •> dispute -, ce n'est assurément pas la peine de se donner la peine de se guinder refait- pour savoir en quels *> temps précisément nous avons pensé pour la première fois , si c'est avant ou après que nous étions nés. Mais pour l'ordinaire , le mot même d'idée est pris dans »> un sens très- vague chez ces philosophes , » sans en excepter M. Locke , qui lui fait » signifier perception , sensation & passion , *> aussi bien que pensée. Or je voudrais »> bien savoir ce qu'on peut entendre, en

Philosophiques. 2f. * > difant que l'amour propre , le reflentiv
ment des injures , & le penchant réci- * « proque entre les deux fexes , ne
font point » innés • \ « Il s'enfuit de là qu'en prenant ces termes * >
d'impreffion & d'idée dans le fens que « nous leur avons donné , & en
faifant » lignifier au terme d'inné ce. qui eft origi»> nal , ou qui n'eft copie
fur aucune per» ception précédente , il faudra dire que nos « impreffions
font innées , & que nos idées » ne le font pas. » Pour parler plus
franchement enc<ire » j'eftime que , dans ce fujet , M Locke , a j» été
trompé par les Philofophes de l'Ecole ^ >» qui , à l'aide de termes indéfinis
, avoienD » le fecret de donner aux difputes une lon-« v gueur faftidieufe ,
fans jamais toucher* » au point controverfé. De-là l'ambiguité Ce » la
circonlocution qui fe trouvent dans » tous les raifonnemens de ce grahd
homme » » fur cette matière. *

Essais' TROISIEME ESSAI. • * \ ' - « ■ > Sur la liaison des idées . Il est évident qu'il y a des principes qui lient nos pensées -, car elles sont introduites dans l'esprit les unes par les autres : c'est avec un certain degré de méthode & de régularité qu'elles se présentent à la mémoire ou à l'imagination. Cela se remarque aisément dans les réflexions soutenues , & dans les discours sérieux. Une pensée étrangère vient-elle troubler la marche ou rompre la chaîne de nos idées * nous nous en apercevons aussitôt , & nous la mettons à l'écart. Que dis-je ? Dans nos rêveries les plus vagues & les plus extravagantes , dans nos songes même , l'imagination ne court pas tout-à-fait à l'aventure : en y réfléchissant, on découvre toujours de la liaison entre les idées qui se succèdent. Si l'on écrivoit la conversation la plus libre & la plus décousue en apparence , il arriveroit de deux choses Tune ou l'on verroit Digitized by Google

Philosophiques. 87 à l'œil les liens qui ont amené Tes transitions ;
ou en cas que cela ne fût point , la personne qui auroit rompu le fil du
discours , pourroit au moins nous dire qu'il s'est fait dans son âme une
révolution secrète qui l'a détournée peu à peu du sujet de la conversation.
Enfin , en comparant ensemble les langues de plusieurs peuples , entre
lesquels on ne peut soupçonner ni liaison ni . commerce , on trouve
pourtant une correspondance étroite dans les mots qui représentent les idées
les plus composées y marque certaine que les idées simples dont ils
expriment la collection , Sont unies par un principe universel , qui exerce
son influence sur tout le genre humain. Cependant , quoique d'un côté cette
liaison des idées Soit trop sensible pour pouvoir échapper aux observations,
& que de l'autre elle mérite toute l'attention des curieux; je ne connois
aucun philosophe qui ait entrepris d'en indiquer les différens principes , &
de les réduire en classe : pour moi je ne trouve que trois de ces principes ,
celui de F4 _ Digitized by Google

SS E s s Â î s' reffemblance , celui de contiguïté de tetns ou. de
 lieu , & celui de ca%falité. Peut-on douter que ces principes ne fervent à
 réunir les idées ? De la vue d'un portrait n'est-il pas naturel de palier à
 l'idée de l'original (i)? On parle d'un appartement ; audî-tôt il s'élève des
 queftions touchant les pièces contiguës (i). En penfant à une bleflure reçue ,
 peut-on s'abftenir de penfer à la douleur qui en eftla fuite (0 ? Cependant ,
 que mon énumération foit complete, & qu'il n'y ait point d'autres principes
 de liaison que ceux que je viens de propofer, c'eft: ce dont je ne faurois , ni
 convaincre mon leéteur , ni me convaincre moi-même. Tout ce que nous
 pourrions faire à cet égard , ce feroit d'examine.r foigneufement , & dans
 plufieurs cas , les principes qui lient nos penfées , & d'en poulîer la
 généralifation jufqu'où elle peut aller. Plus le nombre de cas (i)
 Refflmblance. (i) Contiguïté. (i) Caufe Ce effet. Digitized by Google

Philosophiques. . 89 que nous aurons examiné fera grand , plus nous aurons porté d'exactitude dans notre examen -, 5c plus aufl nous pourrons nous en fier à l'énumération déduite du tout, plus nous aurons raifon de la croire entière 5c complete. Mais , au lieu d'entrer dans un détail de cette nature, qui nous meneroit à trop de vaines futilités, confidérons plutôt quelques-uns des principaux effets que la liaifon des idées produit fur les paffions & fur l'imagination de l'homme. Ces fpéculations nous promettent plus d'agrément que les précédentes; & peut-être feront- elles plus inftru&ives. -L'homme eft un être raifonnable, m&s en même-tems un être agité fans celfe par le defir de fe rendre heureux : Ôc comme il fe flatte toujours de trouver le bonheur , foie en contentant quelque paffion , foit en fe livrant à quelque attachement; il ne lui arrive gueres d'agir de parler ou de penfer fans deffein. Il le propofe toujours un but; 5c bien que fouvent il choififfe des moyens peu propres à l'y conduire , il ne le perd point de vue. Jamais il ne prendra la peine Digitized by Google

So * Essais de tourner Tes réflexions sur un sujet , il ne s'agit :
parce qu'il espère d'en recueillir quelque avantage. De- là vient que tout
ouvrage de génie doit être dressé sur un plan , & avoir un objet. La force de
l'enthousiasme peut bien emporter le poète lyrique loin de son sujet principal
s'il est ; même permis , dans une épître ou dans son épique , de s'écarter avec
une négligence apparente de son but ; mais il faut pourtant que le tout fasse
paraître quelque intention : Or si cette intention n'est pas marquée dans tout
le cours de votre ouvrage., au moins, faut-il qu'on sache pourquoi vous
avez pris la plume. Une production dénuée de but ressembleroit plutôt
aux délires d'un habitant des petites maisons, qu'aux efforts d'un homme
qui se possède. Cette règle n'ayant point d'exception , elle demande ,
lorsqu'on l'applique au genre narratif, que les événements dont on fait le
récit tiennent les uns aux autres par un nœud commun & l'imagination
n'en fait point les rapports , à moins qu'ils ne forment une espèce d'unité ,
qui la met en état de les re-

Philosophique*. 91 duire à un même plan, & fous un meme point de vue. Cette unité doit être le grand objet & le dernier but de tous ceux qui se mêlent d'écrire. Parmi cette diversité de faits qui peuvent entrer dans- un poëme ou dans une hiftoire , c'est au poète ou à l'hiftorien à choisir , des divers principes de liaison , celui qui s'accorde le mieux à son dessein. Ovide , ayant bâti ses métamorphoses sur le principe de la ressemblance , toute transformation fabuleuse qu'il opérée par le pouvoir surnaturel des dieux, s'est trouvée propre à remplir son canevas. Avec cette seule circonstance un événement peut figurer dans le plan sur lequel ce poète a travaillé. Un annaliste ou un hiftorien , qui entreprendroit de transmettre à la postérité ce qui s'est passé en europe pendant la durée d'un siècle, s'attacheroit au principe de contiguïté. Son dessein embrasseroit tous les événemens arrivés dans cette portion déterminée d'espace & de tems , quelque différens qu'ils fussent quelque détachés les uns des autres que ces évé-

5 >£ , "Essais nemens fufTent à d'autres égards , parce que i
 malgré routes leurs différences , il leur reftcroit encore une efpece d'unité.
 Mais la liaifon la plus ufitée dans les récits , c'eft celle qui naît des caufe.s
 8c des effets. Avec fon fecours , l'hiftorien nous trace la fuite des actions
 dans leur ordre naturel , il remonte aux relTorts fecrets Sc aux principes
 cachés , & en déduit les conféquences les plus éloignées. Ayant pris pour
 fujet une partie de cette grande chaîne d'événemens qui compofe l'hiftoire
 du genre humain , fa principale étude doit être de toucher à chaque chaînon
 -, mais fouvent une ignorance invincible s'oppofe à tous fes ef-, forts :
 fouvent aufli les conje&ures viennent remplir le vuide de fes connoiffances
 j mais il fent bien que fou ouvrage eft d'autant plus parfait qu'il préfente la
 chaîne plus complctte au le&eur. La fcience des caufes eft la plus
 fatisfaiſante pour l'eſprit : elle eft fondée fur le rapport le plus folide 8c le
 plus étroit de tous j elle eft encore la plus féconde en leçons utiles , puifque
 c'eft elle feule qui Digitized by Google

Philosophiques. 95 nous rend les maîtres des événements , & nous donne une espece d'empire sur les tems à venir. Ici nous pouvons nous faire quelque idée de cette unité d'action 3 dont les critiques ont tant parlé d'après Aristote y mais le plus souvent en vain, parce que leur goût n'étoit point dirigé par la justice philosophique. Non-seulement le genre épique & tragique , mais tous les genres sans exception exigent de l'unité : un auteur , qui souhaite d'élever un monument durable , ne doit jamais permettre à ses pensées de courir au hasard. Selon moi , l'historien qui écrirait la vie d'Achille ne ferait pas moins obligé de lier les événements par leurs dépendances & leurs rapports , que le poëte qui choisiroit la colère de ce héros pour le sujet de ses chants(i). Ce n'est pas seulement dans le cours d'une portion limitée de la vie que les actions de l'homme. — - — - ■ ■ - — h — . —■■■--■ ■ - • • * - . ; r (*} C'est contraire à Aristote qui dit : Μηδὲ J't.ii * iTi , , ®W(f wsc ôiovtou , ' say 'rrsp/ ■S' ivoc i. mWet y if xt u àvafict <ro> yînt avy[ito')u , air iviVtr ôvJev «tir sv. °Ot/Ta> <St xii îrpa^fiç «vôj rroMstt ic»v , iç a>'v ylt t J'/vkai TTfsî^a &(, Ktf- a, Note de l'Auteur. Digitized by Google

94 Essais l'homme tiennent les uns aux autres j cette liaison s'étend à toute sa durée , depuis le berceau jusqu'au sépulchre & l'on ne fauroit détacher le moindre anneau de cette chaîne sans altérer toute la série des événements qui en dépendent. Ainsi, l'unité d' action , qui a lieu dans l'histoire des états , ou dans celle des particuliers , ne diffère point en genre , mais en degré, de celle qu'on observe dans la poésie épique. Dans celle-ci le lien est plus serré , & se fait sentir davantage, la narration embrasse moins de tems , & les auteurs se hâtent d'arriver à quelque période remarquable, propre à satisfaire la curiosité du lecteur. Cela est fondé sur le ton particulier où l'imagination & les passions , tant du lecteur que du poëte , sont montées dans le genre épique : la première y prend plus de vie, & les passions plus de feu que dans l'histoire , tant générale que particulière , ou dans les autres narrations qui se bornent au réel & à l'exacte vérité. Considérons les effets de ces deux circonstances dans la poésie, & principalement dans la poésie épique , où ils sont plus frappans que par-tout ailleurs :

Philosophiques. & voyons pourquoi ils exigent , dans la fable , une unité plus précife & plus ferupuleufe. Premièrement , la poélie, étant une efpece de peinture, nous rapproche davantage des objets que toute autre forte de récits ; elle met ces objets dans un plus grand jour , elle defline plus diftinctement ces circonftances légères , qui , quelque fuperflues quelles paroiffent à l'hiftoire, fervent pourtant beaucoup à animer le tableau & à charmer l'imagination. S'il n'étoit pas fort néceffaire qu'Homere, à chaque fois que fon héros boucle (es fouliers & attache fes jarretières 3 nous en avertît, je ne fais , d'un autre côté , fi l'auteur de la Henriade n'auroit pas dû entrer dans de plus grands détails ; il pâlie fur des événemens avec une rapidité qui nous laiffe à peine le loifir de prendre connoiffance de l'a&ion & de la feene. Si donc le poète vouloit embraffer dans fon fujet un grand efpace detems, ou une longue fuite d'événemens, s'il vouloit déduire la mort d'He&or de fes caufes les plus éloignées , & reprendre les chofes depuis le rapt d'Hélène , ou depuis le

Digitized by Google

f)G Essais jugement de Paris, il ne pourroit remplir .ce valte
cannevas de peintures de d'images qui eulîent leurs juftes proportions, fans
faire un poëme d'une longueur démefurée. L'imagination du fréteur
enflammée par une fuite de deferiptions poétiques, de fes pallions tenues en
haleine par cette fymparhic continuelle qui attache auxaéteurs, n'iroient
jamais jufques au bout j elles languiroient long tems avant la fin de la
narration : la violence réitérée des memes émotions produiroit
infailliblement la laflitude de le dégoût. Une fécondé raifon fert à confirmer
que le poëte épique ne doit' jamais prendre fes caufes de trop loin j elle ell
tirée d'une propriété des paffions très-remarquable par là Angularité. Dans
une compofirion bien ordonnée, toutes les affrétions excitées par les divers
événemens , décrits ou'représentés , fe prêtent une force mutuelle. Pendant
que tous les héros font engagés dans une lcene commune, de que chaque
aétion tient au tout par une liaifon étroite, l'intérèr fe foutienr , de le*
pallions palTent dobjet en objet par . des Digitized by Google

Philosophiques. 97 des tranfitions alfées. Cette connexion des événemens , en même tems qu'elle applanit le pacage d'une penfée à l'autre j fait aufli que les partions fe tranfmettent plus facilement ; elle les refiferre dans le meme canal, & les fait couler dans la même dire&ion. C'eft ainfi que l'intérêt que nous prenons à Eve , nous prépare à en prendre un pareil à Adam. La fympathie ne perd rien dans ce partage , & l'cfprit faifit immédiatement les nouveaux objets , qui ont des rapports bien marqués avec ceux qu'elle remplilToient déjà. Au lieu que fi le poëte , faifant , une digreflion totale de fon fujet, s'avife d'introduire un nouvel aéteur , qui n'ait aucun rapport avec les perfonnages qui ont figuré auparavant , l'imagination s'appercevanc qu'on lui préfente un objet poftiche , fe trouvera arrêtée , & n'entrera que froidement dans la nouvelle feene qu'on lui ouvre. Bientôt elle ne jetera plus que par intervalle des étincelles mourantes ; & fuppofé qu'elle tâche de fe remettre dans le fujet du poëme , ce fera à recommencer : partant comme iur une terre étrangère , il faudra qu'elle aille Tome /. G Digitized by Google

5)8 E s s a i î à la découverte du pays, pour réveiller l'intérêt endormi , & s'exciter de nouveau à prendre part aux acteurs principaux. Le même inconvénient a lieu, quoique dans un moindre degré , lorsque le poète écarte trop les événements les uns des autres , lorsque ii Jie ensembles des actions qui , pour n'être pas tout-à-fait séparées, n'ont pas néanmoins autant de connexion qu'il en faut pour faciliter le passage aux passions. C'est ce qui a fait imaginer l'artifice des narrations obliques j employées avec tant de dextérité dans l' Odyssée , & dans Y Enéide : on y place d'abord le héros tout près du dénouement : Sc puis on nous découvre , comme en perspective j les causes & les événements plus éloignés. De cette façon, la curiosité du lecteur ne souffre jamais d'interruption : les événements se suivent avec rapidité, & dans un ordre serré : l'intérêt ne perd rien de sa force, Sc le rapport prochain des objets le fait aller en croissant depuis le commencement du récit jusqu'à sa fin. La même règle s'observe dans la poésie dramatique. Dans une pièce de théâtre reDigitized by Google

Philosophiques. 99 guliere , on ne souffre point de rôle qui n ait point , ou qui n'ait que peu de liaison avec les principaux perfonhages de la fable : il n'est jamais permis de détourner l'intciêt par des feenes détachées , ôc qui faïient un «corps à parti cela, arrête les paffions au milieu de leur courfe , en coupant cette communication par laquelle les feenes se prêtent une force mutuelle , de façon que la pitié &c la terreur , qui naiffent du tragique , se transmettent d'une feeneà l'autre, jufqu'à ce qu'il en réfulte cette vivacité de mouvemens que le théâtre feul eff capable de produire. La chaleur de l'intérêt que je prends au fpeéhcle, fera bientôt éteinte , fi je fuis frappé Subitement d'une a&ion toute nouvelle , & de perfonnages nouveaux , qui nont point d'affinité avec les précédens : fi les liens de mes idées rompus me font Sentir des lacunes & des vuides au plus fort de la paffion : fi au lieu de tranfporter ma Sympathie defeene en feene , je fuis obligé , -à chaque moment , de faire effort fur moi -même , pour minière fier à de nouvelles feenes & à de Nouvelles .intrigues. Digitized by Google

100 Essais Mais, quoique l'unité d'action soit une loi commune à la poésie tant épique que dramatique il se présente pourtant ici une différence qui mérite quelque attention. Dans l'un & dans l'autre de ces genres, l'action doit être une & simple, afin que la sympathie se conserve en entier, & que l'intérêt ne soit point partagé. Cependant le genre épique, & les récits en vers, fournissent un fondement de plus à cette règle, pris de ce qu'avant d'entrer en matière, l'auteur est obligé de se former un plan, de ramener » son sujet à un point de vue général, & de le réunir dans un chef unique, dont il ne doit jamais s'écarter. Cette règle n'a point lieu dans les fictions théâtrales, où l'auteur est entièrement absorbé par son sujet, & où le spectateur se suppose présent aux actions qu'on lui expose sur la scène. C'est ce qui fait qu'on peut y introduire des dialogues particuliers, pourvu que sans choquer la vraisemblance ils entrent dans l'espace limité auquel le théâtre est assujéti. De là vient que l'unité de l'action n'est jamais observée à la rigueur dans nos comédies Angloises, pas Digitized by

} \ f P H I L O S O P H I Q ũ I Si lor * < meme dans celles de
 Congreve. Pourvu qu'il y ait entre Tes perſonnagf s quelque relation réelle
 ou autre , qu'ils ſoient unis par le ſang, ou membre d'une meme famille , le
 poëte ſe croit autorifé à leur ménager des ſcenes à part où ils puiffent
 montrer leur humeur , & déployer leur caraëtere , quand même ces ſcenes
 ne ferviroient gueres à l'aéſcion principale. Les doubles intrigues de
 Terence font des libertés de ce genre , quoique priſes avec plus de ſobriété.
 Cette conduite n'eſt pas tout-à-fait dans les réglés ; mais elle n'eſt pas
 abſolument contraire non plus à la nature du comique , où les mouvemens
 & les partions ne montent jamais juſqu'au ſublime de la tragédie : outre que
 la fiction & le jeu de théâtre peuvent pallier ces licences juſqu'à un certain
 point. Dans le récit poétique au contraire , l'auteur eſt reſſtraint à un ſujet
 unique par ſa première propoſition qui contient le plan de ſon ouvrage : & il
 ne fauroit faire des écarts de cette nature , ſans qu'ils paroiffent tout d'abord
 abſurdes de monſtrueux \ auſſi , ni Boccace même , ni la Fontaine , ni aucun
 Digitized by Google

loz E S 5 A I S des auteurs qui ont écrit dans le genre plaidant , ne
fe les fbnt-ils permis. Revenons à la oomparaifon de l'hiftoire avec la poéſie
épique , & concluons des raifonnemens que nous avons faits , que toute
produ&ion dans ces deux genres demande de l'unité ; mais que l'hiftoire en
demande plus que toute autre. La liaifon quelle met entre les divers
événemens pour les réunir en un feul corps , dépend du rapport des caufes
&c des effets. La poéſie épique a cela de commun avec l'hiftoire , mais la
liaifon y doit être plus étroite & plus fenſible, parce que ſes narrations
tendent à faire naître des images plus vives & des pallions plus véhémentes.
La guerre du Peloponneſe, le fiége d'Athenes, & la mort d'Alcibiade , font
des fujets propres, le premier pour l'hifi toire , le fécond pour le poème
épique , le troifieme pour la tragédie. Si nous confidérons , que la feule
différence qu'il y a entre l'hiftoire & la poéſie épique confifte dans le dcgre
de liaifon qui joint les événemens , il fera trcs-difficile , pour ne pas dire
impolfible , de trouver des

Philosophiques. Ces mots propres à déterminer les limites qui les séparent. C'est ici une affaire de goût plutôt que de raisonnement ; & il nous arrivera souvent de découvrir cette unité où , à la première vue , & en ne considérant les choses qu'en gros , nous nous fussions le moins attendus de la trouver. Il est manifeste qu'Homère n'est pas exactement fidèle à son plan , & que dans le cours de son récit il passe les bornes du sujet de sa première proposition. Cette colère d'Achille qui occasionna la mort d'Hector , n'est pas la même que celle qui attira sur la Grèce le déluge de maux dont il est parlé au commencement de l'Iliade. Cependant l'étroite liaison qui subsiste entre ces deux mouvements , le passage prompt & animé de l'un & l'autre, le contraste (i) qui régné entre les différents effets de la concorde & de la (1) Le contraste , ou la contrariété , fait une espèce de connexion idéale , que je ferois tenté de ranger dans la classe des ressemblances. Deux objets contraires se détruisent réciproquement, c'est -à -dire, que l'un est la cause de l'anéantissement de l'autre; or, l'idée d'un objet anéanti renferme l'idée de son existence précédente. Note de l'auteur. G4

io4 Essais difcorde des princes j & la curiofité naturelle que nous devons fentir de voir Achille en a&ion , après l'avoir vu fi long-tems en repos i toutes ces raifons, dis- je , nous entraînent, & donnent au fujet une unité dont l'efprit fc contente. On peut reprocher à Milton d'avoir tiré fes caufes de trop loin. La rébellion des Anges produit la chute de l'homme par une trop longue fuite d'événemens, & ne la produit que très-accidentellement ; pour ne pas dire que la création du monde, donc le poëte nous fait un long épifode y n'eft pas plus la caufe de cette cataftrophe que de la bataille de Pharfale , ou de tout autre événement qui foit jamais arrivé. Mais , fi nous confidérons , d'un autre côté , que tous ces événemens , & la rébellion des anges , & la création du monde , & la chute de l'homme , ont cette reïemblance commune • d'être des effets miraculeux, qui fortent du cours ordinaire de la nature : fi nous réfléchiffons fur la contiguité des tems où on les place : fi nous les envifageons comme les feuls faits originaux que la révélation

Philosophiques. 105 nous découvre 3 qui détachés de tout autre fait , frappent à la fois, & se rappellent mutuellement; fi, dis-je, nous faisons attention à toutes ces circonstances , nous trouverons que ces parties de l'action ont une unité suffisante pour pouvoir être comprises dans la même fable , ou dans le même récit. Ajoutons -y une ressemblance particulière de la rébellion des anges avec la chute de l'homme ; ces deux événements nous prêchent, pour ainsi dire , une même doctrine morale , favoir l'obéissance que nous devons à notre créateur. On pourroit comparer cela à ce qu'on appelle chanter par contrepartie en musique. En rassemblant ces traits détachés , je n'ai eu d'autre dessein que de réveiller la curiosité des philosophes * 8c de leur faire soupçonner au moins , si je ne puis les persuader pleinement , que ce sujet est un des plus riches, 8c que plusieurs parties de notre ame dépendent de l'association d'idées que je viens d'expliquer. Ce que l'on y trouvera peut-être de plus remarquable, c'est cette sympathie qui régné entre les passions Digitized by Google

io6 E s s *A i s 8c l'imagination , ôc qui fait que l'afféeHon qu'on
a prise pour un objet , se tranfporte aifément aux objets corrélatifs, au lieu
qu'elle , ne se communique que difficilement, ou ne se communique point
du tout à ceux qui l'en tiennent à aucune liaison. De-là vient qu'en alTociant
dans son ouvrage des personnes ôc des actions étrangères les unes aux
autres, un écrivain peu judicieux n'atteint jamais l'art de faire naître
l'intérêt , le seul par lequel on puisse toucher le cœur , & porter les passions
à leur plus haut période. Une exposition complète de cette vérité , ôc de ses
conséquences demanderoit des raisonnemens trop profonds &c trop prolixes
pour ces ElTais. Qu'il nous suffise pour le présent d'avoir établi les
principes qui produisent la liaison de nos idées , d'en avoir fixé le nombre ,
ôc de les avoir réduits aux rapports de ressemblance de contiguïté , &c de
causalité. Digitized by Google

Philosophiques. 107 I = ■ ^-, -^=....==a QUATRIEME- E S S A I.

Doutes sceptiques touchant les opérations de l'entendement. Première Partie. Tous les objets dont la raison humaine se propose la recherche, se divisent naturellement en deux classes •> la première comprend les relations des idées, & la seconde les choses de fait. A la première appartiennent toutes les propositions de géométrie, d'algèbre & d'arithmétique > toutes celles en un mot qui sont, ou intuitivement, ou démonstrativement, certaines. Dire que le carré de l'hypoténuse est égal aux carrés des deux côtés > c'est exprimer une relation entre des figures. Dire que trois fois cinq sont égaux à la moitié de trente, c'est exprimer une entre des nombres. Les propositions de ce genre se découvrent par de simples opérations de la pensée, & ne dépendent en rien des choses qui existent dans ♦ » Digitized by Google

10S Essais l'Univers. N'y eut-il , ni cercle , ni triangle dans la nature , les théorèmes démontrés par Euclide n'en conferveroient pas moins leur évidence & leur éternelle vérité. Ce n'est pas ainrt que s'établit la certitude des choses de fait , qui composent la fécondé clarté des objets sur lesquels la raison s'exerce : quelque grande que puisse être cette certitude , elle est d'une nature différente. Le contraire de chaque fait demeure toujours possible , & ne pouvant jamais impliquer contradiction , l'esprit le conçoit aussi distinctement & aussi facilement que s'il étoit vrai & conforme à la réalité. Le soleil se lèvera , & le soleil ne se lèvera pas , sont deux proportions également intelligibles , & aussi peu contradictoires l'une que l'autre. On entreprendroit en vain de démontrer la fausseté de la dernière : si elle étoit démonstrativement fautive , elle impliquerait contradiction & l'esprit ne pourroit jamais se la représenter d'une manière distincte. S'il y a donc une évidence qui nous certifie les existences réelles , & sur laquelle reposent ces choses de fait qui ne sont , ni

préDigitized by Google

Philosophiques. 109 fentes aux fens , ni enregistrées dans la mémoire , la nature est un objet très- propre à exciter notre curiosité. On ne trouve pas que , ni les anciens , ni les modernes , se soient fort appliqués à cultiver cette branche de la philosophie ; & cela doit rendre d'autant plus excusables les doutes & les erreurs où nous pourrions tomber en travaillant à une tâche aussi importante } en nous engageant , sans guide & sans conseil dans des sentiers aussi raboteux. Ces doutes même & ces erreurs peuvent devenir utiles , en servant à rallumer en nous le desir de connoître, & en y détruisant cette sécurité & cette foi implicite , qui font si funestes au raisonnement & à la liberté de penser. S'il arrive que nous découvriions des défauts dans la philosophie commune , je présume que cette découverte, loin de nous abattre, nous animera plutôt à tenter d'arriver à quelque chose de plus parfait & de plus satisfaisant. Les raisonnemens que nous formons sur les choses^e fait paroissent avoir tous pour fondement la relation qui a lieu entre les causes & les effets. Elle est en effet la seule

Digitized by Google

sentes aux sens , ni enregistrées dans la mémoire , sa nature est un objet très-propre à exciter notre curiosité. On ne trouve pas que , ni les anciens , ni les modernes , se soient fort appliqués à cultiver cette branche de la philosophie ; & cela doit rendre d'autant plus excusables les doutes & les erreurs où nous pourrions tomber en travaillant à une tâche aussi importante , en nous engageant , sans guide & sans conseil , dans des sentiers aussi raboteux. Ces doutes même & ces erreurs peuvent devenir utiles , en servant à rallumer en nous le desir de connoître , & en y détruisant cette sécurité & cette foi implicite , qui sont si funestes au raisonnement & à la liberté de penser. S'il arrive que nous découvriions des défauts dans la philosophie commune , je présume que cette découverte , loin de nous abattre , nous animera plutôt à tenter d'arriver à quelque chose de plus parfait & de plus satisfaisant.

Les raisonnemens que nous formons sur les choses de fait paroissent avoir tous pour fondement la relation qui a lieu entre les causes & les effets. Elle est en effet la seule

I IO Essais qui puifle nous tranfporter au-delà de l’c* vidence qui accompagne les fens & la mémoire.* Demandez à un homme pourquoi il croit un fait qui Ce pafle dans un lieu où il nJest pas , par exemple , que Ton ami féjourne à la campagne , ou qu’il voyage en France : il vous donnera pour raifon un autre fait -, il alléguera une lettre qu’il a reçue de lui, des réfolutions qu’il lui a vu prendre , des promettes qu’il lui a entendu faire. Je trouve , dans une ifle déferre , une montre , ou quelque’autre ouvrage de mécanique : auffitôt je conclus que cette ifle a été decouverte avant que j’y abordafle. Tous les autres raifonnemens qui concernent des faits, font de la même nature ; on y fuppofe toujours une liaifon entre le fait préfent & celui qu’on en déduir par maniéré de conféquence. S’il n’y avoit point de liaifon , toutes nos induélions feroient précaires. Pourquoi une voix articulée , ôc un difeours raifonnable , entendu dans un lieu ténébreux, m’aflurerent-ils de la préfence d’un homme ? C’eft à ^ufe que ce font-là des aêtes affe&és à l’organum humaine ? Anal y fez tous les raifonnemens de Digitized by Google

Philosophiques, il y a » cette espèce : vous les trouverez tous appuyés sur la relation qui subsiste entre les causes et les effets ; cette relation se présentera toujours, ou prochaine ou éloignée , ou directe ou collatérale. C'est ainsi que la chaleur et la lumière font des effets collatéraux du feu , et qu'on peut légitimement inférer l'existence de l'un de l'existence de l'autre. Pour satisfaire donc l'esprit sur la nature de cette évidence qui nous certifie les choses de fait il est besoin d'examiner la route que nous tenons dans la recherche des causes et des effets. Je hasarderais ici une proposition que je crois générale et sans exception ; c'est qu'il n'y a pas un seul cas assignable, où la connaissance du rapport , qui est entre la cause et l'effet puisse être obtenue à priori ; mais qu'au contraire cette connaissance est uniquement « due à l'expérience , qui nous montre certains objets dans une liaison constante. Présentez au plus fort raisonneur qui soit sorti des mains de la Nature, à l'homme qu'elle a doué de la plus haute capacité, un objet qui lui soit entièrement nouveau \ laissez-lui examiner

Digitized by Google

m .Essais scrupuleusement toutes Tes qualités sensibles ; je le défie, après cet examen, de pouvoir indiquer une seule de ses causes , ou un seul de ses effets. Les facultés de l'aine d'Adam nouvellement créé , eussent-elles été plus parfaites encore qu'on ne les décrit , ne le mettoient pas en état de conclure de la fluidité & de la transparence de l'eau , que cet élément pourroit le suffoquer, ni de la lumière & de la chaleur du feu , qu'il feroit capable de le réduire en cendres. Il n'y a point d'objet qui manifeste par ses qualités sensibles les causes qui l'ont produit , ni les effets qu'il produira à son tour : & notre raison , dénuée du secours de l'expérience , ne tirera jamais la moindre induction qui concerne les faits & les réalités. • Cette proposition : Que ce n'est pas la raison > mais l'expérience qui nous instruit des causes & des effets , est admise sans difficulté , toutes les fois que nous nous souvenons du tems où les objets dont il s'agit nous étoient entièrement inconnus, puisqu'alors nous nous rappelions nécessairement l'incapacité totale où nous étions de prédire, à leur première vue ^ Digitized by Google

Philos.ophiq.ues. jî\$ vue , les effets qui en dévoient rcfulter.
Montrcz deux pièces de marbre poli à un homme qui ait autant de bon fens
& de raifon qu'on en peut avoir, mais qui n'ait aucune teinture de Phyfique :
il ne découvrira jamais quelles s'attacheront l'une à l'autre, avec une force
qui ne permettra pas de les Séparer en ligne dircète , fans foire de très-
grands efforts , pendant quelles ne réfifteront que légèrement aux preflions
latérales. On attribue auflij fans peine, à l'expérience, la découverte de ces
événemens qui ont peu d'atialogie avec le cours connu de la Nature :
perfonne ne s' imagine que l'explofion de la poudre à canon , ou l'attra&ion
de l'aimant, euffent pu être prévues en raifonnan? à priori. Il en eft de
même lorfque les effets dépendent d'un mécanifme fort compliqué, çu
d'une ftruéture cachée ; en ce cas encore on en revient aifément à
l'expérience. Qui fe vantera de pouvoir expliquer, par des raifons tirées des
premiers principes, pourquoi le lait & lç pain font des nourritures propres
pour l'homme , Sc n'en font pas pour le lion ou pour le tigre ? J j. n ! Tome
I. H

ii4 Essais Mais cette vérité ne nous paroît pas aussi évidente au
 premier coup-d'œil , lorsqu'il s'agit d'événemens avec lesquels nous
 sommes familiers depuis notre naissance , qui se rapportent étroitement
 au cours ordinaire de la Nature , & que nous supposons dépendre des
 qualités (impies des objets. Sans tenir à la structure intérieure de leurs
 parties : nous sommes enclins à nous croire capables de découvrir ces
 effets par le (impie usage de la raison , (sans réclamer le secours de
 l'expérience \ nous nous faisons même illusion , jusqu'à croire , que quand à
 l'heure qu'il est nous l'aurions que patoitre dans ce monde, nous
 pourrions pourtant juger , du premier coup , qu'une bille , étant poussée
 contre une autre, la mettroit en mouvement , Ôc prononcer là-dessus avec
 certitude , Sans avoir besoin d'attendre l'événement. Telle est l'influence de
 la coutume j'en exerçant l'empire le plus despotique , elle nous déguise
 notre ignorance naturelle ; que dis-je ? elle se cache à elle-même, & paroît
 ne prendre aucune part aux choses , précisément parce qu'elle y domine au
 plus haut degré. v > Digitized by

Philosophiques. ⁱⁱⁱ Les réflexions suivantes suffiront peut-être pour nous convaincre que toutes les loix de la nature , & toutes les opérations des corps , sans en excepter aucune, sont connues par ' la seule expérience. Supposons qu'un objet étant donné , nous soyons requis de déterminer , sans consulter aucune observation , v précédente , l'effet qu'il doit produire : de quelle façon, je vous prie, faudra-t-il s'y prendre ? Je ne vois autre chose à faire qu'à imaginer quelque événement au hasard , ôc à le donner ensuite pour un effet de la chose proposée ; procédé absolument arbitraire , comme chacun peut s'en appercevoir. La recherche la plus exacte, l'examen le plus profond , ne nous peut faire lire un effet dans sa prétendue . cause : ce sont-là deux choses totalement différentes, & qui ne se rencontrent jamais ensemble. Le mouvement de la fécondé bille est : un événement tout-à-fait détaché du mouvement de la première : & il ne se trouve pas la moindre confiance dans l'un qui puisse suggérer l'idée de l'autre. Une pierre ou une pièce de métal , est soutenue dans l'air : tenez-lui son support ,

H a Digitized by Google

ii 6 Essais elle tombera ; mais_ , à considérer la chose à priori , que trouvons-nous dans la situation de la pierre qui peut nous faire naître la notion A' en-bas plutôt que celle A' en-haut , toute autre direction ? Et si, dans les opérations naturelles, tous les effets qu'on assigne , sans avoir préalablement consulté l'expérience, ne sont que des imaginations arbitraires ; il faut juger de même du lien par lequel on suppose un effet tellement dépendant de la prétendue cause , qu'il soit impossible à tout autre effet d'en résulter. Je vois par exemple , sur un billard une bille se mouvant en ligne droite , pour en aller choquer une autre qui est en repos : je suppose , par surabondance , «qu'il me vienne accidentellement dans l'esprit , que l'effet du contact ou de l'impulsion j fera un mouvement produit dans la fécondé bille ; je demande si je n'aurois pas pu , avec le même droit, concevoir cent autres événements tout-à-fait différens , qui eussent également pu résulter de cette cause ? Les billes ne pouvoient-elles pas demeurer toutes deux dans un repos absolu ? La première , ne pou

^ 1 . I P H I L 6 S 0 P H r Q U E s: Ilj voit -elle pas retourner en
 ligne droite , comme elle étoit venue? Ne pouvoit-elle pas Ce réfléchir dans
 une autre ligne en fuivant pne autre direction quelconque? Ces fuppoftions
 n'ont rien d'abfurde ni d'inconcevable : pourquoi do*ic adopterions-nous
 l'une préféralement aux autres , qui font tout aufli conféquentes , & qui ne
 font pas plus difficiles à concevoir ? Qu'on argumente a priori tant que l'on
 voudra ; on ne fera jamais en état de rendre raifon d'une pareille préférence.
 . Pour' récapituler en peu de mots, je dis que tout effet cfl: un événement
 diflinét & féparé de fa caufe ; il ne peut donc être apperçu dans fa caufe , ôc
 les idées qu'on s'en voudra former à priori feront arbitraires. Et lors même
 que cet efferfera connu j fa liai— fon avec la caufe doit paroître également
 arbitraire, puifque l'entendement concevra toujours un grand nombre
 d'autres effets tout aufli naturels , & qui ne répugnent pas davantage. Il n'y
 a donc pas un feu 1 cas où , fans l'aide de l'expérience , on puiffe
 déterminer les événemens j ôc en inférer l'exiftence y H j / Digitized by
 Google

j i S Etais foit en qualité de caufes , Toit en qualité d'effets. Ainfi.
, ce ne font-là que de vaines prétentions auxquelles il faut renoncer. Nous
comprendons maintenant pourquoi les philofophes (âges 8c modérés ne ie
vantent jamais de pouvoir affigner les premières caufes , ne fût- ce que
d'une feule des opérations de la nature i pourquoi ils ne tentent pas même
de nous dévoiler, dans un feul effet produit par les caufes que l'univers
renferme , l'aCtion de la puiffance productrice. Ils conviennent que le
dernier effort de la raifon humaine fe réduit à fimplifier les principes
producteurs des phénomènes naturels , 8c à réfoudre , avec le fecours de
l'analogie , de l'expérience , ôc des obferVations , la foule des effets
individuels en un petit nombre de caufes générales j mais les caufes de ces
caufes nous échapperont toujours , 8c jamais nous n'en trouverons une
explication fatisfaiſante. Les derniers refforts , les premiers principes, voilà
l'écueil éternel de la curiofité de l'homme, & des recherches du fpéculateur.
Élasticité , pefanteur , cohéſion des parties , communication impulfive du
mouvement , voilà Digitized by

soit en qualité de causes, soit en qualité d'effets. Ainsi, ce ne sont-là que de vaines prétentions auxquelles il faut renoncer.

Nous comprenons maintenant pourquoi les philosophes sages & modérés ne se vantent jamais de pouvoir assigner les premières causes, ne fût-ce que d'une seule des opérations de la nature; pourquoi ils ne tentent pas même de nous dévoiler, dans un seul effet produit par les causes que l'univers renferme, l'action de la puissance productrice. Ils conviennent que le dernier effort de la raison humaine se réduit à simplifier les principes producteurs des phénomènes naturels, & à résoudre, avec le secours de l'analogie, de l'expérience, & des observations, la foule des effets individuels en un petit nombre de causes générales; mais les causes de ces causes nous échapperont toujours, & jamais nous n'en trouverons une explication satisfaisante. Les derniers ressorts, les premiers principes, voilà l'écueil éternel de la curiosité de l'homme, & des recherches du spéculateur. Élasticité, pesanteur, cohésion des parties, communication impulsive du mouvement, voilà

The text on this page is estimated to be only 24.12% accurate

Philosophiques, h j nos bornes : il n'est pas vraisemblable que nous puissions aller plus loin , trop heureux encore si , par un examen précis,, & par des raisonnemens justes , nous parvenons à faire remonter les phénomènes jusqu'à ces principes généraux , ou à les en approcher* La physique, dans la plus haute perfection n'a fait que reculer un peu notre ignorance : la morale & la métaphysique ne fervent; peut-être qu'à nous la montrer dans une plus vaste étendue: le résultat total de la philosophie c'est de nous apprendre combien nous savons peu de chose , Sc de nous convaincre de notre insuffisance. Nous avons beau nous révolter ». faire des efforts pour surmonter ces inconvénient ou pour les éviter:-,, quelque détourné que nous prenions , ils nous arrêtent- au passage. w , La géométrie même , appelée au secours des sciences naturelles , ne paraît remédier à ce défaut : cette science, si justement célébrée pour l'exacritude; de fait n'a servi qu'à nous empêcher de nous conduire jusqu'à la connaissance des premières causes. Toutes les parties des mathématiques mixtes se fondent sur la supposition de certaines lois H 4 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.56% accurate

116 établies dans I, nam'et & S, géométriques ne nenv⁻ •
Oicrati0ns ufagès j ou elles aident V ^ ^ découverte de cesloiV exPcnence
dans la leur influence fnt T 5 dé«~< précis de diftancp ^ j - ° d un <kgre v
«nuance Sc de quantité rVft exemple:, une des loix du , * C ft» paL⁺
couverte par 1 expériⁿ °u verront décorps qui- fe meut fuit'j i ' T* * ^ d a
mOi avec fa vîrefleÆ “mpof*,e que la moindre force nouÿri • °n C.°m Ut 8-
d ebftacle , & t7u ~ ,C P,U' énormes, pourvu* /tiw P01^s les plus nifme
artiLel- ^ que,quc m«afâ vîtefle julqu'à pu'ffion5 augmenter dire, Æ CT3“
P°int> >' veux U forée •bppofée. 'X renlfuPfeu« * metrie î Elk nous n£ T ï h
sio~ 1 application dē Ire ' ^ dan* dimenfions des partit ""^“^luftesr f es' of
différentes figures ■ leur donner. Mais la- découverte de liTDigitized by
Google

Philosophiques, ut lés abffraélions du monde ne nous fauroient I
avancer d'un feul pas dans cette recherche. En envifageant un de ces objets
que nous appelons caufe, 8c en raifonnant fur lui à priori 3
indépendamment de toute obfervation , nous ne voyons abfolument rien qui
nous fuggere la notion diftin&e d'un fécond objet que nous publions
nommer l'effet du *, * premier j encore moins pourrons-nous comprendre
cette iiaifon indiffloluble 8c inalté-' rable que fort fuppofe entre les deux
objets. Il faudroit atûrément une fagacité bien fu-' périeure à la nôtre, pour
trouver que le criftal eft produit par la chaleur, tandis que la glace eft
produite par le froid , pour le trouver, dis- je , par un fimple iraifonnement,
& fahs avoir préalablement étudié les divers fes opérations des qualités
fenfibles. ' ! ; ' i- * SECONDEiPARTIE. Nous ne :fommes pas fort avancés
par rapport à notre première queftion : loin' d'arriver à une folution qui foit
au moinsr paffable , novis n'en imaginons aucune quî ne faffe naître de
nouvelles queftions ôc de Digitized by Google

les abstractions du monde ne nous sauroient avancer d'un seul pas dans cette recherche. En envisageant un de ces objets que nous appelons cause, & en raisonnant sur lui *a priori*, indépendamment de toute observation, nous ne voyons absolument rien qui nous suggere la notion distincte d'un second objet que nous puissions nommer l'effet du premier ; encore moins pourrions-nous comprendre cette liaison indissoluble & inaltérable que l'on suppose entre les deux objets. Il faudroit assurément une sagacité bien supérieure à la nôtre, pour trouver que le cristal est produit par la chaleur, tandis que la glace est produite par le froid, pour le trouver, dis-je, par un simple raisonnement, & sans avoir préalablement étudié les diverses opérations des qualités sensibles.

SECONDE PARTIE.

Nous ne sommes pas fort avancés par rapport à notre première question : loin d'arriver à une solution qui soit au moins passable, nous n'en imaginons aucune qui ne fasse naître de nouvelles questions & de

1 1Z •Essais nonvcaux embarras , & qui ne nous renvoie à des recherches ultérieures. On veut favoir, quelle efi lafource commune des raifonnemens qui roulent fur des çhofes de fait? Nous croyons répondre en difant qu'ils font tous fondés fur la relation qui cft encre l'effet & la caufe. Mais, pourfuit-on > quel e{1 le fondement de tous les raifonnemens quevous faites touchant cette relation meme , & de toutes les conféquences que vous en déduifey ? Nous difons que c'eft X expérience. Or, fuppofons qu'un de ces queftiouneurs , qui veulent tout éplucher , continue à nous demander \ quelle efi la hafe fur laquelle s'appuient les conclu fions que vous tire\ de V expérience ? Nous voilà engagés dans une qiicftion route neuve, bien plus embrouillée encore , & bien plus difficile à réfoudre. Un philofophe qui afficho de grands airs , & prend un ton fuffifant , fe charge d'une terrible tâche. Il eft à plaindre , fût-tour s'il rencontre en fon chemjo des gens dont la curiofité malicieufe fe plaif<rà jç, tourmenter: ils le poufferont d'un défilé dans fauve , ils forceront tous fes retranjehemens , &c n'auront point de repos qu'ils ne l'aient rcDigitized by Google

Philosophiques, ut • « " doit à quelque dilemme dangereux. Voulezvous prévenir une pareille difgiace ? Soyez modefte dans vos prétentions , découvrez le premier les difficultés que vous prévoyez pouvoir vous être obje&ées ; on vous tiendra compte de cette ingénuité, 8c votre ignorance meme deviendra une efpecç de mérite. Ce que je me propofe dans cet eflai , ne me coûtera pas de grands efforts -, je ne ferai qu'une réponfe négative à là nouvelle queftion qui vient d'être propofée. Si l'on fuppoſè que l'expérience nous ait adnellement fourni les notions de caufe 8c d effet *, je nierai encore djue les conduirons que nous tirons, de cette expérience puiffent être fondées fur le taifonpement , ou fur une operation intelleéluelle. Je vais tâcher d'expliquer 8c de défendre ma thefq. Il faut convenir , quelque'cnvie qu'on eût de le nier , que la nature nous tient dans un grand éloignement de tous fes fecrets. Elle nous dérobe conftamment toutes ces forces 8c tous ces principes d'où naît l'influence réciproque des objets > elle ne nous laifle entrevoir qu'un petit nombre des qua

124 Essais lites les plus fuperficielles de ces objets; Nos fens nous font connoître la couleur , le poids , & la confiftance du pain •, mais ni les fens , ni la raifon j ne font capables de nous inftruire des qualités qui le rendent une nourriture propre à la Confervation du corps de l'homme. C'eft: par la vue ou par le toucher que nous acquérons l'idée du mouvement a&uel ; mais nous ne faurions nous for* mer l'idée même la plus éloignée de cette merveilleufe force qui eft capable d'opérer un changement perpétuel de lieu , & que les corps ne perdent jamais qu'en la communiquant à d'autres corps. Cependant , nonobftant l'ignorance où nous fommes de ces premières forces (i) de la nature , nous * ne laifTons pas de les croire femblables par^ tout où nous remarquons de la reflemblancC entre les qualités fenfiblcs ; & nous nous attendons, dans ces cas- là , à des effets pareils à ceux que nous avons déjà expérimentés. (i) Je me fers ici du mot de forée dans un fens vague & populaire -, une explication plus exacte de ce mot rendroie mon raifonaement encore plus concluant. Voyez Eflai VII. Note de l'Auteur . Digitized by Google

lités les plus superficielles de ces objets. Nos sens nous font connoître la couleur, le poids, & la consistance du pain; mais ni les sens, ni la raison, ne sont capables de nous instruire des qualités qui le rendent une nourriture propre à la conservation du corps de l'homme. C'est par la vue ou par le toucher que nous acquérons l'idée du mouvement actuel; mais nous ne saurions nous former l'idée même la plus éloignée de cette merveilleuse force qui est capable d'opérer un changement perpétuel de lieu, & que les corps ne perdent jamais qu'en la communiquant à d'autres corps. Cependant, nonobstant l'ignorance où nous sommes de ces premières forces (1) de la nature, nous ne laissons pas de les croire semblables partout où nous remarquons de la ressemblance entre les qualités sensibles; & nous nous attendons, dans ces cas-là, à des effets pareils à ceux que nous avons déjà expérimentés.

(1) Je me sers ici du mot de *force* dans un sens vague & populaire; une explication plus exacte de ce mot rendroit mon raisonnement encore plus concluant. Voyez Essai VII.

Philos. ophiq,ue s. 115 On nous présente un corps qui rcffemble , par la couleur ôc par la confistance , au pain que nous avons mangé d'autres fois ; loin de faire la moindre difficulté de répéter l'expérience , nous comptons , avec une entière certitude , d'en recevoir la même nourriture , ôc le même soutien. C'est cette opération de Lame dont je voudrois bien favoriser le fondement. Il est incontestable qu'on n'apperçoit aucune liaison entre les qualités sensibles ôc ces forces secrètes : il n'y a donc rien de connu dans leur nature qui puisse porter l'esprit à conclure qu'elles doivent être constamment ôc régulièrement jointes ensemble. L'expérience du pain ne dépendant que par rapport à ces objets déterminés, & à ces tems précis dont elle a pu juger j de quel droit peut-on la transporter à d'autres tems , ôc à d'autres objets j dont la ressemblance avec les précédents pourroit bien , à tout prendre , n'être qu'apparente ? C'est-là le grand point sur lequel j'inliste. Le pain que je mangeois , il y a quelque tems , me nourrissoit : cela revient à dire , qu'un corps doué de telles

Digitized by Google

i*6 Essais qualités fenfibles , étoit alors pourvu de telles ou telles vertus fecrettes j mais s'enfuit-il que d'autre pain doive me nourrir aulli dans un autre tems , ou que les mêmes vertus doivent toujours se rencontrer avec des qualités femblabfes ? Il n'y a pas ici une ombre de néceffité. Au moins ne peut -on s'empêcher de convenir que cette confcquence 9 cette fuite de penfées , cette indu&ion , font des chofes ou nous ne voyons pas clair. Il s'en faut bien que la propofition j j'ai toujours trouvé un tel objet fuivi d'un tel effet j foit la même que celle-ci y je prévois que tous les autres objets qui se reffemblent par leurs apparences 3 se reffembleront aujft par leurs effets. J'accorderai > fi cela vous fait plaifir , que la fécondé peut être juftement déduite de la première j & je fais qu'en effet on l'en déduit tous les jours ; mais fi vous prétendez outre cela que cette conclufion tient à une chaîne de raifonnemens y je vous fomme de me les produire. La liaifon des deux propofitions n'est point apperçue * par une évidence intuitive ; fi c'est donc l'âme qui la trouve en raifonnant, il faut abfolu

Philosophiques, i 17 ment lin terme moyen pour former & fonder ce raisonnement ; or quel est-il ? En vérité j'ai l'esprit trop borné pour le découvrir. C'est à ceux qui en affirment l'existence , & qui lui rapportent toutes nos conclusions sur les choses de fait , à me l'indiquer. Quoique l'argument que je viens de proposer , soit négatif , je suis persuadé qu'avec le tems il en naîtra une pleine conviction > il ne faut pour cela qu'un bon nombre de philosophes habiles & pénétrants 3 qui , ayant médité sur ce sujet , reconnoissent comme moi , qu'on ne fauroit découvrir aucune connexion , aucune notion intermédiaire , qui puisse soutenir l'entendement dans la conclusion mentionnée, Aujourd'hui que la question est encore toute neuve , il est assez naturel que le lecteur , se défiant de sa pénétration , n'ose Conclure hardiment qu'une preuve n'existe point , par la seule raison que son examen & ses recherches ne la lui font pas connoître. C'est ce qui nous engage à hasarder une entreprise plus difficile , savoir celle de faire la revue de toutes les

Digitized by Google

i zS Es sais branches des connoiffances humaines , & de montrer en 'détail qu'aucune d'entr'elles ne nous fournit la preuve defirée. . On peut divifer tous, les raifonnemens en deux genres , en raifonnemens démonftratifs qui concernent les relations des idées y 8c en raifonnemens moraux ou probables , qui concernent les chofes exiftantes & les faits. Il me paroît évident que la démonftration n'a point lieu dans le cas que nous confidérons , puifqu'il ne répugne en aucune façon , ni que le cours de la nature foit changé , ni que les objets femblables en apparence à ceux fur lequels nous avons fait des expériences , produifent des effets differens 3 8c mêmes contraires. Ne me fais- je pas une idée claire & diftinéfce d'un corps , tombant des nues , 8c femblable à la neige à tout autre égard , qui auroit le goût de fel , 8c qui afle&eroit le toucher comme la flamme ? Y a-t-il au monde une propofition plus intelligible que de dire que les arbres fleutiflent en décembre 8c en janvier , 8c 'font dépouillés dans les mois de mai 8c de juin. Or les chofes Digitized by Google

Philosophiques. 129 choses intelligibles , les choses que l'on conçoit distinctement , ne peuvent jamais impliquer contradiction & leur fausseté n'est jamais démontrable par des arguments abstraits , formes à priori. Si nous étions donc instruits par des arguments , à nous fier sur l'expérience du passé, jusqu'à en faire la règle des jugemens que nous portons de l'avenir ; il faudroit en vertu de notre division , que ces arguments ne fussent que de simples probabilités , comme font ceux qui concernent les choses de fait , & les objets réels mais qu'il n'y en ait point ici de cette nature , c'est ce qui doit paroître manifeste à quiconque reconnoîtra la solidité de l'explication que nous avons donnée de cette chaîne de raisonnemens. Nous avons dit , que tout argument concernant les choses existantes est fondé sur la relation de cause à effet. Nous avons ajouté , que l'expérience seule nous fait connoître cette relation , & que toute conclusion expérimentale s'appuie sur la supposition que l'avenir sera conforme au passé. Vouloir donc prouver cette dernière supposition /.

choses intelligibles, les choses que l'on conçoit distinctement, ne peuvent jamais impliquer contradiction, & leur fausseté n'est jamais démontrable par des argumens abstraits, formés *à priori*.

Si nous étions donc instruits par des argumens, à nous fier sur l'expérience du passé, jusqu'à en faire la règle des jugemens que nous portons de l'avenir; il faudroit en vertu de notre division, que ces argumens ne fussent que de simples probabilités, comme sont ceux qui concernent les choses de fait, & les objets réels; mais qu'il n'y en ait point ici de cette nature, c'est ce qui doit paroître manifeste à quiconque reconnoîtra la solidité de l'explication que nous avons donnée de cette classe de raisonnemens. Nous avons dit, que tout argument concernant les choses existantes est fondé sur la relation de cause & d'effet. Nous avons ajouté, que l'expérience seule nous fait connoître cette relation, & que toute conclusion expérimentale s'appuie sur la supposition que l'avenir sera conforme au passé. Vouloir donc prouver cette dernière sur

IjO Es SAIS pofuion pat des probabilités , par des argument relatifs aux objets exiftans , c'eft évi•- dcmment commettre un cercle , c'eft pofer en fait ce qui eft en queftion. ifans le vrai 3 tout argument tiré de l'expérience fe fonde fur la Jimilitude que nous découvrons entre les objets naturels : c'eft elle qui fait que nous attendons des effets femblables à ceux que nous avons vu réfulter de pareils objets. Et quoiqu'on ne puiffè, fins renoncer au bon fens , prétendre difputer ce droit à l'expérience , 8c abandonner ce grand guide de la vie humaine ; on ne fau* roir pourtant blâmer la curiofité d'un philofophe j lorfqu'il veut au moins approfondir ce principe qui donne tant de poids à l'expérience 3 8c qui nous fait retirer de ft grands avantages de cette Jlmīlaritè que l<a nature a répandue dans fes diverfes productions. De la refemblance des caufes nous concluons celle des effets \ c'eft là le fommaire de toutes nos conclufions expérimentales. Or , fi cette conféquence étoit l'ouvrage de la raifon , il me femble quelle devroit être tout aulfi parfaite la première fois , ôc dans Digitized by

Philosophiques, i 3 k un feul cas donne , qu'elle pourroit le devenir après le cours le plus long d'expériences réitérées. Mais il en est tout autrement : rien ne ressemble davantage que les œufs; personne dépendant n'ira se promettre, sur cette similitude apparente , de trouver dans tous le même goût. Dans chaque genre , ce n'est qu'après une longue suite d'expériences homogènes que nous acquérons une ferme assurance , une sécurité entière , par rapport aux événemens particuliers. Mais quelle est donc cette chaîne de raisonnemens qui nous force à tirer d'un seul cas donné , des conclusions si différentes de celles que nous tirons de cent, cas de la même nature, & qui ne diffèrent en rien du premier? Ce n'est pas uniquement pour faire naître des difficultés , c'est dans le dessein de m'instruire , que je propose cette question. Je ne puis trouver , je ne puis même imaginer le raisonnement dont il s'agit; mais mon ame est ouverte à l'instruction ; il n'y a qu'à prendre la peine de l'y introduire. Me dira-t-on que d'une certaine quanI 2 » . Digitized by Google

un seul cas donné, qu'elle pourroit le devenir après le cours le plus long d'expériences réitérées. Mais il en est tout autrement : rien ne ressemble davantage que les œufs ; personne cependant n'ira se promettre, sur cette similitude apparente, de trouver dans tous le même goût. Dans chaque genre, ce n'est qu'après une longue suite d'expériences homogenes que nous acquérons une ferme assurance, une sécurité entière, par rapport aux événemens particuliers. Mais quelle est donc cette chaîne de raisonnemens qui nous force à tirer d'un seul cas donné, des conclusions si différentes de celles que nous tirons de cent cas de la même nature, & qui ne different en rien du premier ? Ce n'est pas uniquement pour faire naître des difficultés, c'est dans le dessein de m'instruire, que je propose cette question. Je ne puis trouver, je ne puis même imaginer le raisonnement dont il s'agit ; mais mon ame est ouverte à l'instruction ; il n'y a qu'à prendre la peine de l'y introduire.

132. Essais tiré d'expériences uniformes nous inférons qu'il y a une liaison nécessaire entre les qualités sensibles & les vertus secrètes -, J'avouerai que je ne vois en ceci que la même difficulté, répétée en d'autres termes. La question revient toujours •, sur quelle suite d'arguments cette induction est-elle fondée? Quel est le terme moyen ? Où sont les idées qui fervent à réunir des extrêmes entre lesquels il y a une si grande distance ? On convient généralement qu'on n'aperçoit rien, ni dans la couleur , ni dans la consistance , ni dans les autres qualités sensibles du pain ³ qui ait la moindre affinité avec les facultés de nourrir ou de conserver jû l'on y voyoit quelque chose de pareil > on feroit en état d'inférer ces facultés secrètes des qualités sensibles , dès leur première apparition , &c sans recourir à l'expérience , ce qui est nié de tous les philosophes , & démenti par le fait. Ici donc se dévoile notre état naturel , état d'ignorance totale par rapport aux facultés des objets , & à l'influence qu'ils exercent sur nous. Et comment l'expérience y remédieroit - elle ? Elle ne fait que nous Digitized by K

tité d'expériences uniformes nous inférons qu'il y a une liaison nécessaire entre les qualités sensibles & les vertus secretes ; J'avouerai que je ne vois en ceci que la même difficulté, répétée en d'autres termes. La question revient toujours ; sur quelle suite d'argumens cette induction est-elle fondée ? Quel est le terme moyen ? Où sont les idées qui servent à réunir des extrêmes entre lesquels il y a une si grande distance ? On convient généralement qu'on n'apperçoit rien, ni dans la couleur, ni dans la consistance, ni dans les autres qualités sensibles du pain, qui ait la moindre affinité avec les facultés de nourrir & de conserver ; si l'on y voyoit quelque chose de pareil, on seroit en état d'inférer ces facultés secretes des qualités sensibles, dès leur première apparition, & sans recourir à l'expérience, ce qui est nié de tous les philosophes, & démenti par le fait. Ici donc se dévoile notre état naturel, état d'ignorance totale par rapport aux facultés des objets, & à l'influence qu'ils exercent sur nous. Et comment l'expérience y re-

Philosophiques.' i j y montrer un certain nombre d'effets
uniformes , réfulrans de certains objets -, elle ne fait que nous apprendre
que tels ou teBî objets , dans un tel ou tel tems , étoient doués de telles ou
telles facultés : un nouvel objet paroît revêtu de qualités femblables i aufH-
tôt nous lui attribuons les mêmes facultés , & nous comptons fur des effets
femblables : un corps qui a la couleur & la confistance du pain j nous fait
efpérer que nous en ferons nourris & reftaurés. Mais c'eft-là afTurément
une progrefiion de penfées , fur laquelle il efl bon de s'expliquer. Un
homme dir : J'ai trouvé , en toute occaJion y une certaine qualité fenfible ,
accompagnée d'une certaine faculté fecrete ; & il ajoute : Toutes les qualités
fenfibles qui Je reffemblent 3 feront toujours alliées à des facultés qui fe
reffembleront auffi. Cei homme-là ne tombe certainement pas dans une
redite , & les deux proportions qu'il avance , ne font rien moins
qu'identiques. Direz-vous que la fécondé eft une conféquence de la
première ? Convenez au moins que ce n'eft , ni une conféquence intuitive »
U

i\$4 E s s A i s' ni une conséquence démontrée. Quelle est donc la
 nature ? La nommer expérimentale , ce feroit supposer ce qui est en question
 , vu que toutes les inductions de l'expérience se fondent sur ce que l'avenir
 ressemblera au passé , &c sur ce que la ressemblance des qualités est
 inséparable de celle des facultés. Dès qu'il y a donc le moindre soupçon que
 la nature peut changer son cours , le passé cesse d'être une règle pour l'avenir
 ; l'expérience perd tout usage , &c ne peut faire naître aucune conclusion.
 Ainsi il est impossible qu'elle prouve cette ressemblance de l'avenir au
 passé ; puisqu'elle ne fauroit employer de preuve qui ne la suppose
 d'avance. Je veux que la marche de la nature ait été régulière jusqu'ici ; il
 faudra toujours un nouvel argument pour démontrer qu'elle continuera de
 l'être. En vain prétendez-vous avoir étudié la nature des corps dans le livre
 de l'expérience : leur nature cachée , &c par conséquent leur influence &c
 leurs effets , pourroient avoir changé sans qu'il se fût fait aucun changement
 dans leurs qualités sensibles : cela arrive quelque

Digitized by

Philosophiques. 135 fois , Sc dans quelques objets ; pourquoi ne pourroit-il pas arriver en tout tems , ôc dans tous les objets ? Quelle logique , queljfc fuite de raifonnemens , vous met en fureto contre cette fupposition ? Votre propre conduite j me dites- vous, détruit les doutes que vous formez. Mais vous vous méprenez fur le fens de la queftion. Comme agent , je n'ai rien à defirer; mais comme philofophe, qui a fa dofe de curiofité , pour ne pas dire , de fcepticifme, je fouhaite d'apprendre fur quoi cette conclufion eût fondée. Ni mes le&ures , ni mes recherches , n'ont encore pu lever cette difficulté , & me dons ner des clartés fatisfaisantes fur un fujet d'unq fi grande importance. Que puis-je donc faire de mieux que de propofer mes fcrupules au public , quoique peut-être avec peu d'efpoir d'en obtenir la folution ? Si mes doutes ne fervent point à l'accroi dément de nos connoiffances , iis produiront au moins le falutaire fentiment de notre ignorance. Ce feroit, je l'avoue, une arrogance impardonnable de conclure qu'une preuve 14

ijtf Essais* n'existe point , uniquement parce quelle auroit échappé à nos recherches. Je dis plus j quand tous les favans , pendant plu (leurs ficelés , auroient fait d'inutiles efforts sur le même sujet , peut-être y auroit-il encore de la précipitation à affirmer positivement que ce sujet passe la compréhension humaine. Après avoir même examiné toutes les sources de nos connoissances , 6c les s avoir trouvées toutes défectueuses en ce point , il peut refier des soupçons que l'énumération aura été incomplète , ou l'examen peu exact. Cependant , il se présente , dans le cas actuel , quelques confédérations à faire , qui paroissent nous disculper du blâme de l'arrogance , ôc de tout soupçon de mépris. Il est certain que le payan le plus ignorant 6c le plus flupide , que les enfans , 8c même les bêtes , font leur profit de l'expérience : tous les animaux apprennent à connoître les qualités des objets naturels en observant les effets qui en résultent : un enfant qui aura senti une fois de la douleur en approchant sa main d'une chandelle allu* Digitized by Go

n'existe point , uniquement parce qu'elle auroit échappé à nos recherches. Je dis plus ; quand tous les favans , pendant plusieurs siècles , auroient fait d'inutiles efforts sur le même sujet , peut-être y auroit-il encore de la précipitation à affirmer positivement que ce sujet passe la compréhension humaine. Après avoir même examiné toutes les sources de nos connoissances , & les avoir trouvées toutes défectueuses en ce point , il peut rester des soupçons que l'énumération aura été incomplète , ou l'examen peu exact. Cependant , il se présente , dans le cas actuel , quelques considérations à faire , qui paroissent nous disculper du blâme de l'arrogance , & de tout soupçon de méprise.

Il est certain que le payfan le plus ignorant & le plus stupide , que les enfans , & même les bêtes , font leur profit de l'expérience : tous les animaux apprenent à connoître les qualités des objets naturels en observant les effets qui en résultent : un enfant qui aura senti une fois de la douleur

Philosophiques. 137 mec , prendra bien garde de n'y plus être attrappé j c'est qu'il s'attendra à un effet semblable d'une cause qui a les mêmes qualités sensibles , & la même apparence extérieure. Si vous soutenez donc que l'enfant tire cette conclusion en vertu d'un acte de raisonnement , j'ai tous les droits du monde d'exiger de vous la production du raisonnement qu'il fait j & il n'y a point de prétexte sous lequel vous puissiez vous soustraire à une demande aussi équitable. Vous ne sauriez dire que ce peut être un raisonnement abstrus, & qui pâlisse votre capacité, tandis que vous convenez qu'il est à la portée d'un enfant. Vous vous rendez donc déjà, en quelque manière , pour peu que vous hésitiez à me répondre j 3c li après y avoir réfléchi , vous m'offrez quelque syllogisme peu fondé , 3c compliqué j vous faites l'aveu le plus formel que ce n'est pas la raison qui nous induit à croire l'avenir semblable au présent , & à conclure la ressemblance réelle des effets de la ressemblance apparente des causes. Or c'est- là précisément la proposition que j'ai voulu établir dans cet essai. Si j'ai

158 E S S A I s raifon , je ne prétends pas avoir fait une grande découverte ; mais , fi j'ai tort , il faut en vérité que j'aie bien rétrogradé dans mes études , puifqu'à l'heure qu'il efl: , je ne faurois rattrapper un raionnement qui m'étoit fi familier, avant meme que j'eufic quitté le berceau. Digitized by Googli



Philosophiques. 159 CINQUIEME E S S A *. . ' * Solution
fécptique des doutes précédais. Première Partie. L'amour de la philosophie
est fujet au même inconvénient que le zèle pour la religion. Il devrait
réformer les mœurs, & extirper les vices ; mais par l'abus qu'on en fait , il
ne sert le plus souvent que d'aliment à nos passions : il nous entraîne d'une
manière plus déterminée, du côté vers lequel nous ne penchons déjà que
trop par la force de la nature & du tempérament. A force d'aspirer à la
fermeté magnanime du Sage , & de nous renfermer dans les jouissances
intérieures de l'esprit, il arrivera, à coup sûr , à notre philosophie , ce qui est
arrivé à celle d'Epictète & des autres Stoïciens: elle se réduira à un pur
raffinement d'amour-propre; & la futilité de nos raisonnemens ira jusqu'à
nous dépouiller de toute vertu , & à nous priver de tous les agrémens de la
vie sociale. Nous dé. : Digitized by Google

140 Essais de Voltaire avec foin, les vanités de la vie humaine ,
 8c nous nous épuisons en méditation sur le néant des biens pailagers, des
 richesses 8c des honneurs. Peut-être qu'en tout cela nous ne faisons que
 suivre notre indolence naturelle ; peut-être que haïssant le fracas du monde
 8c le détail des affaires , nous ne cherchons que des prétextes plausibles[^]
 pour pouvoir nous livrer, sans réserve, à notre goût pour l'oisiveté. Il y a
 cependant une philosophie qui ne paroît gueres sujette à cet inconvénient,
 parce qu'elle ne tient à aucune passion déréglée de esprit , & ne se laisse
 séduire par aucun de ses penchans naturels , c'est la philosophie académique
 , ou sceptique. Les philosophes de l'académie ne nous parlent que de doutes
 , de suspension de jugement , du danger qu'on court en hâtant ses décisions ,
 des bornes étroites où il faut renfermer les recherches intellectuelles : ils
 nous exhortent sans cesse à renoncer aux spéculations qui sortent de la
 sphere de la vie commune , • 8c qui n'ont point d'usage dans la pratique.
 Cette philosophie est donc ce qu'il y a de plus contraire à la molle oisiveté

Philosophiques. 141 de l'esprit , à sa téméraire arrogance , à la sublime frivolité de ses prétentions , 8c à sa crédulité superstitieuse. Elle mortifie toutes les passions , laissant subsister le seul amour de la vérité, qui n'est jamais, ni ne peut être, porté trop loin. N'est-il donc pas surprenant qu'une philosophie , aussi innocente ôc aussi peu nuisible, soit l'objet éternel de tant de médisances & de tant de reproches mal-fondés ? Mais peut-être font-ce ces caractères même qui l'exposent à la haine ôc au ressentiment public. Ne flattant aucune passion déréglée , elle ne se fait que peu de partisans ; tandis que de cette foule de vices ôc de folies qu'elle combat , elle se fait autant d'ennemis , toujours prêts à la flétrir, Ôc à la décrier comme libertine, profane 6c irréligieuse. On ne doit point appréhender qu'une philosophie , toute occupée à restreindre nos recherches à la vie commune , puisse jamais miner les fondemens de la société , ni que les doutes qu'elle propose puissent entraîner la pratique dans la ruine de la spéculation. La nature maintient ses droits , & triomphe ,

de l'esprit, à sa téméraire arrogance, à la sublime frivolité de ses prétentions, & à sa crédulité superstitieuse. Elle mortifie toutes les passions, laissant subsister le seul amour de la vérité, qui n'est jamais, ni ne peut être, porté trop loin. N'est-il donc pas surprenant qu'une philosophie, aussi innocente & aussi peu nuisible, soit l'objet éternel de tant de médisances & de tant de reproches mal-fondés? Mais peut-être sont-ce ces caractères même qui l'exposent à la haine & au ressentiment public. Ne flattant aucune passion déordonnée, elle ne se fait que peu de partisans, tandis que de cette foule de vices & de folies qu'elle combat, elle se fait autant d'ennemis, toujours prêts à la flétrir, & à la décrier comme libertine, profane & irréligieuse.

On ne doit point appréhender qu'une philosophie, toute occupée à restreindre nos recherches à la vie commune, puisse jamais miner les fondemens de la société, ni que les doutes qu'elle propose puissent entraîner la pratique dans la ruine de la spéculation. La nature maintient ses droits & triomphe

141 Es sais tôt ou tard , de tous les raisonnemens abstraits, Quoique, par exemple, nous ayions conclu , dans l'essai précédent , qu'en raisonnant d'après l'expérience, l'ame fait un acte qui ne procède d'aucun argument ni d'aucune opération intellectuelle } il n'y a pourtant pas le moindre danger que cette découverte affecte jamais les raisonnemens fondamentaux , sur lesquels reposent presque toutes nos connoissances. Si nos conclusions expérimentales ne sont pas fondées sur des argumens en forme , il faut qu'elles le soient sur quelque autre principe , qui ait autant de poids & d'autorité que l'argumentation , C'est dont l'influence dure autant que la nature de l'homme. Mais quel est ce principe ? C'est celui qui mérite d'être recherché. Supposons qu'un homme, à qui la nature auroit accordé, dans un degré peu commun , les facultés de raisonner & de réfléchir , tombât subitement dans ce monde, cet homme observeroit d'abord une succession continuelle d'objets "y il verroit les événemens se suivre ; mais il ne verroit rien de plus. Il n'y auroit point de raisonnement qui pût lui servir

Philosophiques. 14^e gérer, du premier coup, les idées de cause Se d'effet : d'un côté, les forces particulières, par lesquelles la nature agit, ne se montreroient jamais à ses sens ; Se de l'autre, de ce que deux événements se suivent dans un seul cas, il ne pourroit raisonnablement conclure que l'un est cause Se l'autre effet, leur union pouvant n'être qu'arbitraire & casuelle, & rien lui engageant à inférer l'existence du fécond, de l'apparition du premier. En un mot, cet homme ne pourroit former ni raisonnemens, ni conjectures sur aucune chose de fait, sans avoir acquis plus d'expérience : il ne pourroit s'alfurer que de ce qui feroit immédiatement présent à ses sens ou à sa mémoire.- ~ • Supposons ensuite qu'il eût acquis plus d'expérience, Se qu'il eût vécu assez longtems pour observer que les objets, ou les événements, familiers se retrouvent constamment ensemble. A quoi cette expérience le meneroit-elle ? A conclure de l'apparition d'un objet l'existence de l'autre. Mais tout son labeur n'iroit pas encore jusqu'à l'idée du pouvoir secret, par lequel les objets produisent

gérer, du premier coup, les idées de cause & d'effet : d'un côté, les forces particulières, par lesquelles la nature agit, ne se montreroient jamais à ses sens ; & de l'autre, de ce que deux événemens se suivent dans un seul cas, il ne pourroit raisonnablement conclure que l'un est cause & l'autre effet, leur union pouvant n'être qu'arbitraire & casuelle, & rien n'engageant à inférer l'existence du second, de l'apparition du premier. En un mot, cet homme ne pourroit former ni raisonnemens, ni conjectures sur aucune chose de fait, sans avoir acquis plus d'expérience : il ne pourroit s'assurer que de ce qui seroit immédiatement présent à ses sens ou à sa mémoire.

Supposons ensuite qu'il eût acquis plus d'expérience, & qu'il eût vécu assez longtemps pour observer que les objets, ou les événemens, similaires se retrouvent constamment ensemble. A quoi cette expérience le meneroit-elle ? A conclure de l'apparition d'un objet l'existence de l'autre. Mais tout son savoir n'iroit pas encore jusqu'à l'idée du pouvoir secret, par lequel les objets produi-

144 Essais fent , les uns fur les autres , des effets réciproques -, «5e la conclufion meme que nous venons de lui attribuer , ne feroit pas le fruit d'une conduite raifonnée. Il s'y rrouveroit néanmoins déterminé ; 8c quand il feroit convaincu que fort entendement n'y a point de part , fes penfées iroient toujours le meme train -, c'cfk que fans doute quelque autre principe l'entraîneroit à cette conclufion. Ce principe fe nomme coutume ou habitude, Toutes les fois que la réitération fréquente d'un aéte particulier a fait naître une difpofition à reproduire le même aéte , fans que ni le raifonnement, ni aucune opération intellectuelle , s'en mêlent -, nous difons que cette difpofition eft l'effet de la coutume. En nous fervant de ce terme, nous ne prétendons pas affigner une caufe primitive ; nous ne faifons qu'indiquer par-là un principe de la nature humaine, généralement reconnu & manifefte par fes effets. Il fe peut que nos recherches ne nous conduifent pas plus loin » il fe peut qu'il foit impoffible de trouver la caufe de cette caufe \ en ce cas , il faudra s'en contenter comme du dernier principe assignable Digitized by Google

Philosophiques, t^r ble aux conclusions que nous fondons sur l'expérience. Nous avons lieu d'être satisfaits d'avoir pu aller jusques-là ; & nous aurions tort de murmurer contre nos facultés, de ce qu'elles sont trop bornées pour nous permettre d'aller plus loin. Quoi qu'il en soit, il est toujours sûr que nous avançons ici une proportion, si non vraie, au moins très-intelligible, en disant qu'après avoir observé la liaison confiante de deux choses, de la chaleur, par exemple, avec la flamme, ou de la solidité avec la pesanteur, nous ne sommes déterminés que par habitude, à conclure de l'existence de l'une de ces choses l'existence de l'autre. Cette hypothèse paraît même la seule propre à expliquer pourquoi nous concluons de mille cas ce que nous ne pourrions conclure d'un cas unique, quoique le même à tous égards. La raison ne varie pas ainsi \ les mêmes conduiront qu'elle tire de la contemplation d'un cercle, elle les tireroit encore, après avoir contemplé tous les cercles qui sont dans l'univers j au lieu que personne, après avoir vu un seul corps se mouvoir, ayant été choqué par un autre, n'ose

Tome L K \ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.65% accurate

146 Essais roit affirmer que tous les corps fans excep[^]•tion feroient mis en mouvement par un choc femblable. Donc aucune induâion experimentale ne procédé du raisonnement \ elles naiffent toutes de la coutume (1), (1) Rien n'est plus ordinaire aux Écrivains, à ceux même qui traitent des fuj.es de morale , de politique , ou de phyfique , que de diftinguer entre raifoi 8c expérience , & d'y fuppofer deux manières différentes d'argumenter. La première, fe prend pour le réfultac pur 8c fimp'e de nos facultés intelleûuelles : on l'envifage comme étabÜflant des principes particuliers de fcience 8c de philofophie fur la nature des choies confédérée à priori , Sc comme découvrant les effets dans les opérations des caufes dont ils dérivent. La fécondé , eft fupposée dépendre uniquement de l'obfervation 8c des fens: c'est par leur moyen que Tachant ce qui a réfulté d'un objet , nous forames en état de déterminer ce qui en réfultera. C'est ainfi , par exemple , que la forme limitée du gouvernement civil d'une confitucuiion afTujectie aux loix peut être défendue de deux manières Far la raifon ; en réfléchiffanc fur U grande fragilité 8c fur l'extrême corruption de la nature humaine m nous jugeons qu'il eft contraire â la sûreté publique de Confier à un feul homme une autorité illimitée. Far l'expérience : l'hiftoire de tous les tems 8c de tous les pays noue expofe les énormes abus que des hommes ambitieux onc d'un pouvoir auflî imprudemment confié. La même diftinûion fe fait fentir dans les délibération* qui concernent les affaires de la vie humaine. On fe fie â un Digitized by Google

146

E S S A I S

roit affirmer que tous les corps fans excep-
tion feroient mis en mouvement par un choc
femblable. Donc aucune induction expéri-
mentale ne procede du raisonnement ; elles
naiffent toutes de la *coutume* (1).

Philosophiques. 147 La coutume est le guide principal de la vie humaine , c'est elle seule qui rend nos expéhomme d'état, à un général , à un médecin, à un marchand , à proportion qu'on leur suppose de l'expérience & des lumières acquises par cette voie t on néglige si on mé* prise un novice quels que soient d'ailleurs Ses talens naturel». On ne nie pas , à la vérité , que la raison ne puisse formée des conjectures très-plausibles sur les conséquences qui résultent de certaines façons d'agir dans certaines circonstances ; mais on croit ces conjectures imparfaites , tant que l'expérience ne les éclaire pas de son flambeau : c'est elle qu'on regarde comme seule propre à rendre fiables si certaines le» maximes puisées dans l'étude & la méditation. Cependant, malgré le crédit universel que cette distinction s'est acquise dans tous les états de la vie , tant active que spéculative , je dis , sans hésiter , qu'elle est erronée , ou au moins très-superficielle. En examinant les argumens qui , dans les sciences mentionnées sont attribués au seul raisonnement , & à la seule réflexion , il se trouvera toujours qu'ils aboutissent à quelque principe général , qu'ils tiennent à quelque conclusion donc il n'y a d'autre raison à alléguer que l'observation ou l'expérience. On trouvera même qu'ils ne diffèrent qu'en un point de ces maximes donc personne ne s'avise de chercher l'origine autre-part , c'est-à-dire , pour être reçus , il faut une certaine suite de pensées & de réflexions sur ce qui a été observé, afin d'en démêler les diverses circonstances , & de régler les conclusions en conformité ; au lieu que dans le dernier cas l'événement expérimenté a toujours une ressemblance exacte si complété avec celui que nous déduisons Digitized by Google

148 Essais riences utiles , en nous montrant , dans la reffemblance des differentes feries d'évenc1 d'une Situation particulière j comme étant le réfulrat de cette Situation. L'hiftoire d'un Tibete ou d'un Néron , nous faic craindre que nos Monarques 11'imitafient leur tyrannie , s'ils pouvoient forcer la barrière que leur oppofent les Lois 8c le Parlement ; mais , chaque aſte de fraude 8c de cruauté • que nous obfervons dans la vie privée , peut nous donner les mêmes allarmes , pour peu que nous y réfléchirions : ce fera toujours un exemple de plus de la corruption générale de notre nature ; exemple propre à nous montrer le danger qu'on court en fe repofant fur les hommes avec une entière confiance. Dans l'un 8c dans l'autre cas , l'expérience cil la bafe qui foulent notre conclusion. Il n'y a point de jeune-homme fi neuf qui ne fe folt formé , d'après Tes propres obfervations , des maximes bonnes 8c juſtes , concernant les affaires humaines , 8c la maniéré dont il faut fe conduire dans le monde. Mais , s'il vient à vouloir les réduire en pratique • il fiut con. venir qu'il fera fore fujet à donner à gauche , juſqu'à ce que le rems 8c une expérience plus mûre aient étendu ces maximes , 8c lui aient enfeigné i s'en fervir à propos. U n'y a point de ficuation , point d'incident qui ne renferme mille petites circonſtances , minuties en apparence , qui peuvent échapper d'abord aux yeux les p'us clairvoyans ; 8c dont cependant la juſtefle de nos conclufions 8c la prudence de notre conduite , qui en cſt une fuite , dépendent entièrement. Four ne pas dire que ces maximes 8c ces obſerva« lions générales ne fe préſentent pas toujours à point nommé # Digitized by Google . -à

Philosophiques. 14* mens, un avenir femblable au pafle. Sans fon influence , ce que nous connoîtrions dans les chofes de fait , ne s erendrait pas au delà de la mémoire &c des fens ; nous ne faurions jamais comment ajufter les moyens aux fins, ni comment employer nos facultés naturelles à produire quoi que ce fût : toute notre activité , & la partie la plus intéreflante de nos fpéculations, fe réduiroient à rien j ce feroit leur période fatal. Mais il eft à propos de remarquer ici que bien que les conduirons tirées de l'expérience nous tranfportent au-delà des fens & de la mémoire, & nous certifient des faits qui font arrivés dans les lieux & les tems les plus reculés ; elles partent pourtant toujours de quelque fait immédiatement préfent à l'ef3c qu'un jeune commençant n'a pat, pour l'ordinaire , l'efprit allez tranquille & aflez raflis , pout pouvoir en faire nne application immédiate. La vérité eft que fans expérience il n'y a point de raifon. En parlant donc ici du caraftere d'un homme deftitué d'expérience , nous ne l'entendons que dans un fens comparatif : & nous avons en vue un homme qui n'a qu'une expérience foible & imparfaite. Note de l' Auteur, • Kî v

Digitized by Google

i/o Essai* prit. Un homme qui trouveroit dans une contrée déferre les ruines d'un fuperbe bâtiment, concluroit auffi-tôt que cette contrée a été anciennement la demeure d'un peuple civiiféi mais s'il n'y rencontroit rien de pareil , il lui feroit impollible de tirer cette conclufion. L'hiftoire nous apprend ce qui s'eft palfé dans les âges précédens ; mais , pour en être inftruit , il faut lire les volumes qui la renferment , 8c remonter de témoins en témoins jufqu'aux témoins oculairesde cesévénemens reculés. En un mot , nos raifonnemens ne font qu'hypothétiques , autant de fois qu'ils ne s'appuyent pas fur quelque fait qui frappe les fens , ou dont la mémoire garde le dépôt. Les chaînons auront beau être liés entr'eux , la chaîne entière ne tiendra à rien , 8c ne pourra nous aïïurer d'aucune exiftence réelle. Vous rapportez un fait, je demande quelle raifon vous avez de le croire : cette raifon ne peut être qu'un autre fait lié au précédent : or , comme cela ne peut pas aller jufqu'à l'infini , il faut nécefl'airement qu'à la fin vous vous arrêtiez à un fait aduelltment préfent à vos fens , ou retracé dans votre fouDigitized by Goo

Philosophiques. i-j*. venir : finon vous devez avouer que vous croyez fans fondemenr. Que conclure donc de tout ceci ? Une chofe fort Ample, quoique bien éloignée des théories communes. La foi que nous ajoutons aux faits , ou à la réalité des objets exitans, dépend entièrement de deux chofcs; de la perception d'un objet par les fens ou la mé= moire , & de fa liaifon habituelle avec d'autres objets. Pour nous exprimer en d'autres termes, quand on a vérifié, par plufieurs exemples, que deux chofes de différentes efpeces, comme la flamme & la chaleur, la neige & le froid , font contaminent jointes cnfemble, notre aine contracte la coutume d'attendre du chaud ou du froid , toutes les fois que le fens de la vue eft frappé de nouveau par le feu ou par la neige, & de croire que ces qualités fe manifefteront à l'approche de ces objets. Cette croyance efl un réfulcat néceffaire des circonftances * où l'ame fe trouve placée ; les fentimens d'amour & de haine ne réfultent pas plus immanquablement des bienfaits ôc des injures. Ce font-là des efpeces d'inflin&s naturels y qu'aucune K4

Digitized by Googl

tp, Essai»:: fuite de pœnfées , aucun a&e de l'entendement , ne fauroient ni produire ni réprimer. Notre philolophie pourroit mettre ici des bornes à fcs fpéculationes. Dans la plupart des queftions, il efl: impoffible d'avancer un feul pas plus loin ; & dans toutes il faut en revenir là , après s'être épuifé par les recherches les plus approfondies. Cependant fi ces recherches nous engagent à un examen plus exaét de la nature de notre croyance , & de cette liaifon habituelle qui en efl la fource, on nous pardonnera fans doute notre curiofité -, peut-être même la louera-t-on^ Que fait-on après tout , fi par ce moyen nous ne parviendrons pas à découvrir des explications & des analogies propres à contenter ceux qui cultivent les fciences abftraites ? Il y a des efprits à qui plaifent les fpéculationes bien poufleeesj quand même elles feroient accompagnées de quelques doutes & de quelque incertitude. Ce n'eft qu'aux letteurs qui fit trouvent dans cette difpofirion , que j'adrefle la fécondé partie de cet eflai. Les autres pourront la pafler , fans en être moins en état de comprendre les eflais fuivans.

Digitized by Google

Philosophiques. Seconde Partie. Rien n'est plus libre que l'imagination de l'homme. Il est vrai qu'elle ne fauroit s'écarter de ce fonds d'idées que les sens extérieurs & internes accumulent à son usage ; mais elle dispose de ce fonds à son gré & sans restriction. Elle mêle , compose , sépare , & divise -, elle varie ses fictions & ses rêveries , comme bon lui semble. Elle peut donc rassembler un corps d'événemens revêtu de toutes les apparences de la réalité , le renfermer dans un tems & dans un lieu définis, & le peindre avec tous les traits qui caractérisent les faits historiques les mieux avérés. Or je demande •, en quoi consiste ici la différence entre l'acte de feindre, & l'acte de croire ? Ce n'est pas simplement dans une idée particulière qui manque aux fictions , tandis qu'elle se trouve jointe aux récits qui opèrent la conviction car en ce cas , rien n'empêcherait l'âme , dont la volonté exerce un pouvoir souverain , de réunir cette idée aux fruits de son imagination : ôc par con« Digitized by Google

1/4 Essai* fréquent clic feroit en état de croire tout ce qu'il lui
plaîroit j ce qui est démenti par l'expérience journalierc. il ne tient qu'à nous
de joindre en idée une tête humaine au tronc d'un cheval ; mais il ne tient
pas à nous de croire qu'un pareil animal ait ja~ mais existé dans la nature.
Ce qui distingue la fiction de ce qui est croyable > doit donc être quelque
sentiment inféparable de l'une & incommunicable à l'autre j d'où il suit que
ce sentiment ne dépend point de la volonté , & ne se produit point par notre
commandement. Excité par la nature , comme le font tous les autres > il
résulte de la situation particulière où l'esprit se trouve dans de certaines
conjonctures. Un objet ne s'est pas plutôt emparé des sens ou de la mémoire
, que l'habitude exerce (on empire sur l'imagination , & la force à concevoir
un autre objet que l'usage a lié au précédent : cette représentation est suivie
du sentiment qui la rend si différente des illusions de la fantaisie i & c'est
précisément en quoi consiste la nature de la crédibilité. Comme nous ne
croyons aucun fait avec Digitized by

Philosophiques. 155 tant de fermeté que nous ne puissions concevoir le contraire } il n'y auroit point de différence entre ce à quoi nous ajoutons foi , & ce que nous rejettons , s'il n'y avoit quelque sentiment qui distinguât l'un de l'autre. En voyant , sur une table unie , une bille se mouvoir vers une autre , je puis aisément concevoir qu'elle s'arrête après l'attouchement -, mais , quoique cette conception n'implique pas i elle ne me fait pourtant pas sentir ce que je sens en me représentant le choc & le mouvement communiqué par la première bille à la seconde. Ce feroit entreprendre finon l'impossible , au moins une chose bien difficile j que de vouloir donner une définition ou une description de ce sentiment ; il feroit tout aussi aisé de définir la sensation du froid , ou la passion de la colère , à des hommes qui ne les auroient jamais éprouvées. Le vrai sc propre nom de ce sentiment j c'est celui de croyance . Personne ne peut hériter sur le sens de ce terme j parce que tout le monde éprouve , à chaque moment , ce qu'il représente. Essayons cependant de décrire ce senDigitized by Google

J ij6 E s s A i s timent , dans l'espérance de parvenir , par ce moyen , à des analogies qui pourront nous en procurer une explication plus parfaite. Je dis donc que la croyance n'est autre chose que la conception d'un objet, plus vive, plus animée, plus ferme , plus stable, que nous ne pourrions l'obtenir par l'imagination seule. Ces expressions pourroient ne paroître gueres philosophiques ; mais je m'en fers , dans la vue de désigner cet acte de l'ame qui fait que les réalités , ou ce que nous prenons pour tel , nous affectent de plus près que les fictions } qui leur donne , pour ainsi dire , plus de poids sur notre ame , & leur communique plus d'influence sur l'imagination & sur les passions. Si nous tombons d'accord de la chose , il est inutile de disputer des termes. L'imagination commande à toutes les idées ., elle les attache , les mêle , & les bigarre de toutes les manières possibles : elle peut donc feindre des objets revêtus de toutes les circonstances du temps & du lieu , pour les exposer ensuite à notre vue sous leurs couleurs naturelles', & tels précisément qu'ils pourroient avoir existé.

Digitized by (jOC \ oo

timent , dans l'espérance de parvenir , par ce moyen , à des analogies qui pourront nous en procurer une explication plus parfaite. Je dis donc que la *croyance* n'est autre chose que la conception d'un objet , plus vive , plus animée , plus ferme , plus stable , que nous ne pourrions l'obtenir par l'imagination seule. Ces expressions pourroient ne paroître gueres philosophiques ; mais je m'en sers , dans la vue de désigner cet acte de l'ame qui fait que les réalités , ou ce que nous prenons pour tel , nous affectent de plus près que les fictions , qui leur donne , pour ainsi dire , plus de poids sur notre ame , & leur communique plus d'influence sur l'imagination & sur les passions. Si nous tombons d'accord de la chose , il est inutile de disputer des termes. L'imagination commande à toutes ses idées , elle les associe , les mêle , & les bigarre de toutes les manières possibles : elle peut donc feindre des objets revêtus de toutes les circonstances du tems & du lieu , pour les exposer ensuite à notre vue sous leurs couleurs naturelles , & tels véritablement qu'ils pourroient avoir existé.

Philosophiques. 157 Cependant , comme il est impossible que la croyance soit jamais produite par cette faculté d'imaginer abandonnée à elle-même ; il est évident qu'elle ne consiste ni dans la nature spéciale des idées , ni dans leur ordre , mais uniquement dans la manière dont on les conçoit , & dans le sentiment dont elles nous affectent Je conviens volontiers de mon insuffisance à bien expliquer ce sentiment, ou cette manière de concevoir : on peut employer des mots qui disent quelque chose d'approchant ; mais 4 nous l'avons déjà remarqué , le mot propre c'est Croyance , mot que tout le monde comprend , à cause du rapport qu'il a aux affaires de la vie commune. Et en philosophie, nous ne pouvons pas aller au-delà de cette affirmation i c'est que la croyance est une chose sentie par l'ame , qui différencie les idées dépendantes du jugement , des fictions imaginaires : qui donne aux premières une influence plus efficace , les fait paraître plus importantes , les fortifie dans l'esprit , & les érige en principes ordonnateurs de nos actions. J'entends , par exemple , le fond de voir

Digitized by Google

ij 8 - ; E s s A i à . d'une perfonne de ma connoiffance., venant de la chambre prochaine : cette impreffion étant faite fur mes fens , aufli-tôt cette perfonne fe trace à ma penfée avec tous les objets qui l'environnent , je m'en fais un tableau comme de cœuvres exilantes , auxquelles je donne les mêmes qualités & les mêmes rapports que je leur ai connus autrefois. Or ce tableau a plus de priefe fur mon ame que n'en auroit celui d'un palais enchanté : les idées qui le forment fe font fegtir d'une toute autre façon , leur influence , en tout fens y eft plus énergique, elles font plus capables de me caufier du plaifir ou de la douleur , de la joie ou de la trifteffe. Récapitulons à préfent le fommaire de cette doctrine; & convenons i°. que le fentiment de la croyance n'eft autre chofe qu'une conception qui a plus d'intenfité Sc de confidence que n'en ont les Amples aétes de l'imagination : i0'. que cette manière de concevoir réfulte de la coutume de joindre l'objet conçu avec quelque chofe qui eft actuellement préfent aux fens ou à la mémoire. Après quoi il ne fera pas difficile de découvrir

Philosophiques. 159
vivre dans l'esprit des opérations analogues, ôc de réduire ces phénomènes à des principes plus généraux. Nous avons déjà observé, qu'en vertu des liaisons établies par la nature, chaque idée introduit dans l'esprit son idée corrélatrice, ôc y tourne notre attention par un mouvement doux & imperceptible. Nous avons établi trois principes d'association : la Ressemblance 3 la contiguïté 3 ôc la causalité. Ce sont-là les seuls liens de nos pensées, les seuls qui produisent les réflexions réglées ôc les discours suivis -, ôc ils ne diffèrent que du plus au moins dans leur influence. Or ici se lève une question d'où dépendra la solution de notre difficulté. Dans toutes ces relations, les objets qui frappent les sens, ou qui se réveillent dans la mémoire, entraînent l'esprit à la conception de leurs corrélatifs. Dans la croyance qui naît du rapport de causalité, cette conception devient plus forte ôc plus étroite. Les deux autres principes d'association ont-ils le même pouvoir sur les objets qu'ils affectent ? Si cela est, nous pourrions établir une loi gé-

vrir dans l'esprit des opérations analogues , & de réduire ces phénomènes à des principes plus généraux.

Nous avons déjà observé , qu'en vertu des liaisons établies par la nature , chaque idée introduit dans l'esprit son idée *correlative* , & y tourne notre attention par un mouvement doux & imperceptible. Nous avons établi trois principes d'association , la *Ressemblance* , la *contiguïté* , & la *causalité*. Ce sont-là les seuls liens de nos pensées , les seuls qui produisent les réflexions réglées & les discours suivis ; & ils ne diffèrent que du plus au moins dans leur influence. Or ici s'élève une question d'où dépendra la solution de notre difficulté. Dans toutes ces relations , les objets qui frappent les sens , ou qui se réveillent dans la mémoire , entraînent l'esprit à la conception de leurs *correlatifs*. Dans la croyance qui naît du rapport de *causalité* , cette conception devient plus forte & plus étroite. Les deux autres *principes d'association* ont-ils le même pouvoir sur les objets qu'ils affectent ? Si cela est , nous pourrions établir une loi gé-

io - 'Essais nérale , qui s'étendra à toutes les operations de l'entendement. Faifons des expériences fur ce fujet, ôc remarquons d'abord ce qui nous arrive à la vue du portrait d'un ami abfent. Il eft évident que l'idée que nous avons de lui Ce ranime par la rellemblance , & que les pallions que cette idée occafionne , comme la joie ou la triftefle , Ce renforcent & prennent une nouvelle vigueur. Deux chofes concourent à produire cet effet ; une impreffion préfente , & un rapport. Si la peinture ne relTemble pas à notre ami , ou fi elle n'eft pas deftinée à le repréfenter , elle ne nous fera pas même penfer à lui. Si le portrait eft abfent auffi-bien que la perfonne , lame petit encore palier de l'idée de l'un à celle de l'autre i mais cette idée s'affoibüra dans le palfage , au lieu de s'animer : nous prenons plaifir à contempler le portrait d'un ami préfent , mais quand on ôte ce portrait j nous aimons mieux envifager la perfonne même que de la voir dans une image que l'abfence ternit. Les cérémonies de la religion catholique romaine

V Philosophiques. ici romaine fournirent matière à des expériences du même genre. Ceux qui se livrent aux plus étranges superstitions , quand on leur reproche ces momeries 3 donnent ordi- ^ , nairement pour excuse qu'ils sentent le bon effet de ces mouvemens , de ces postures de tous ces aëles extérieurs, pour animer la dévotion , & pour entretenir la ferveur., qui languiroient bientôt, si on ne leur offroit que des objets éloignés , ôc des choses immatérielles. Nous nous retraçons , disent-ils, les objets de notre foi sous des figures ôc des images sensibles ; ôc par la présence immédiate de ces figures , nous nous en rapprochons bien davantage que nous ne pourrions faire par une vue idéale , ôc par des contemplations purement intellectuelles : les choses sensibles ont toujours plus d'influence sur _ i l'imagination que toutes les autres , & communiquent promptement cette influence aux idées relatives qui leur relient. Tout ce que je prétends inférer de ce culte ôc des raisons fondamentales qu'on fait en sa faveur , c'est que rien n'est plus commun que cet effet de la ressemblance , qui consiste à vivifier en quel. Tome /. L

romaine fournissent matière à des expériences du même genre. Ceux qui se livrent aux plus étranges superstitions, quand on leur reproche ces momeries, donnent ordinairement pour excuse qu'ils sentent le bon effet de ces mouvemens, de ces postures, de tous ces actes extérieurs, pour animer la dévotion, & pour entretenir la ferveur, qui languiroient bientôt, si on ne leur offroit que des objets éloignés, & des choses immatérielles. Nous nous retraçons, disent-ils, les objets de notre foi sous des figures & des images sensibles; & par la présence immédiate de ces figures, nous nous en rapprochons bien davantage que nous ne pourrions faire par une vue idéale, & par des contemplations purement intellectuelles : les choses sensibles ont toujours plus d'influence sur l'imagination que toutes les autres, & communiquent promptement cette influence aux idées relatives qui leur ressemblent. Tout ce que je prétends inférer de ce culte & des raisonnemens qu'on fait en sa faveur, c'est que rien n'est plus commun que cet effet de la ressemblance qui consiste à vivifier en quel

116i E s s a i s que forte les idées : or comme, dans chacun de ces cas , elle concourt avec une impression actuelle , nous sommes abondamment • pourvus d'expériences qui prouvent la vérité de notre principe. Cependant nous pouvons donner à ces expériences un nouveau poids , en considérant , après les effets de la ressemblance , ceux de la contiguïté . Il est certain qu'il n'y a point d'idée à qui la distance ne fasse perdre de sa force -, au-lieu que la seule proximité d'un objet , quoique les sens ne le découvrent pas encore, a une influence sur l'ame qui imite les impressions immédiates. L'ame qui pense à un objet , se transporte aisément aux objets contigus ; mais il est réservé à la présence actuelle de l'y transporter avec une vivacité supérieure. Lorsque je suis à quatre ou cinq lieues de chez moi ; tout ce qui a du rapport à ma maison^, me touche de plus près que lorsque j'en suis éloigné de deux cent lieues •, quoiqu'encore à cette distance , si je viens à me rappeler quelque chose qui est dans le voisinage de la demeure de mes amis ou de ma famille j'en souviens me .

Digitized by Google

Philosophiques. 16\$ retrace naturellement leur idée. Mais dans ce dernier cas , l'un 8c l'autre de ces objets ne font que des idées ; 8c quelque ai fée que Toit la tranfition , n'étant point foutenue par une imprdñion immédiate, elle n'est pas en état d'exciter, par elle-même , cetre vivacité fupérieure donc nous avons parlé (i). Il n'y a point de doute que la caufalite n'influe avec tout autant de force que les relations précédentes. Si les gens fuperftitieux (i) Naturâ ne nobis , inquit , datum dicam , an errorc quodam , ut, cum ta loca videamus , in quibus memorli dignos viros acceperimus multum ejfe verfatos , magis mo~ veamur , quam Ji quando eorum ipforum dut fada audiamus , aut feriptum aliquod legamus ? Vtlut . ego nunt movtor i venir enim mihi Platonis in mentent , quem acceperimus primum hic difputare folitum : eu jus etiam illi hortuli propinqui non memoriam folum mihi afferunt , fed ipfum videntur in confpectu meo hic ponere. Hic Speuftppus , hic Xenocrates , hic, ejus Auditor Polemo , eu jus ipfs ilia fcjjio fuit , quam videamus. Equidem etiam curium nojlram , Hoflilitm dico , non hanc novam , qu * mihi rrñor ejfe videtur , pojquam efi major , folebam intuens Scipionem , Catonem , Letlium , nojlrum vero imprimés avum cogitare. Tanta vis admonitionis efi in lotis , ut non fine caufa ex his mémorisé dtdufta fit difciplina. Ciccro de Fiuibu*. Lib.V. Note de T^duttùr^ Z'ift .. Li Digitized by Google

4 Essais recherchent avec empressement les reliques des saints & des hommes pieux ; c'est dans les mêmes vues qui les attachent aux figures & aux images, c'est pour enflammer la dévotion , & pour se représenter , plus intimement & plus efficacement , ces vies exemplaires qu'ils désirent d'imiter. Or une des meilleures reliques qu'un dévot puisse se procurer , c'est quelque ouvrage qu'un saint a travaillé de ses propres mains. Si l'on met aussi de ce nombre ses habits & ses meubles , c'est qu'ayant été autrefois en sa disposition , ayant été touchés & maniés par lui, on peut les considérer sous la notion imparfaite d'effets dont il ferait la cause : enfin la chaîne des conséquences par laquelle ils se rapportent à lui , est plus courte qu'aucune de celles qui nous séparent qu'il a réellement existé. Voici encore un phénomène qui paraît confirmer notre principe. Supposons qu'on nous présente le fils d'un ami mort ou absent depuis plusieurs années-, cet objet, en veillant à l'instant les idées qui y sont corrélatives nous retracera notre familiarité

Digitized by Google

Philosophiques. \C\$ paflee , & les liaifons étroites qui ont fubfifté entre nous 3 fous des couleurs bien plus vives que nous n'euflions pu nous le repréfenter fans ce fecours. Il eft à remarquer que , dans tous ces phénomènes , on préfuppofe toujours l'exiftencede l'objet corrélatif comme étant crue*, fans quoi fon idée ne tireroit aucun furcroît de force de la relation obfervée. Nous ne I fendrions rien à la vue du portrait d'un ami , û nous croyions que cet ami n'a jamais été. Pour que la proximité de notre maifon excite fon idée , il faut croire préalablement qu'elle exifte. Mais il y a une croyance qui s'étend au-delà des bornes qu'ont les fens & la mémoire. Je dis que cette croyance n'eft encore autre chofe que le païïage rapide de la penfée accompagné d'une vive conception , & qu'elle vient des mêmes caufes. En jettant un morceau de bois fec au feu , je conçois immédiatement que la flamme fera augmentée : ce n'eft point ici une tranfition raifonnée de la caufe à l'effet j c'eft une façon de concevoir qui tire fon origine de la coutume & de l'expérience : & cet objet j ac1 }

Digitized by Google

\66 •* E s s A i s tuellement fournis aux fens , par où clic
 commence , rend l'idée de la flamme beaucoup plu? vive j que ne feroit une
 de ces chimères vagues qui ne font que flotter sur la superficie de
 l'imagination. Cette idée naît immédiatement 3 l'ame y pafle dans un
 instant 3 8c lui tranfporte toute la force de l'impreffion fenfible dont elle eft
 partie. L'idée de la douleur peut me venir accidentellement , après qu'on
 m'aura préfenté un verre de vin*, mais cette idée fera bien autrement vive ,
 lorfque je verrai la pointe d'une épée appliquée fur ma poitrine. Y en a-t-il
 une autre raifon que l'habitude où nous fommes de palier du premier objet ,
 qui eft préfent , à l'idée du fécond , que cette même habitude en a rendu
 inféparable ? C'eft là en quoi confifte tout le procédé de lame par rapport
 aux réalités exiftantes 8c aux chofes de fait j & il eft aftez agréable d'avoir
 pu éclaircir ce fujet par quelques analogies. Concluons donc que les idées
 tirent toute leur force & toute leur folidité de ce palfage qai commence par
 des objets préfens. Digitized by

' Philosophiques. 167 Ici se montre une forte à' harmonie
préétablie entre le cours de la nature, & la succession de nos idées : car,
quoique les puissances & les forces qui varient la scène du monde,
nous' soient totalement inconnues, nous trouvons pourtant que nos pensées
& nos conceptions leur ont jusqu'ici tenu fidelle compagnie. Cette
correspondance est l'ouvrage de l'habitude 3 de ce principe si admirable , &
si nécessaire pour conserver notre espèce , aussi-bien que pour régler notre
conduite dans toutes les occurrences de la vie. Si les objets présents avoient
manqué à exciter constamment les idées qui y sont jointes , notre science
auroit été bornée, pour toujours, à la sphere étroite des sens & de la
mémoire: nous n'aurions jamais été capables d'ajuster les moyens aux fins ;
& nos facultés naturelles auroient été insuffisantes à nous mettre en état de
faire le bien & d'éviter le mal. Ceux qui se plaisent à la découverte & à la
contemplation des causes finales , trouveront ici de grands sujets
d'étonnement. ; Digitized by Google

1 i6S •” Essais J’ajouterai, pour confirmer ma théorie, que probablement cette opération de l’ame par laquelle nous inférons la ressemblance des effets de la ressemblance des causes, & réciproquement la ressemblance des causes de celle des effets, étoit trop essentielle à la conservation de l’espèce humaine, pour être soumise aux opérations trompeuses d’une raison, fort lente dans sa marche, dont les premières années de l’enfance ne donnent aucun indice, & qui, à s’en faire la plus haute idée, est, dans chaque âge &c dans chaque période de la vie, extrêmement sujette à l’erreur & aux méprises. Il étoit plus convenable à la prudence ordinaire de la nature de pourvoir à la sûreté d’un acte si nécessaire, en l’attachant à l’instinct, ou à une tendance mécanique, qui, infallible dans ses opérations, se manifestât dès notre entrée dans le monde, se développât avec la faculté de penser, & ne dépendît en rien des pénibles travaux de l’entendement. De même qu’elle nous enseigne l’usage de nos membres j’en nous dérobant la connoissance des

Digitized by Google

Philosophiques. 169 muscles ôc des nerfs qui les mettent en action -, elle place en nous cet infintdt qui entraîne nos penfées dans un ordre correspondant à celui qu'elle établit entre les objets extérieurs, en nous cachant les reliaorts & les forces qui entretiennent ce cours régulier. s. »

Digitized by Google

muscles & des nerfs qui les mettent en action ; elle place en nous cet instinct qui entraîne nos pensées dans un ordre correspondant à celui qu'elle établit entre les objets extérieurs, en nous cachant les ressorts & les forces qui entretiennent ce cours régulier.



S I X I E M E E S S A I.*De la probabilité (1).*

IL n'y a point de hafard , à proprement parler ; mais il y a fon équivalent : l'ignorance où nous fommes des vraies caufes des événemens , a fur notre efprit l'influence qu'on fuppose au hafard , elle y produit la même efpece de croyance ou d'opinion.

Il y a très-affurément ce qu'on appelle *probabilité* ; elle existe lorsque les cas font en plus grand nombre d'un côté que de l'autre : à mefure que ces cas s'accroiffent &

(1) M. Locke divife tous les argumens en deux efpeces , en démonftrations , & en probabilités. Selon cette divifion , il ne feroit que probable que tous les hommes doivent mourir , ou que le foleil fe levera demain. Pour nous accommoder à l'ufage , nous faisons trois classes , & nous diftinguons les démonftrations , les preuves , & les probabilités. Par preuves , nous entendons les argumens pris de l'expérience , qui font hors de doute , & qui ne font fufceptibles d'aucune controverfe. Note de l'Auteur.

Philosophiques. 171 ; surpasse les cas opposés, la probabilité reçoit des accroissements proportionnels , & fait pancher , de plus en plus , l'affaiblissement ou la croyance du côté où cette supériorité se manifeste. Supposons un dé , dont quatre faces soient marquées d'une même figure ou d'un même nombre de points , Or les deux autres d'une figure ou d'un nombre différent : il est déjà plus probable que la première marque viendra à tourner qu'il ne l'est que la seconde tournera. Mais , s'il y avait mille faces marquées de la même sorte , contre une marquée différemment , la probabilité deviendrait infiniment plus grande , & l'affaiblissement, avec laquelle nous attendrions l'événement , monterait à un bien plus haut degré. Quelque triviales que paraissent ces idées , elles mènent à des spéculations extrêmement curieuses , & fort intéressantes pour ceux qui veulent y réfléchir mûrement. Il me semble clair que, lorsque l'esprit s'applique à prévoir l'événement qui doit suivre d'un pareil coup de dé, une face ne lui paraît pas devoir tourner plutôt que l'autre , & qu'à cet égard il trouve pour

toutes Digitized by Google

% 172 • - Essais la meme probabilité. C'est en effet la nature propre du hasard de mettre une égalité parfaite entre tous les cas qu'il embrasse. Mais l'esprit trouve le nombre des faces 3 dont chacune peut produire 1 événement 3 plus grand dans le premier cas que dans le fécond : la vue revient donc plus fréquemment à celui là , & il le rencontre plus souvent que celui-ci, en méditant les diverses possibilités, & les différents coups de hasard d'où dépend le dernier résultat. C'est cette concentration de plusieurs vues dans un seul événement qui produit , par un mécanisme inexplicable de la nature , le sentiment de croyance : c'est par-là qu'un événement triomphe 3 pour ainsi dire, de son antagoniste, qui a moins de ces vues pour lui , & qui revient plus rarement à l'esprit. Si l'on nous accorde que la croyance n'est qu'une conception plus vive que ne le sont les idées feintes de l'imagination j nous pourrions peut-être rendre raison , jusqu'à un certain point , de cet aèle intellectuel. Ces vues répétées sont autant de filons lumineux, dont le concours empreint les idées plus fortement dans l'imagination, la Digitized by Google

Philosophiques. 17\$ monte sur un plus haut ton , lui donne une influence plus marquée sur les affections & les passions, & produit à la fin ce repos, cette sécurité , qui constitue la nature de la croyance & de l'opinion. Il en est de la probabilité des causes comme de celle du hasard. Il y a des causes toujours uniformes & constantes dans leurs productions, & dont la régularité n'a jamais été trouvée en défaut : le feu a toujours brûlé , l'eau a toujours mouillé, le mouvement est toujours produit par le choc & la pesanteur : cette loi universelle n'a souffert jusqu'ici aucune exception. Mais, d'autres causes ont été trouvées moins régulières & moins certaines : la rhubarbe n'a pas toujours été un purgatif, ni l'opium un soporifique, pour ceux qui en ont pris. Il est vrai que lorsqu'une cause manque son effet accoutumé , les philosophes n'en accusent jamais l'irrégularité de la nature ; ils s'en prennent à quelque désordre intérieur dans la structure des parties, qui aura empêché l'action. Mais, nos raisonnemens sur l'événement, & les conséquences que nous en tirons , n'en dé-

Digitized by Google

i74 E s s A î s i meurent pas moins les mêmes que si ce principe n'avoit pas lieu. Nos inductions fuivant toujours l'habitude qui nous détermine à transporter le passé dans l'avenir , nous attendons les événemens avec la plus ferme assurance , & en excluant toute supposition contraire , par-tout où le passé a été régulier & uniforme. Lorsqu'au contraire on a vu des différens résulter de causes semblables en apparence, tous ces différens effets doivent se représenter à l'ame pendant quelle est occupée à son acte de transport j ils doivent entrer en ligne de compte toutes les fois qu'il s'agit de fixer la probabilité d'un événement. Quoique nous réglions notre croyance, par rapport aux événemens futurs, sur ce qui est arrivé le plus souvent ; il ne nous est pas permis pour cela de négliger entièrement les effets qui font exception : il faut donner à chacun son poids & son autorité propre , selon que nous l'avons aperçu plus ou moins fréquemment. Dans chaque lieu de l'europe, il est plus probable qu'on aura des jours froids en janvier , qu'il ne l'est que le tems Digitized by Google

Philosophiques. 175 fera doux pendant tout le cours de ce mois j
cependant , cette probabilité varie félon les climats, & approche de la
certitude dans les royaumes septentrionaux. Il est évident . par-là que ,
lorsque nous transportons le passé dans l'avenir, pour déterminer l'effet
d'une cause , nous transportons , en même-temps, tous ces divers événemens
proportionnellement au nombre de fois qu'ils ont déjà paru ; par exemple ,
nous concevons que l'un est arrivé cent fois , l'autre dix fois , un troisième
une fois. Voici; donc encore bien des vues qui concourent dans un
événement , & qui y le fortifiant & l'affermissant dans l'imagination ,
produisent ce sentiment que nous nommons croyance. C'est ce qui donne la
préférence à tels événemens sur tels autres contraires , qui ne sont pas
appuyés sur un nombre égal d'expériences , & qui ne reviennent pas aussi
souvent à la pensée, lorsque nous raisonnons sur l'avenir d'après le passé.
Pour mieux sentir combien il est difficile d'expliquer cette opération de
l'ame, il feroit bon que chacun essayât d'y parvenir par les systèmes reçus.
Pour moi, il me suffit Digitized by Google

sera doux pendant tout le cours de ce mois ; cependant , cette probabilité varie selon les climats , & approche de la certitude dans les royaumes septentrionaux. Il est évident par-là que , lorsque nous transportons le passé dans l'avenir , pour déterminer l'effet d'une cause , nous transportons , en même-tems , tous ces divers événemens proportionnellement au nombre de fois qu'ils ont déjà paru ; par exemple , nous concevrons que l'un est arrivé cent fois , l'autre dix fois , un troisieme une fois. Voici donc encore bien des vues qui concourent dans un événement , & qui , le fortifiant & l'affermissant dans l'imagination , produisent ce sentiment que nous nommons croyance. C'est ce qui donne la préférence à tels événemens sur tels autres contraires , qui ne sont pas appuyés sur un nombre égal d'expériences , & qui ne reviennent pas aussi souvent à la pensée , lorsque nous raisonnons sur l'avenir d'après le passé. Pour mieux sentir combien il est difficile d'expliquer cette opération de l'ame , il seroit bon que chacun essayât d'y parvenir par les systèmes reçus. Pour moi , il me suffit

176 Essais d'avoir donné ces ouvertures : je souhaite quelles
puissent exciter l'attention des philosophes , en leur montrant jusqu'où va ce
qu'il y a de défauts dans la manière dont les sujets les plus curieux & les
plus sublimes sont traités dans les théories communes. j SEPTIEME
Digitized by Google

Philosophiques. 177 SEPTIEME ESSAI. De ridée de pouvoir , ou de la liaifon nécejjaire. • • 1 » • • • » Première Partie. Xj e s fciences mathématiques ont un grand avantage fur les fciences morales , en ce que leurs idées , toujours fenfibles , font toujours claires &c déterminées, que leurs moindres différences fautent aux yeux, &c quele meme terme a toujours le meme fens , qui ne fouffre ni ambiguïté ni variation. L'ovale ne fe confond jamais avec le cercle , ni l'hyperbole avec l'ellipfe : le triangle ifocele eft beaucoup plus exactement diftingué du triangle fcalene , que ne l'eft le vice de la vertu , ou le juſte de l'injuſte. Dès qu'un terme eft défini en géométrie , l'eſprit lui ſubſtitue la définition de fon propre mouvement toutes les fois que l'occafion ſ'en préſente : &c là même où il n'y a point de définiTome /. - M Digitized by Google

SEPTIEME ESSAI.

*De l'idée de pouvoir, ou de la liaison
nécessaire.*

PREMIERE PARTIE.

LES sciences mathématiques ont un grand avantage sur les sciences morales, en ce que leurs idées, toujours sensibles, sont toujours claires & déterminées, que leurs moindres différences sautent aux yeux, & que le même terme a toujours le même sens, qui ne souffre ni ambiguïté ni variation. L'ovale ne se confond jamais avec le cercle, ni l'hyperbole avec l'ellipse : le triangle isocèle est beaucoup plus exactement distingué du triangle scalène, que ne l'est le vice de la vertu, ou le juste de l'injuste. Dès qu'un terme est défini en géométrie, l'esprit lui substitue la définition de son propre mouvement, toutes les fois que l'occasion s'en pré-

178 E s s À i s tion j l'objet présent aux sens se laisse concevoir avec clarté & netteté. Il n'en est pas de même des sentimens plus subtils de notre ame, des opérations de l'entendement, & des diverses passions : ces choses-là sont toutes distinctes entr'elles, mais leurs différences échappent aisément à la réflexion & il n'est pas en notre pouvoir de nous retracer l'objet auquel elles doivent leur origine, toutes les fois que nous les contemplons. Peu-à-peu l'ambiguïté se glisse dans nos raisonnemens, les objets resembans sont pris pour les mêmes : & à la fin, un intervalle immense sépare les prémisses de la conclusion. ' Cependant, à considérer ces deux sciences dans tout leur jour ; on peut avancer hardiment que leurs avantages & leurs défavantages, compensés les uns par les autres, les réduisent, ou peu s'en faut * à un état d'égalité. Si l'esprit retient, avec plus de facilité, les idées claires & déterminées de la géométrie ; il ne peut saisir les vérités plus abstruses de cette science, sans suivre une chaîne plus longue & plus compliquée de raisonnemens, & sans rapprocher des

Philosophiques. 179 idées entre lesquelles il y a beaucoup de différence. Et s'il faut un soin extrême pour prévenir l'obscurité & la confusion dans les idées morales les inductions y font au moins plus courtes, & les degrés intermédiaires, qui mènent à la conclusion, moins nombreux que dans les sciences qui traitent du nombre & de la quantité. On aura en effet de la peine à trouver dans Euclide une proportion qui n'ait plus de membres que les raisonnemens moraux les plus composés j pourvu que ces raisonnemens ne donnent point dans la chimère. Nous ferons bien satisfaits de pouvoir procurer quelques progrès aux principes de l'esprit humain, si nous considérons combien la nature se plaît à nous borner dans la recherche des causes, & à nous réduire à la confession de notre ignorance» L'obscurité des idées & l'ambiguïté des termes font, donc les principaux obstacles qui s'opposent à notre avancement dans les sciences morales & métaphysiques la grande difficulté des mathématiques consiste dans la longueur des inductions & dans les efforts de méditation qu'il faut pour les tirer. Peut-être Mz

idées entre lesquelles il y a beaucoup de distance. Et s'il faut un soin extrême pour prévenir l'obscurité & la confusion dans les idées morales, les inductions y sont au moins plus courtes, & les degrés intermédiaires, qui mènent à la conclusion, moins nombreux que dans les sciences qui traitent du nombre & de la quantité. On aura en effet de la peine à trouver dans Euclide une proposition qui n'ait plus de membres que les raisonnemens moraux les plus composés, pourvu que ces raisonnemens ne donnent point dans la chimère. Nous serons bien satisfaits de pouvoir procurer quelques progrès aux principes de l'esprit humain, si nous considérons combien la nature se plaît à nous borner dans la recherche des causes, & à nous réduire à la confession de notre ignorance. L'obscurité des idées & l'ambiguïté des termes sont donc les principaux obstacles qui s'opposent à notre avancement dans les sciences morales & métaphysiques; la grande difficulté des mathématiques consiste dans la longueur des inductions, & dans les efforts

180 E s s a i s f être enfin que les progrès de la philosophie
 naturelle font principalement retardés par la difette d'expérience & de
 phénomènes , va que leur découverte est souvent due ail hafard , & que
 l'obfervateur le plus prudent & le plus alfidu ne les trouve pas toujours au
 befoin. Enfin » fi à cet égard il y a une diftinction à faire entre les fciences
 dont nous parlons , il faut conclure que la philosophie morale ayant fait
 jufqu'ici moins de progrès que la géométrie- ni la phyfique , les obftacles
 qu'elle rencontre font les plus grands , 6c qu'ils exigent pour être furmontés
 une attention & une capacité fupérieure. La métaphyfique n'a rien de plus
 obfcure ni de plus incertain que les idées de pouvoir , de force à* énergie, ou
 dtliaifon néceffaire \$ idées cependant dont à chaque moment nous avons
 befoin dans nos recherches. C'est pour cette raifon que nous tâcherons de
 fixer , dans cet eflai , la lignification précife de ces termes , 6c de diffléter
 par-là , s'il eft poffible , une: partie de cette obfcureté qui donne fujet à tant
 de plaintes. ! . ; • : ; - *- i Digitized by Googh

Philosophiques. iSi Nos idées ne font autre chose que des copies des impressions , que nous avons éprouvées i ou pour mieux dire , il nous est impossible de penser à un objet , à moins qu'il n'ait été aperçu antérieurement, soit par les sens extérieurs , Toit par le sentiment interne. Je ne crois pas que cette proportion soit fort sujette à controverse , après les éclaircissements & les preuves que j'en ai données dans un essai précédent (i) , où j'ai fait naître , en même temps > l'espérance que , moyennant une juste application de cette doctrine , on pourra répandre dans les raisonnemens philosophiques cette clarté & cette précision qui y font encore à désirer. Il se peut, que les idées complexes soient suffisamment connues par leurs définitions , qui ne font que le dénombrement de leurs parties , ou des idées simples qui les composent ; mais si après avoir résolu ces définitions dans leurs 'idées simples, nous nous trouvons encore dans l'ambiguïté & dans les ténèbres j quelle ressource nous reste-t-il? Par quel artifice (0 Essai II. M J Digitized by Google

3 Si E S S A I s repand rons-nous du jour fur ces idées ?

Comment les repréfenterons-nous précifés &c déterminées à la vue intellectuelle ? Il n'y a qu'un moyen. C'est de reproduire les impreffions, ou les fentimens originaux , dont elles font les copies. Ces impreffions Ce distinguent par leur force -, il n'y a en elles rien d'obfcure ni d'équivoque : & la lumière dont elles font environnées peut éclairer l'obfcureté qui couvre les idées qui y correfpondent. Ne pourroit-on point appeller ceci une forte d'optique morale , un microfcope de nouvelle invention , par lequel les idées les plus fimples &c les plus minces , pour ainfi dire , s'aggrandiroient au point de donner prife à la conception , &c deviendroient aufli reconnoiffables que les objets les plus fenfibles &c les plus groffiers fur lefquels puiffent rouler nos recherches ? Pour connoître donc pleinement l'idée de pouvoir ou de liaifon neceffaire , tâchons de' découvrir l'impreffion d'où elle découle ; &t afin de ne point manquer fa vraie fource , examinons toutes celles d'où elle pourroit découler. Digitized by C

Philosophiques. i\$\$ C'est en vain que nous promenons nos regards sur les objets qui nous environnent,, pour en considérer les opérations i nous n'en fournies pas plus en état de découvrir ce pouvoir, cette liaison nécessaire, cette qualité qui unit l'effet à la cause , & rend l'une de ces choses la suite infaillible de l'autre : nous voyons qu'elles se suivent -, & c'est tout ce que nous voyons. Une bille frappe une autre bille , celle-ci se meut : les sens extérieurs ne nous apprennent rien de plus. D'un autre côté , cette succession d'objets n'affecte l'ame d'aucun sentiment , d'aucune impression interne. Donc il n'y a point de cas où la causalité puisse nous instruire sur l'idée de pouvoir , ou de liaison nécessaire. A la première vue d'un objet , nous ne saurions deviner l'effet qui en doit résulter; cependant, si notre esprit découvrait le pouvoir & l'énergie des causes , nous devrions non seulement le deviner, mais le prévoir sans expérience même , par la seule force du raisonnement , & prononcer là-dessus avec certitude. M4 - :
Digitized by Google

184 Essais* La vérité est que nous ne voyons rien dans les qualités sensibles des diverses parties de la matière qui manifeste ce pouvoir , ou cette énergie , ni qui donne lieu d'imaginer que ces qualités (oient de nature à produire quoi que ce soit , ou qu'elles doivent être suivies- de quelque chose que l'on puisse appeler leur effet. La solidité , l'étendue , le mouvement, sont autant de qualités complexes en elles- memes : elles n'indiquent aucun autre événement qui en puisse être le résultat. La scène de l'Univers est assujettie à un changement perpétuel ; les objets se suivent dans une succession continuelle : mais le pouvoir , ou la force qui anime la machine entière , se dérobe à nos regards , Or les qualités sensibles des corps n'ont rien qui puisse nous la découvrir. Nous savons par le fait , que la chaleur est la compagne inséparable de la flamme ; mais pouvons-nous conjecturer , ou imaginer même , ce qui les lie j il n'y a donc point de cas individuel d'un corps, agissant , dont la contemplation fasse naître l'idée de pouvoir j parce qu'il n'y a point

Digitized by Google

Philosophiques, i 8 § de corps qui montre un pareil pouvoir , d'où l'on puiffle former l'archétype de cette idée (i). Après avoir vu que les actions des objets extérieurs qui frappent les fens , ne nous donnent point cette idée , examinons maintenant h elle nous peut venir en refléchitTant fur les opérations de l'ame , 6c fi elle peut être copiée de quelque impreffion interne ? On alléguera que nous Tentons , à chaque infant , un pouvoir au dedans de nous j puifque nous nous Tentons capables de mouvoir les organes du corps , 6c de diriger les facultés de Pefprit par un (impie a<5te de la volonté. Il ne faut, dira-t-on, qu'une, volirion pour remuer nos membres 3 ou pour exciter une nouvelle idée dans l'imagination -, une confcience intime nous atteste (i) M. Locke dit, dans fon chapitre du pouvoir , que nous parvenons â cette idée , en remarquant qu'il fe fait de nouvelles productions dans la matière , & en concluant dc-là qu'il faut quelque chofe qui foit capable de les opérer. Mais , ce philofophe avoue lui-mctne que les idées neuves , originelles & (impies , ne fauroTenr nous venir par le raifonnement : il fc trompe donc fur l'origine de celle-ci. Note de l'auteur. Digitized by Google

de corps qui montre un pareil pouvoir , d'où l'on puisse former l'archétype de cette idée (1).

Après avoir vu que les actions des objets extérieurs qui frappent les sens , ne nous donnent point cette idée , examinons maintenant si elle nous peut venir en réfléchissant sur les opérations de l'ame , & si elle peut être copiée de quelque impression interne ? On alléguera que nous sentons , à chaque instant , un pouvoir au dedans de nous ; puisque nous nous sentons capables de mouvoir les organes du corps , & de diriger les facultés de l'esprit par un simple acte de la volonté. Il ne faut , dira-t-on , qu'une volition pour remuer nos membres , ou pour exciter une nouvelle idée dans l'imagination ; une *conscience* intime nous atteste

(1) M. Locke dit , dans son chapitre *du pouvoir* , que nous parvenons à cette idée , en remarquant qu'il se fait de nouvelles productions dans la matiere , & en concluant de-là qu'il faut quelque chose qui soit capable de les opérer. Mais , ce philosophe avoue lui-même que les idées neuves , originelles & simples , ne sauroient nous

156 Essais cette influence de la volonté : de-là l'idée de ce pouvoir de cette énergie , dont nous favons , avec certitude , que nous fomraes doués, auflî-bien que tous les êtres intelligens : nous les fupposons encore dans les corps ; & peut-être que leurs opérations mutuelles & leurs influences réciproques fuffifent pour en prouver la réalité. Quoi qu'il en foit , on doit convenir que l'idée de pouvoir dérive de la réflexion *, puisqu'elle naît en nous en méditant fur les opérations de lame , & fur l'empire que la volonté exerce , tant fur les organes du corps que fur les facultés de l'esprit. Nous allons examiner cette opinion ; & -en traitant des matières auflî fubtiles & auflî profondes , nous ferons tous nos efforts pour éviter le jargon & les notions confufes. Je dis donc, d'abord , que l'influence des voûtions fur les organes corporels eft un fait connu par expérience , comme le font toutes les opérations de la nature : & qu'on n'eut jamais pu prévoir ce fait dans l'énergie de fa caufe', puifque cette énergie, qui forme la liaifon néceffaire des caufes avec leurs

Philosophiques. 187 effets, n'est jamais manifestée. Nous
Tentons , à chaque instant, que le mouvement de nos corps obéit aux ordres
de la volonté j mais , malgré nos recherches les plus profondes , nous
sommes condamnés à ignorer éternellement les moyens efficaces par
lesquels cette opération si extraordinaire s effectue : tant s'en faut que nous
en ayions le Sentiment immédiat. Premièrement , y a-t-il , dans toute la
nature , un principe plus mystérieux que celui de l'union de l'ame avec le
corps ? Une substance prétendue Spirituelle influe sur un être matériel : la
pensée la plus fine anime le corps le plus grossier. Si nous avions
une autorité assez étendue sur la matière pour pouvoir, au gré de nos desirs ,
transporter des montagnes, ou changer le cours des planètesj cette autorité
n'auroit rien de plus extraordinaire ni de plus incompréhensible. Mais , si un
Sentiment intime nous fait appercevoir quelque pouvoir dans la volonté i
il faudrait que nous connussions ce pouvoir , & sa liaison avec le corps ,
ce les natures de ces deux substances , en vertu de

i SS Essais quelles elles peuvent agir l'une sur l'autre.* En fait , nous n'avons pas le même empire sur tous nos organes ; & l'expérience est la seule raison que nous puissions alléguer d'une différence aussi remarquable. Pourquoi la volonté influe-t-elle sur la langue & sur les doigts ? Et pourquoi n'influe-t-elle ni sur le cœur ni sur le foie ? Cette question n'aurait rien d'embarrassant, si, dans le premier de ces cas , nous avions le sentiment d'un pouvoir, qui nous manquât dans le second : nous apercevions alors , indépendamment de l'expérience , pourquoi l'empire de la volonté a telles bornes : & étant pleinement au fait de sa force agissante, nous pourrions nous rendre raison des limites dont nous la voyons environnée. Un homme vient d'être frappé de paralysie au bras ou à la jambe, ou vient de perdre tout récemment un de ces membres , il fait , dans le commencement , des efforts réitérés pour le mouvoir , & pour l'employer comme autrefois aux fonctions de la vie. Il se sent le même pouvoir de commander à ses membres , que sent un homme en pleine

Philosophiques. 189 fanté , qui les conferve dans leur état naturel. Or, le fentiment ne trompe jamais. Concluons donc, que ni l'un ni l'autre ne Tentent: jamais rien de femblable : l'expérience nous apprend que la volonté exerce une influence j mais tous les enfeignemens de l'expérience Te réduifent à nous montrer des événemens qui fuccedent confamment les uns aux autres : pour ce qui eft de ce lien Tecret qui les rend inféparables j c'eft de quoi elle ne nous infruit pas. Enfin , nous favons , par l'anatomie , que , ' dans le mouvement volontaire, les objets fur lefquels le pouvoir Te déploie immédiatement , ne font pas les membres mêmes qui doivent être mus, mais des mufcles, des nerfs , des efprits animaux , peut-être quelque chofe de plus fubtil & de plus inconnu encore, à l'aide de quoi le mouvement eft répandu fucceffivemenr jufqu'à cette partie du corps que nous nous étions immédiatement propofé de mouvoir. Se peut-il une preuve plus certaine que la puiflance qui préfide à la totaliré de cette opération , loin d'être pleinement & dire&ement connue par Digitized by Google

1 90 Essais une conscience intime , est mystérieuse & inintelligible au dernier point? L'âme veut un certain événement : aussitôt il s'en produit un autre tout-à-fait différent, & c inconnu à nous-mêmes qui voulons : cet événement en produit encore un autre , que nous ne connaissons pas mieux, & c ainsi de suite, jusqu'à ce qu'au bout d'une longue série se trouve l'événement désiré. Or , si nous sentions notre pouvoir primordial , il faudrait qu'il nous fût connu : s'il étoit connu, son effet le devrait être aussi ; car, tout pouvoir se rapporte à un effet : & réciproquement, si l'effet est ignoré , le pouvoir ne peut-être ni senti ni aperçu. Comment , de bonne foi , ferait-il possible que nous nous sentissions un pouvoir de remuer nos membres, si nous ne l'avons pas , si nous n'avons que celui de remuer, je ne fais quels esprits animaux, lesquels, quoiqu'ils produisent, à la fin, le mouvement du membre, opèrent néanmoins d'une manière qui passe toute notre compréhension. De tout ceci , il nous sera permis de conclure, sans témérité, quoiqu'avec une hon

une conscience intime, est mystérieuse & inintelligible au dernier point? L'ame veut un certain événement : aussi-tôt il s'en produit un autre tout-à-fait différent, & inconnu à nous-mêmes qui voulons : cet événement en produit encore un autre, que nous ne connoissons pas mieux, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'au bout d'une longue série se trouve l'événement désiré. Or, si nous sentions notre pouvoir primordial, il faudroit qu'il nous fût connu : s'il étoit connu, son effet le devroit être aussi ; car, tout pouvoir se rapporte à un effet : & réciproquement, si l'effet est ignoré, le pouvoir ne peut-être ni senti ni apperçu. Comment, de bonne foi, feroit-il possible que nous nous sentissions un pouvoir de remuer nos membres, si nous ne l'avons pas, si nous n'avons que celui de remuer, je ne fais quels esprits animaux, lesquels, quoiqu'ils produisent, à la fin, le mouvement du membre, operent néanmoins d'une maniere qui passe toute notre compréhension.

De tout ceci, il nous sera permis de con-

Philosophiques. 191 ncte confiance , que l'idée que nous analyfons ne dérive d'aucune confcience interne, & que nous ne Tentons aucun pouvoir , en produifant des mouvemens dans nos corps 3 ôc en appliquant nos membres à remplir les fondions animales , & à obtenir les ufages auxquels ils font deftinés. Qu'ils Te meuvent d'après un commandement de la volonté » c'eft un fait d'expérience commune , comme le font tous les événemens naturels*, mais le pouvoir ou l'énergie y d'où procédé ce fait, e(l une chofe que nous ne connoiflons pas mieux dans le cas préfent que dans d'autres cas (i). (1) On pourroit prétendre que la réfîAanceque les corps nous oppofent fait naître l'idée de force ou de pouvoir. L'impreffion originelle , dont cette idée cft la copie , ne feroit elle pas ce nijus , cette forte tendance que nous éprouvons , lorfque nous fournies contraints de réunir nos efforts pour furmonter un obAacle ? Mais, premièrement , nous attribuons du pouvoir à un grand.nombre d'objets dans Jcfquels l'on ne fauroit fuppofer ni réfîflance ni effort * tels fonc l'Etre Suprême, à qui rien ne rcffîAej l'efprîc humain, penfant 8c mouvant , par rapport â l'empire qu'il exerce fur les idées 8c fur les membres , les effets fuivant immédiatement les voûtions, fans qu'il foit befoià Digitized by Google

1 5?i Essais jNous reftraindrons- nous donc à dire que nous Tentons le pouvoir efficace de nos âmes, lorfque , par un aéte de volonté , nous donnons l'être à une nouvelle idée , que nous nous fixons à la contempler, Sc qu'après l'avoir tournée & retournée en tout fens , étant fatisfait de Pexaétitude de notre examen, nous la quittons pour paffer à une autre ? Je pcnfè que les mêmes argumens que nous venons de détailler, détruiront encore cette prétention , en montrant que ce fécond empire de la volonté ne nous donne pas une notion plus réelle de pouvoir ou d'énergie , que le précédent. Premièrement , il faut convenir que connoître un pouvoir, ce feroit découvrir dans la caufe cette circonftance même qui la rend propre à produire Ton effet: car, ces deux de recourir à des forces ; enfin , la matière inanimée , qui n'eft poiuc fufceptible d'un pareil fentiment. En fécond lieu , ce fencimenr , d'une tendance à furmonrer l'obftacle qui réfifte , n'a aucune liaifon connue avec quelque événement que ce foie : nous favons , par expérience , ce qui refaite de ce fentiment ; mais , il eft impoffible de le favoir à priori. Note de l'auteur. chofcs Digitize ogle

Philosophiques. 195 choses font fynonymes : ce feroit donc avoir la connoiffance tant de la caufe & de l'effet que de leur rapport mutuel. Maisj qui oferoit prétendre être instruit de la nature de s l'aine «humaine , de son aptitude à produire des idées, & de la nature de ces idées? Cette production est une vraie création, où de rien se fait quelque chose , ce qui exige une puissance si grande qu'au premier abord on est tenté de la refuser à tout être fini* au moins faut-il avouer que notre ame ne lent , ni ne conçoit meme rien de pareil. Nous ne sentons que l'événement , je veux dire, l'existence d'une idée à la suite d'un commandement de la volonté -, mais la manière dont cette opération s'achève & le pouvoir qui la réalise échappent à notre compréhension. En fécond lieu , l'empire que l'ame a sur elle-même n'est pas moins limité que l'empire qu'elle a sur le corps & ce n'est pas en raisonnant , ni par la contemplation de la nature des causes & des effets , que nous découvrons ces limites. Il en est encore ici .comme des autres événemens naturels , & Tome L N Digitized by Google

194 E s s A i s de l'aécion des objets extérieurs : l'obferva[^]tion & l'expérience font les feuls guides que nous ayions. Nous avons beaucoup moins d'autorité fur nos fentimens & fur nos paffions, que nous n'en avons fur nos «idées, quoique celles-ci même foient renfermées dans des bornes très-étroites. Qui peut fe vanter de connoître la raifon primitive de ces différentes limitations ? Qui s'engagera à nous expliquer pourquoi nous avons , à certains égards , un pouvoir que nous n'avons point à d'autres ? En troifieme lieu, cet empire que nous avons fur nous , n'est pas le même en tout tems. Il est plus grand dans un homme qui se porte bien , que dans un homme qu'une longue maladie rend languissant. Nous sommes plus maîtres de nos penfées le matin que le soir , à jeun qu'après un grand repas. Peut-on donner une autre raifon de ces variétés que l'expérience ? Et que devient alors ce prétendu fentiment de pouvoir ? L'effet ne dépend-il point ici d'un mécanisme fecret , d'une ftru&ure cachée , foit dans la fubftance fpi rituelle , foit dans la fubftance mai Digitized by Google

Philosophiques, i 9 j térielle, ou dans toutes les deux? L'ignorance profonde où nous sommes au sujet de cette structure, fait que le pouvoir &c l'efficace de la volonté nous sont également inconnus &c incompréhensibles. La volition efficace est sûrement un acte de l'âme donc nous n'avons pas une connaissance suffisante. Qu'on y réfléchisse, qu'on la considère de tous côtés : qu'y trouvera-t-on de semblable à ce pouvoir créateur, qui tire les idées du néant, &c qui, par une espèce de fiat y imite, si j'ose parler ainsi, la toute-puissance de l'Éternel, dont la parole réalisa le magnifique spectacle de la nature. Loin de sentir une pareille énergie dans la volonté, il ne nous faut pas moins qu'une expérience aussi suée que celle que nous en avons, pour nous convaincre que des effets aussi extraordinaires puissent être le résultat d'un simple acte de volonté. Le gros des hommes ne voient aucune difficulté à rendre raison des opérations communes de la nature, comme de la descente des corps pesants, de la végétation des plantes, de la génération des animaux, &c de la Na Digitized by Google

térielle, ou dans toutes les deux ? L'ignorance profonde où nous sommes au sujet de cette structure, fait que le pouvoir & l'efficacité de la volonté nous sont également inconnus & incompréhensibles ?

La volition est assurément un acte de l'ame dont nous n'avons pas une connoissance suffisante. Qu'on y réfléchisse, qu'on la considère de tous côtés : qu'y trouvera-t-on de semblable à ce pouvoir créateur, qui tire les idées du néant, & qui, par une espèce de *fiat*, imite, si j'ose parler ainsi, la toute-puissance de l'Éternel, dont la parole réalisa le magnifique spectacle de la nature ? Loin de sentir une pareille énergie dans la volonté, il ne nous faut pas moins qu'une expérience aussi sûre que celle que nous en avons, pour nous convaincre que des effets aussi extraordinaires puissent être le résultat d'un simple acte de volonté.

Le gros des hommes ne voient aucune difficulté à rendre raison des opérations communes de la nature, comme de la descente des corps pesans, de la végétation des plan-

lyCi Essais nutrition qui nous approprie les aliments : * dans tous ces cas-là , ils sont persuadés qu'ils aperçoivent la force même par laquelle les causes entraînent leurs effets : & ils supposent que les actions de ces causes sont inmanquables. Une longue habitude leur ayant donné ce tour d'esprit , l'apparition d'une cause leur fait attendre auflûtôt, avec assurance , l'événement qui marche d'ordinaire à sa suite ; & on auroit bien de la peine à leur faire concevoir qu'un autre en put résulter. Il n'y a. que des phénomènes peu communs , tels qu'un tremblement de terre , une peste , ou quelque prodige qui puissent les déconcerter -, ce n'est qu'alors qu'ils se trouvent embarrassés à assigner des causes convenables aux effets, & à expliquer la manière dont ceux-ci se sont produits. Or, que font-ils pour se tirer d'embarras ? Ils ont recours à quelque intelligence invisible(i), qui intervient comme cause immédiate de l'événement qui les étonne , & qu'ils croient inex(i) Quasi Deus ex machinâ, Cicero de Naturâ Deorum. Note de l'Auteur.

Philosophiques. 197 plicable par les puiffances de la nature. Mais les philofophes qui vont un peu plus loin dans leurs recherches , fe font aifément apperçu que l'énergie des caufes n'étoit pas plus marquée dans les événemens les plus journaliers que dans les plus extraordinaires : ils ont reconnu que nous n'avons fur ce fujet que les feules lumières de l'expérience j qui ne nous inftruit que d'une co-exiftence fréquente de certains objets , fans nous mettre jamais en état de comprendre ce qu'on nomme leur liaifon. De là vient que plufieurs d'entr'eux ont cru que la raifon les forçoit d'admettre, dans toutes les occafions , le même principe auquel le vulgaire n'a recours que dans les cas qui lui paroiffent tenir du furnaturel & du miraculeux. Peu contents d'ériger l'efprit & l'intelligence en caufe première & originelle de tout être ^ ils veulent en faire la caufe unique & immédiate de chaque événement dans l'univers. Ils prétendent que les caufes , communément- dites , ne font , à proprement parler, que des occafions, St que ce n'eft point dans les forces naturelles qu'il faut chercher la raifon des effets, mais dans

Ns r • Digitized by Google

IC, S'essais la volition du souverain Etre , qui trouve bon que certains objets, soient perpétuellement liés entr'eux. Au lieu de dire qu'une première bille en meut une fécondé par une force qu'elle tient originairement de l'Auteur de la nature; ils vous diront que la Divinité ellemême, par une volonté spéciale, imprime le mouvement à la fécondé bille : & que l'impulsion de la première ne fait que déterminer le monarque du monde à cet acte, en vertu des loix générales qu'il s'est prescrites à lui-même dans le gouvernement de son empire. Le progrès des spéculations a fait encore découvrir aux philosophes, que le pouvoir qui opère l'action de l'ame sur le corps , & celle du corps sur l'ame , ne nous étoit pas mieux connu que celui qui opère les actions que les corps exercent les uns sur les autres; & que les lumières que nous empruntons, soit des sens , soit de la conscience interne, sont également insuffisantes dans les deux cas. La même ignorance les a donc ramenés à la même conclusion. Dieu est; encore, félon eux, la cause immédiate de l'union de l'ame avec le corps ; ce ne sont plus les organes des sens.

Philosophiques. 199 agités par les objets extérieurs , qui produisent nos sensations ; c'est une volonté particulière du Tout-puissant qui les excite, en conséquence des mouvemens donnés dans les organes. Ce n'est plus notre volonté qui cause le mouvement local dans nos membres; impuissante en elle-même. Dieu Te plaît à la féconder : il ordonne aux parties du corps de se mouvoir ; 8c c'est très-abusivement que nous en faisons honneur à nos propres forces 8c à notre propre efficacité. Les philosophes 11e s'en tiennent pas-là ; il y en a qui portent cette conclusion jusqu'au dedans de l'âme elle-même , 8c l'appliquent à ses opérations purement internes. Ce qu'on appelle vision mentale , ou formation des idées , n'est autre / * chose qu'une suite de révélations émanées du Créateur. Lorsque nous tournons volontairement la pensée sur quelque sujet , ce n'est pas notre volonté qui crée les idées; celui qui a créé toutes choses les découvre à l'âme, 8c les lui rend présentes. Ainsi, selon ces philosophes , tout est plein de Dieu : c'est peu pour eux que rien n'existe que par sa volonté, qu'il n'y ait point de

N4 Digitized by Google

agités par les objets extérieurs, qui produisent nos sensations; c'est une volonté particulière du Tout-puissant qui les excite, en conséquence des mouvemens donnés dans les organes. Ce n'est plus notre volonté qui cause le mouvement local dans nos membres; impuissante en elle-même, Dieu se plaît à la seconder: il ordonne aux parties du corps de se mouvoir; & c'est très-abusivement que nous en faisons honneur à nos propres forces & à notre propre efficace. Les philosophes ne s'en tiennent pas-là; il y en a qui portent cette conclusion jusqu'au dedans de l'ame elle-même, & l'appliquent à ses opérations purement internes. Ce qu'on appelle *vision mentale*, ou formation des idées, n'est autre chose qu'une suite de révélation émanées du Créateur. Lorsque nous tournons volontairement la pensée sur quelque sujet, ce n'est pas notre volonté qui crée les idées; celui qui a créé toutes choses les découvre à l'ame, & les lui rend présentes.

Ainsi, selon ces philosophes, tout est plein de Dieu: c'est peu pour eux que rien n'existe

200 Essais pouvoir qui ne remonte originairement à lui ; ils dépouillent la nature & les êtres créés de toute force, afin de rendre la dépendance où * ils font de Dieu plus immédiate 8c plus frap-1 pante. Mais ils ne confiderent point que leur théorie j au lieu d'exalter la grandeur de ces attributs 3 dont ils affectent tant de faire le panégyrique , n'est propre qu'à la rabaisser. Il y a sûrement plus de pui (lance en Dieu } à départir un certain degré de pouvoir à ses créatures , qu'à faire tout lui-même par une volition directe : il y a plus de sagesse à avoir agencé l'univers , dès le commencement j avec une prévoyance si parfaite , qu'il ferve de lui-même , & par son propre mécanisme , aux vues de la Providence 3 que si son grand Auteur étoit obligé , à chaque instant, d'en raccommoder les parties , 8c de ranimer , par son souffle 3 toute l'activité de cette prodigieuse machine. Ceux qui demandent une réfutation plus philosophique de cette doctrine , pourront voir si les deux réflexions suivantes ont de quoi les satisfaire. Premièrement , une théorie qui met toute by G

Philosophiques; 201 l'adition en Dieu feul, me paroît trop téméraire pour pouvoir jamais s'accréditer dans l'esprit d'un homme qui a soigneusement étudié la faiblesse de la raison humaine, & les limites étroites de ses opérations. Quand même cette théorie feroit fondée en bonne logique, & sur une suite de preuves concluantes il nous resteroit toutefois, envoyant des conclusions aussi extraordinaires, & aussi peu confortables au train de la vie & de l'expérience, il nous resteroit, dis-je, enfin une certitude au moins un véhément soupçon, qu'elle nous a conduits au delà de la portée de nos facultés. Long-temps avant que d'arriver au dernier échelon de cette théorie, nous sommes déjà dans le pays des Fées : Sc des - lors nous n'avons plus aucune raison de nous fier aux méthodes d'argumentation communément reçues. Il ne faut pas penser que nos analogies Sc nos vraisemblances usitées soient ici d'aucun poids : notre fondement est trop court pour ces immenses abîmes. Nous avons beau nous flatter d'être guidés, dans notre route, par une sorte de probabilité ou d'expérience ; nous pouvons être très-sûrs que .cette expéDigitized by Google

202 Es SAIS rience imaginaire ne nous mène à rien , dès qu'il s'agit de chofes qui font entièrement hors de la fphere de l'expérience réelle. Mais j'aurai occafion de revenir à ce fujet (1). En fécond lieu, je ne puis appercevoir aucune folidité dans l'argument fur lequel ccrte théorie eft fondée. Nous ignorons, à la vérité la manière dont les corps agiffent les uns fur les autres, leur efficace nous eft inconcevable ; mais, n'ignorons-nous pas également la manière dont une intelligence , je dis même la fouveraine intelligence , agit, foit fur l'cfprit, foit fur le corps? Et concevons-nous mieux la force dont elle eft douée ? D'ou , je vous prie , en prendrions - nous l'idée ? Nous ne Tentons aucun pouvoir en nous-mêmes, & nous n'avons d'autre no tion de l'Etre fuprême que celle que nous nous formons en réfléchiffant fur nos propres facultés. Si donc notre ignorance étoit une raifon fuffifante pour nier pne chofe , nous devrions refufer toute force aélive à Dieu , aufli-bien qu'à la matiere la plus grof(0 Efai XII.

(1) Efai XII.

The text on this page is estimated to be only 27.97% accurate

Philosophiques. 20\$ fiere ; puifque trcs-aflTincment nous ne comprenons pas davantage les opérations diviifts que celles des corps. Y a-t-il plus de difficulté à concevoir le mouvement comme réfultant d'un choc que comme procédant d'une volition? Tour ce que nous (avons à ces deux égards, c'est que- nous ne favons rien (1). (1) Je n'ai pas befoin d'entrer dansoin long examen de cette force d'inertie qu'on attribue à ia matière , & dont il eft tant parlé dans la philofophie moderne. Nous favons par expérience que les corps , foie en mouvement , foit en repos , confervent leur état aCtuel , jufqu'à ce qu'une nouvelle caufe vienne les en dépouiller \$ &: que le corps choquant perd toujours autant de fon mouvement qu'il en communique au corps choqué. Ce ne font-là que des faits , auxquels on donne le nom de force d'inertie , fans prétendre acquérir par-là l'idée d'un pouvoir qu'on nommeroit inerte : tout comme en parlant de la gravité , on n'entend que certains effets , fans comprendre la nature du pouvoir aüif qui les produit. Ce ne fut jamais l'intention de M. Newton de priver la matière de route énergie, quoique quelques-uns de fes difciples fc foient fervi de fon autorité pour accrédirer cette théorie. Tout au contraire , ce grand philofophe , prtur expliquer fon attraction univerfelle , recourut à une matière éthérée aüive : & il eue la circonfpéClion & Ja mocJcfiic d'avouer que ce n'étoit-là qu'une hypothefe, fur laquelle il n'étoit pas bon d'infister avant que de l'avoir conDigitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 29.91% accurate

1 04 Essais Seconde Partie. Nous ne nous sommes déjà que trop arrêtés à ce fujer ; hâtons-nous de conclure. C'en est donc en vain que nous avons fouillé dans toutes les fourches d'où nous pouvions supposer que la notion du pouvoir , ou de la liaison nécessaire est tirée. Il ne paroît pas qu'aucune opération corporelle en particulier puisse nous faire concevoir la force agitante des causes , ou le rapport qu'elles ont avec leurs effets. Tout ce que nos recherches les plus profondes nous découvrent sur ce point , ce sont des événements à la suite d'autres événements. La même difficulté revient , lorsque nous contemplons formée par un plus grand nombre d'expériences. Je conviens que je trouve quelque chose d'un peu extraordinaire dans le fort des opinions. Descartes infirma la doctrine de l'efficace universelle procédant de la divinité seule , sans préférer cette doctrine. Malebranche & les autres Cartésiens en firent la base de toute leur philosophie. Cependant , elle ne fut point goûtée en Angleterre : Locke , Clarke & Cudworth , ne prennent pas seulement la peine d'en parler : ils supposent partout à la matière un pouvoir réel , quoique dérivé & subordonné. D'où vient donc qu'elle a si fortement prévalu dans le système des métaphysiciens modernes ? Note de l'Auteur . Digitized by Google

Philosophiques.- 205 les opérations de l'ame sur le corps : nous observons le mouvement à la suite de la volition ■, mais le lien qui les unit, ou l'énergie que l'ame déploie dans la production de l'effet , c'est ce que nous ne saurions , ni observer, ni comprendre. L'empire de l'ame sur ses propres facultés, ou sur ses idées n'est pas concevable. Ainsi , à tout prendre , la nature ne nous offre pas un seul exemple de liaison dont nous puissions saisir l'idée. Tous les événemens semblent être détachés les uns des autres : ils se suivent , à la vérité , mais sans que nous remarquions la moindre liaison entr'eux : nous les voyons, pour ainsi dire, en conjonction, mais jamais en connexion Enfin , comme nous ne pouvons nous former aucune idée de choses qui n'ont jamais affecté, ni nos sens externes , ni notre sentiment intérieur , il paraît inévitable de conclure que nous manquons absolument de toute idée de connexion ou de pouvoir, & que ces termes ne signifient rien , soit qu'on les emploie dans les spéculations philosophiques, soit qu'on en fasse usage dans la vie commune. t * Digitized by Google

io6 * E s. s ai s Cependant , il nous reste un moyen d'éviter cette conclusion -, ôc ce moyen découle d'une source que nous n'avons pas encore examinée. Un objet, ou un événement naturel étant donné , l'esprit du monde le plus pénétrant ne fauroit découvrir , ni conjecturer même , ce qui en résultera ; il ne peut , en un mot , porter sa vue au-delà de ce qui est présent à ses sens ou à sa mémoire. Supposé même que, dans un seul cas, l'expérience nous ait montré un événement à la suite d'un autre événement ; cela ne nous donneroit aucun droit de former une règle générale pour prédire ce qui doit arriver dans d'autres cas semblables. On raxeroit, avec raison , de témérité ôc de précipitation impardonnable celui qui prétendrait juger du cours entier de la nature d'après un simple échantillon, quelque exact ôc quelque sûr qu'il pût être. Mais, dès que des événements d'une certaine espèce ont été toujours ôc dans tous les cas aperçus ensemble , nous ne faisons plus le moindre scrupule de préférer l'un à la vue de l'autre; ôc nous donnons * pleine carrière à ce raisonnement , qui seul

Philosophiques. 207 peut nous certifier les choses de fait ou d'existence. Après, nommant un de ces objets cause , & l'autre effet , nous les supposons dans un état de connexion : nous donnons au premier un pouvoir par lequel le fécond est infailliblement produit , une force qui opère avec la certitude la plus grande & avec la nécessité la plus inévitable. On voit donc qu'un grand nombre de cas similaires, dans lesquels les événements sont constamment en conjonction 3 fait ici ce qu'un seul de ces cas ne pourroit pas faire , sous quelque jour ou dans quelque position qu'on l'envisageât ; c'est de nous donner l'idée d'une liaison nécessaire. Mais, tous ces cas étant supposés parfaitement semblables , en quoi diffèrent leur pluralité ^e chacun d'eux pris en particulier ? Toute la différence: consiste en ce que la répétition fréquente de cas similaires fait naître l'habitude de concevoir les événements dans leur ordre habituel ; & , dès que l'un existe , persuade que l'autre existera. Cette liaison que nous formons , cette transition habituelle qui fait passer l'imagination de l'objet qui précède à celui

Digilized by Google

20S Essais qui a coutume de fuivre j effc donc le feul fenrimentj
la feule imprelïion d'après laquelle nous formons l'idée de pouvoir , ou de
liaifon nécefTaire. C'eft-là tout le myftere. Contemplez ce fujet par toutes
Ces faces : je vous défie de trouver une autre origine que celle-ci. Il n'y a
que ce caradtere pour diftinguer un feul cas particulier & détaché , qui ne
peut jamais fuggérer l'idée d'une connexion , d'une collection de cas
fimilaires , qui nous la procure. La première fois que l'on voit le
mouvement communiqué par impulïion, par exemple , dans le choc de deux
billes fur le billard , on peut dire que ces deux événemens font conjoints >
mais on n'oferoit prononcer qq'ils foient connexes : cette dernière affertion
ne fauroit avoir lieu qu'après avoir obfervé plufieurs exemples de même
nature. Or , quel changement effc-il arrivé qui ait pu fufeiter cette nouvelle
idée , je dis, l'idée de connexion ? Tout fe réduit à ce que l'on fent
a&uellement ces événemens liés dans l'imagination, &c que l'on
peut prédire le fecond à l'apparition du premier. Autant de fois donc
Digitized by Google

qui a coutume de suivre , est donc le seul sentiment , la seule impression d'après laquelle nous formons l'idée de pouvoir , ou de liaison nécessaire.

C'est-là tout le mystere. Contemplez ce sujet par toutes ses faces : je vous défie de trouver une autre origine que celle-ci. Il n'y a que ce caractère pour distinguer un seul cas particulier & détaché , qui ne peut jamais suggérer l'idée d'une connexion , d'une collection de cas similaires , qui nous la procure. La première fois que l'on voit le mouvement communiqué par impulsion , par exemple , dans le choc de deux billes sur le billard , on peut dire que ces deux événemens sont conjoints ; mais on n'oseroit prononcer qu'ils soient connexes : cette dernière assertion ne sauroit avoir lieu qu'après avoir observé plusieurs exemples de même nature. Or , quel changement est-il arrivé qui ait pu susciter cette nouvelle idée , je dis , l'idée de connexion ? Tout se réduit à ce que l'on sent actuellement ces événemens liés dans l'imagination , & que l'on peut prédire le second

Philo s o p h i q u e s, to\$ donc que nous parlons d'une liaison
 d'objets, nous n'entendons que cette liaison mentale, d'où naissent les
 inductions, & par laquelle les objets se prêtent des preuves réciproques de
 leur existence. Conclusion un peu extraordinaire, je l'avoue, mais qui paraît
 très évidente : & son évidence a ceci de particulier qu'elle subsisteroit dans
 toute sa force, dût même la défiance universelle & le soupçon sceptique se
 répandre sur toutes les autres conclusions qui sont neuves & singulières : car
 rien ne peut être plus agréable au scepticisme que de découvrir la faiblesse
 & les bornes étroites de la raison & de la capacité humaine. Y a-t-il, en
 effet, un exemple plus frappant de l'ignorance & de la surprenante faiblesse
 de l'entendement humain ? Aflurément, s'il y a entre les objets un rapport
 dont il nous importe d'être instruits, c'est celui de cause & d'effet : c'est sur
 lui que sont fondés tous nos raisonnemens, quant aux choses de fait &
 d'existence : c'est par lui que nous nous affinons uniquement des objets qui
 sont hors de l'empire de l'esprit & de la mémoire : l'usage Tome I, O

Digitized by Google

110 Es SAIS immédiat que nous retirons de toutes nos
 connoissances , c'est d'apprendre à diriger les événemens futurs
 conformément à leurs causes. Nos pensées, & nos recherches roulent donc à
 chaque moment sur ce rapport ; cependant , telle est l'imperfection des idées
 que nous en avons , qu'il est impossible de bien définir ce que c'est que
 cause , sans emprunter cette définition de quelque chose d'étranger au sujet.
 Les objets sensibles sont toujours joints à des objets sensibles j première
 expérience , qui nous sert à définir la cause d'un objet tellement suivi d'un
 autre objet que tous les objets sensibles au premier étoient suivis d'objets
 sensibles au second. La vue d'une cause conduit l'ame , par son passage
 habituel , à l'idée de l'effet : secondé expérience , qui fournit une seconde
 définition : la cause est un objet tellement suivi d'un autre objet , que la
 présence du premier fait toujours penser au second. *. Ces définitions sont
 prises toutes deux de circonstances étrangères à la nature des causes : c'est
 un inconvénient sans remède ; il n'y a pas moyen d'atteindre à une
 définition plus exacte 3 & nous ne faisons déterminer Digitized by Gooi

immédiat que nous retirons de toutes nos connoissances, c'est d'apprendre à diriger les événemens futurs conformément à leurs causes. Nos pensées, & nos recherches roulent donc à chaque moment sur ce rapport; cependant, telle est l'imperfection des idées que nous en avons, qu'il est impossible de bien définir ce que c'est que cause, sans emprunter cette définition de quelque chose d'étranger au sujet. Les objets similaires sont toujours joints à des objets similaires; première expérience, qui nous sert à définir la cause, un objet tellement suivi d'un autre objet que tous les objets semblables au premier soient suivis d'objets semblables au second. La vue d'une cause conduit l'ame, par son passage habituel, à l'idée de l'effet: seconde expérience, qui fournit une seconde définition: la cause est un objet tellement suivi d'un autre objet, que la présence du premier fasse toujours penser au second.

Ces définitions sont prises toutes deux de circonstances étrangères à la nature des causes: c'est un inconvénient sans remède; il

il t Philosophiques. « cette circonstance qui lie les causes aux effets. Non-seulement nous n'avons point d'idée de cette connexion ; nous ne savons pas même ce que nous délirons de constater lorsque nous nous efforçons de la concevoir. Nous disons , par exemple , que la vibration d'une telle corde est la cause d'un tel son : qu'entendons - nous par - là ? Une de ces deux choses ; ou que cette vibration est suivie de ce son , & que toutes les vibrations Similaires ont toujours été suivies de sons Similaires : ou , que cette vibration est suivie de ce son , & qu'à l'apparition de la première ; l'esprit anticipant sur les sens , forme immédiatement l'idée du second. Le rapport qui est entre la cause de l'effet peut être envisagé de ces deux manières ; mais nous n'en avons point d'autre idée (i). . , (>) Selon les explications & les définitions que nous venons de donner , l'idée de pouvoir est une idée relative , aussi bien que celle de cause : elles se rapportent l'une à l'autre à un effet , ou à quelque événement qui les suit constamment. Lorsque nous considérons la circonstance inconnue d'un objet qui fixe , ou détermine le degré ou la quantité de son effet > nous la nommons le pouvoir ou la force. Quia produit cet effet : en conséquence de quoi tous les philoso- • • Oz Digitized by Google

212 t Es SAIS Récapitulons maintenant les railonnemens de cet eflai. Chaque idée eft copiée d'après une' impreffion , ou un fentiment , qui ont précédé ; & 13 où il n'y a point d'impreffion, nous fommes attirés qu'il n'y a point d'idée. Or, il ne fe fait aucune opération , ni dans les corps, ni dans les efprits., qui , prife en particulier, produife la moindre impreffion de pouvoir ou de liaifon nécelTaire. Donc , il n'y en a aucune qui faite naître leur idée. Ce n'eÆt qu'après plufieurs expériences uniformes où le même objet fe montre toujours fuivi du même événement , que nous commençons à prendre les idées de caufe & de liaifon. Le nouveau fentiment que notre ame éprouve alors, n'eft phes convenient que le pouvoir fe inclure par fon effet. S'ils avoient Une idée du pouvoir , tel qu'il eft en lui* même , qu'eft-ce qui les empêcheroit de le mefurer aufli tel qu'il eft en lui-même : La fameufe difpute ; fi la force d'un corps qui fe meut eft proportionnelle à fa vîteffe , ou au quatre de faviteffe, cette difpute , dis-je , n'auroit pas befoin d'être décidée par la comparaifon des effets produit^ en tems égaux ou en tems inégaux : on pourroit fe fervir de mefures & de comparaisons direûes. Une caufe différé d'un ligne , en tant qu'elle implique une priorité de tems Ce une contiguïté de lieu , aufli-bien qu'une conjon&ion confiante. Un ligne n'eft qu'un effet corrélatif, procédant de la même caufe. Note de l'Auteur * Digitized by Googl

phes conviennent que le pouvoir se mesure par son effet. S'ils avoient une idée du pouvoir, tel qu'il est en lui-même, qu'est-ce qui les empêcheroit de le mesurer aussi tel qu'il est en lui-même? La fameuse dispute; si la force d'un corps qui se meut est proportionnelle à sa vitesse, ou au carré de sa vitesse, cette dispute, dis-je, n'auroit pas besoin d'être décidée par la comparaison des effets produits en tems égaux ou en tems inégaux: on pourroit se servir de mesures & de comparaisons directes.

Une cause diffère d'un signe, en tant qu'elle implique une priorité de tems & une contiguité de lieu, aussi-bien qu'une conjonction constante. Un signe n'est qu'un effet corrélatif, procédant de la même cause. *Note de l'Auteur.*

Philosophiques. 215 autre chose qu'un rapport habituel entre les objets qui se fuient ; & ce sentiment est l'archétype de l'idée que nous cherchons. 'Comme cette idée vient, non d'un seul cas, mais d'une pluralité de cas similaires , elle doit résulter de la circonstance dans laquelle cette pluralité diffère de l'unité de chaque cas individuel : or , cette circonstance est précisément ce passage habituel de l'imagination qui fait la liaison des objets j ce n'est qu'en ceci que plusieurs cas diffèrent d'un cas, avec lequel ils s'accordent en tout autre point. La première fois, pour revenir à cet exemple commun , que nous avons vu le mouvement d'une bille communiqué , par le choc , à une autre bille , ce cas a été exactement Semblable à tous ceux que nous pouvons rencontrer actuellement : toute la différence , c'est qu'alors nous ne pouvions pas inférer un événement de l'autre ; au lieu que nous le pouvons aujourd'hui , après une longue suite d'expériences uniformes. Je ne fais fi mes lecteurs Sentiront bien la force de ces raisonnemensj mais je craindrois que trop de paO3 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

2i4 Essais rôles, & une plus grande variété d'afpe&s, ne ferviflent qu'à le rendre encore plus obfcure & plus embrouillé(i). Les fpéculation abftraites ont leur point de vue i & quand on le faifit heureufement , il jette plus de clarté fur les fujets que ne feroit toute l'éloquence du (i) Peut-être que M. Hume fait fes excuses un peu trop tard. Il a employé bien de* parole* , & ramené fur le tapis bien des comparaifons \, pour exprimer ce qui pouvoir être dit en aflez peu de mots c'eft que nous ne voyons point le fonds des chofes , les aétions intimes , le mécanifme fecret , qui lie les caufes avec leurs effets. Mais , d'un côté , notre ignorance ne porte aucune atteinte à la certitude des effets que nous attendons de certaines caufes ; toutes les fois que je mettrai de l'eau fut une quantité de feu fuffifante , je fais qu'elle bouillira , & ainfi du refte : & , de l'autre , je ne puis douter qu'il n'y ait une aétion réciproque des corps les uns fur les autres , dès que je remarque qu'il y a une certaine diftance entre ces aétions. Si l'eau eft à deux pieds du feu , elle ne bouillira jamais. Cela feul me paroît établir la liaifon néceffaire de tout ce qui arrive dans la nature. Il n'eft pas effentiel qu'elle foit toujours intelligible & explicable pour être en droit d'affurer fa réalité. Mais, notre Philofophe aime les fubtilités , parce qu'elles conduifent au pyrrhonifme , qui eft fon dogme favori. Note de l'Editeur.

roles, & une plus grande variété d'aspects, ne fervissent qu'à le rendre encore plus obscur & plus embrouillé⁽¹⁾. Les spéculations abstraites ont leur point de vue; & quand on le saisit heureusement, il jette plus de clarté sur les sujets, que ne feroit toute l'éloquence du

(1) Peut-être que M. *Hume* fait ses excuses un peu trop tard. Il a employé bien des paroles, & ramené sur le tapis bien des comparaisons, pour exprimer ce qui pouvoit être dit en assez peu de mots; c'est que nous ne voyons point le fonds des choses, les actions intimes, le mécanisme secret, qui lie les causes avec leurs effets. Mais, d'un côté, cette ignorance ne porte aucune atteinte à la certitude des effets que nous attendons de certaines causes; toutes les fois que je mettrai de l'eau sur une quantité de feu suffisante, je sais qu'elle bouillira, & ainsi du reste: & de l'autre, je ne puis douter qu'il n'y ait une action réciproque des corps les uns sur les autres, dès que je remarque qu'à une certaine distance cette action cesse. Si l'eau est à deux pieds du feu, elle ne bouillira jamais. Cela seul me paroît établir la liaison nécessaire de tout ce qui arrive dans la nature. Il n'est pas essentiel qu'elle soit toujours intelligible & expliquable pour être en droit d'assurer sa réalité. Mais, notre Philosophe aime les subtilités, parce qu'elles conduisent au pyrrhonisme, qui est son dogme favori. *Note*

‘P H I I: O S OPHIQUÏS. monde & la plus grande abondance du
ftyle. Cest-là que nous devrions toujours tendre , réfervant les fleurs de
rhétorique pour des matières qui en foient plus fufceptibles. «04 * Digitized
by Google



z 1 6 Essais HUITIEME ESSAI. Sur la liberté & la nécejjlté

Première Partie Quand on entend parler de queftions qui ont été difcutées & débattues avec beaucoup d'animofité , depuis la première origine des fciences & de la philofophie , il feroit naturel de croire que dans ce long efpace , le fens des termes auroit été au moins déterminé entre les difputans, & qu'après avoir, pendant deux mille ans , vctillé fur les mots , on fe feroit mis en état d'arriver au véritable fujet qui fait le fonds de la controverfe ; car enfin , y a-t-il rien qui paroiffe plus aifé, que de donner des définitions exa&es des termes qu'on emploie , & de faire de ces définitions la bafe de nos recherches , au lieu de difputer, comme on fait, fur le fon des mots î Cependant , en confidérant la chofe de plus près , on verra que c'eft tout le contraire qui t B Digitized by Googl

Philosophiques. 117 arrive. Une controverse dure depuis longtemps sans être décidée -, cette seule circonstance fait déjà présumer qu'il y a de l'ambiguïté dans les expressions , & que les antagonistes n'attachent pas les mêmes idées aux mêmes termes. A moins que de poser en fait que la nature a façonné tous les esprits sur le même modèle, & leur a donné des facultés toutes semblables ; rien de plus frivole que nos disputes , de vive voix ou par écrit. Mais, cela étant il ferait absolument impossible qu'avec les mêmes idées jointes aux mêmes termes , on nourrit , pendant si long-temps , des opinions si différentes sur le même sujet , spécialement lorsqu'on se communique ses vues , Sc que chaque parti cherche partout des arguments propres à lui affiner la vision. Quand les philosophes entament des questions qui sont hors de la portée humaine , comme sont , par exemple, celle de l'origine du monde , celle de l'économie du système intellectuel , & de la région des esprits ; on ne s'étonne pas de les voir battre la campagne., & se perdre en discussions stériles , sans jamais arriver à rien de certain. Mais , lorsque

2 1 8 E S S A I s la controverfe roule fûr un fujet de la vie commune , & fur des chofes d'expérience , je ne vois plus ce qui pourroit en retarder la déciſion, finon quelques termes ambigus , qui éloignent les combattans , 6c les empêchent de s'approcher. C'eſt ce qui s'obſerve,, d'une maniéré frappante , dans la longue diſpute fur la liberté 6c fur la néceſſité. Il va paraître, oii je me trompe fort, que tous les hommes» (avans 6c ignorans , ont toujours été du même avis fur ce fujet : 3c qu'il ne falloit que quelques définitions intelligibles pour mettre fin à toute la controverfe. J'avoue qu'ayant paſſé par toutes fortes de mains , elle a été embrouillée à un tel point dans les labyrinthes ténébreux du fophiſme , qu'il n'eſt point étonnant que des lecteurs qui ſe piquent de goût 6c de politeſſe , en foient railés juſqu'à ne pouvoir plus en entendre parler , 6c refuſent de laiſſer troubler leur repos par une queſtion qui ne peut, ni les amuſer , ni les inftruire. Je me flatte néanmoins que le tour que je lui donne ici , pourra réveiller leur attention , tant par ſa nouveauté , que parce

The text on this page is estimated to be only 28.47% accurate

P * Philos ophiqües. 219 qu'il promet au moins quelque chose de décifif, & parce que jç n'y mêle aucun raisonnement obfcure Sc embarrassé, qui puitfè mettre l'esprit mal à Ton aife. J'elpere donc de faire voir que tous les hommes, en tout tems, ont été d'accord fur les doctrines de la néceffité & de la liberté", quelque fens qu'on puiſſe attacher à ces termes, pourvu que ce foit un fens raifonnable j Sc que ce n'a été jufqu'ici qu'une difpute de mots. Commençons par la néceffité. Tout le monde convient que les opérations de matière font produites par des forces néceſſaires, & que les effets y font déterminés {1), avec tant de précifion, par là nature 6c l'énergie de leurs caufes, que dans chaque circonſtance donnée, il n'tût pu exiſter d'autre effet que celui qui s'eſt manifefié. Les Loix de U nature fixent, avec la dernière exactitude, le degré & la direction de chaque mouve(1) Voici préfentement des forces réelles, & des déterminations néceſſaires. Comment Ai. JJume accorda» i-il cela avec les affinions de l'effai précédent? Note de V Editeur. ' Digitized by Google

0 210 É S SAIS ment : il est également impossible, que le choc de
 deux corps fasse naître une créature vivante, ou qu'il produise , Toit un
 degré , Toit une direction de mouvement différente de celle que nous
 voyons. Pour nous former donc une idée juste & précise de nécessité , il faut
 considérer l'origine de cette idée, en tant qu'on l'applique aux opérations
 corporelles. Si les scènes de la nature changeoient perpétuellement, &
 celles changeaient de façon que jamais il n'y eût la moindre ressemblance
 entre deux évènements-, si chaque objet étoit tellement neuf qu'on n'y
 retrouvât rien de ce qui a été aperçu précédemment , il est clair que nous
 ne ferions jamais parvenus à aucune idée de nécessité ou de liaison. Dans
 cette hypothèse, nous verrions des suites *, mais nous ne soupçonnerions
 pas même des productions : & le rapport qu'on nomme de causalité nous
 feroit entièrement inconnu. Dès-lors plus d'inductions , plus de
 raisonnemens sur les opérations de la nature : les sens & la mémoire font les
 seuls canaux par où la connoissance des réalités puisse entrer dans nos âmes.
 Il s'enfuit de là que les

ment : il est également impossible, que le choc de deux corps fasse naître une créature vivante, ou qu'il produise, soit un degré, soit une direction de mouvement différente de celle que nous voyons. Pour nous former donc une idée juste & précise de nécessité, il faut considérer l'origine de cette idée, en tant qu'on l'applique aux opérations corporelles.

Si les scènes de la nature changeoient perpétuellement, & qu'elles changeassent de façon que jamais il n'y eût la moindre ressemblance entre deux événemens ; si chaque objet étoit tellement neuf qu'on n'y retrouvât rien de ce qui a été apperçu précédemment, il est clair que nous ne ferions jamais parvenus à aucune idée de nécessité ou de liaison. Dans cette hypothèse, nous verrions des suites ; mais nous ne soupçonnerions pas même des productions : & le rapport qu'on nomme de *causalité* nous seroit entièrement inconnu. Dès-lors plus d'inductions, plus de raisonnemens sur les opérations de la nature : les sens & la mémoire sont les seuls canaux par où la connoissance des réalités puisse en-

Philosophiques. ni idées de nécessité & de cause dérivent uniquement de cette uniformité observable dans les œuvres de la nature ; d'où résulte l'union confiante des objets similaires , & l'habitude ou nous sommes d'inférer l'existence d'Ês uns de l'existence des autres. C'est donc sur ces deux circonstances que se fonde toute la nécessité que nous attribuons à la matière *, sans elles nous n'en aurions pas la moindre notion. Si je puis donc prouver que personne n'a jamais douté que ces deux circonstances n'aient lieu dans les actes de la volonté , & dans les opérations de l'entendement * il s'enfuira que les hommes ont toujours été du même sentiment par rapport à la doctrine de la nécessité j. Sc qu'on n'a tant disputé là-dessus que parce qu'on n'a pas pris la peine de s'entendre.» • Et d'abord , à l'égard de la conjonction régulière & confiante des événements similaires, voici quelques réflexions que je crois satisfaisantes. C'est un fait universellement reconnu , que chez toutes les nations , & dans tous les siècles , les actions humaines ont

222, ' . # - 1 Essais une grande uniformité > & que la nature de l'homme ne s'est point écartée jusqu'ici de ses principes & de sa marche ordinaire. Les mêmes motifs produisent toujours la même conduite : les mêmes événemens résultent de des mêmes causes. L'ambition , l'avarice , L'amour propre , la vanité, l'amitié, la générosité , le patriotisme j ces diverses passions ont été , dès l'origine du monde , & font encore les sources de toutes nos entreprises , les ressorts de toutes nos actions. Voulezvous connoître les sentimens , les inclinations , & la vie des grecs & des romains > Etudiez le tempérament & la conduite des françois Sc des anglois d'aujourd'hui ï vous pourrez transporter à ceux-là les observations que vous aurez faites sur ceux-ci , sans courir grand risque de vous tromper. L'histoire ne nous apprend là-dessus rien de neuf, ni de singulier : tant il est vrai que le genre humain demeure le même dans tous les temps & dans tous les lieux. Tout au contraire , la principale utilité de l'histoire consiste à découvrir les principes constants & universels de la nature de l'homme , considérée dans tous les

Digitized by Google

fPhilosophiques, x 2' \$ ctats & dans toutes les fituations de la vie ;
 c'est elle qui nous fournit les matériaux d où nous tirons nos remarques fur
 les reflorts réglés des avions humaines. Ces récits de guerres, d'intrigues de
 faétions &c de révolutions, font autant de recueils d'expériences qui fervent
 au politique, & au philofophe moral, à établir les principes de leurs
 dodlrines } de la meme façon que le phyficien- , le naturalifte, apprend à
 connoître la nature des plantes, des minéraux, &c des autres objets. L'eau, la
 terre, &c les autres élémens, examinés par Arifiûtc &c par Hippocrate , ne
 reiTemblent pas davantage à ceux 3e nos jours , que les hommes, décrits par
 Polybe &c par Tacite t reftemblent aux habitans du monde que nous voyons
 aujourd'hui. Suppofons un voyageur qui , revenant de loin , nous parle
 d'une conktce peuplée d'hommes, entièrement différens de ceux que nous
 connoi fions, d'hommes fans ambition , fans avarice , fans defir de
 vengeance , qui ne trouvent du plaifir que dans l'amitié, # lagénérofité, &c
 le dévouement au bien public ; ces circonftances prouveroient la fàuf*
 Digitized by Google

224 Essais 4 fêté de fa relation 3 tout auflî évidemment que fi elle étoit remplie de centaures & de dragons, de miracles & de prodiges. Un hiftorien ne peut pas trahir plus clairement fa mauvaife foi , quen attribuant à fes perfonnages une conduite contraire au cours de la nature j & dont on ne fauroir s'imaginer aucun motif : & ceux qui s'attachent à rectifier l'hiftoire , ne connoiffent point de preuves plus convaincantes de falſification. La véracité de Quinte-Curce n'eſt pas moins ſuſpecte lorſqu'il décrit le courage plus qu'humain X Alexandre (i) , 8c lui fait attaquer, lui tout feul , des bataillons nombreux d'ennemis , que lorſqu'il liii en fait foutenir le choc avec une force 8c une activité furriaturelle. Tant il eſt vrai que cette uniformité , univerſellement reconnue dans les opérations * (i) Il eſt difficile d'affigner juſqu'où peut aller la témérité , ou quelque autre paſſion fort vive. Il y a des choies dans l'hiftoire qui paroiffent contraires à la nature 8c aux mœurs de l'homme ; 8c qui n'en font pas moins vraies. Tou: ce qu'il y a , c'eſt que de pareilles chofes doivent être ſuffiſamment atteſtées ; fans quoi elles demeurent ſuſpectes. Note de i' Éditeur. des

Philosophiques, & des idées des corps, s'étend encore sur les motifs & sur les actions des hommes. . De-là vient aussi l'avantage d'une longue vie passée dans les affaires & dans l'usage du monde ; elle nous fait acquérir cette expérience qui dévoile les principes de la nature humaine, & qui établit des maximes utiles dans la spéculation & dans la pratique. C'est en suivant les pas de ce guide que les actions, les paroles, les gestes, nous aident à remonter à la connaissance des inclinations & des motifs; & que de cette connaissance nous redescendons à l'interprétation des actions & de la conduite. Des observations générales, accumulées par une longue routine, nous donnent la clef de la nature humaine, nous en démêlent les labyrinthes, & nous dévoilent ses obscurités. Nous cessons d'être dupes des apparences : nous prenons les manifestes que les princes publient, pour ce qu'ils font, pour des prétextes spécieusement colorés ; & sans refuser à l'honneur & à la vertu leur valeur intrinsèque, nous ne croyons guères à ce parfait défintéressement dont les hommes aiment tant à se parer. Dans Tome /. P

lié Essais. la multitude 8c dans les fadtions , nous ne le cherchons jamais : dans les chefs 3 nous le fuppofons très -rarement : & à grande peine l'accordons-nous aux individus , dç quelque rang ou condition qu'ils foient. Mais, s'il n'y avoir point d'uniformité dans les actions de l'homme, fi les expériences que nous faifons dans ce genre étoient pleines d'ir régularités 8c d'anomalies , il feroit irapofible de faire aucune obfervation générale fur k genre humain : les faits mêmes les mieux cabines par la réflexion ne nous ferviroient delien. Pourquoi le vieux laboureur furp^Æè-c-dl » en fon art, le pay fan novice, fi ce n'eft parce que le foleil , la pluie 8c la terre,, ont une influence uniforme fur la production des végétaux , & qu'une longue pratique lui a enfeigné les réglés auxquelles cette influence eft founife ? Il ne faut pourtant pas pouflertrop loin cette uniformité des aétions humaines; cc feroit une. erreur de croire que tous les hommes doivent toujours agir de la même façon dans les mêmes circonftances , fans avoir égard à la diverfité des caradteres, des pré-

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

Philosophiques. 217 jugés , & des opinions i ce n'est pas ainsi que la nature se montre uniforme dans ses productions. La variété de conduite , chez différens hommes, nous met, au contraire, en état de multiplier & de varier nos maximes, en y conservant cependant toujours de l'unité & de la régularité. Les mœurs -des hommes sont différentes en différens lieux & en différens pays; cela nous montre quelle est la force de la coutume & de l'éducation , qui forment l'esprit humain dès l'âge le plus tendre & lui donnent un caractère fixe & durable. Les deux sexes n'ont pas les mêmes manières, ni les mêmes façons d'agir ; cela nous fait connoître les marques distinctives & invariables que la nature a imprimées à chacun d'eux. Les actions du même homme sont sujettes à de grandes variations dans les différens périodes qui remplissent sa vie depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse ; occasion de faire des remarques générales sur le changement graduel de nos sentimens- & de nos penchans. ,16c sur les divers caractères qui dominent dans les divers âges de la créature humaine. Les caractères mêmes qui sont \ p 2, Digitized by Google

21\$ Essais propres à chaque individu, ont leur confiance & leur uniformité : si cela n'étoit pas, comment pourrions-nous , par notre familiarité avec les autres hommes , & par l'étude de leur conduite , connoître les dispositions où ils sont à notre égard , & celles où nous devons être au leur ? J'accorde qu'il est possible de trouver des actions qui n'ont point de liaison uniforme & régulière avec des motifs connus , & qui font exception à toutes les maximes établies en politique; mais veut-on favoir quel jugement il faut en porter ? Qu'on examine les sentimens reçus touchant les événemens irréguliers qui s'offrent dans le cours de la nature & dans les opérations des corps : il n'y a pas plus de confiance, ni d'uniformité, dans la manière dont les causes y sont jointes à leurs effets accoutumés : l'artiste qui travaille, sur la matière morte y peut manquer son but, aussi bien que le politique qui dirige la conduite des agens doués de sentiment ôc d'intelligence.; Le vulgaire, qui ne juge que sur les apparences , attribue l'incertitude des événemens à une incertitude dans les

Digitized by
Googl

P H r L ô's OPHIQUES.' 1ZJ caufes : il croit qu'une caufe peut
manquer Ton effet ordinaire fans qu'aucun empêchement vienne traverser
fon opération. Les philofophes , réfléchiffant fur la grande variété de relations
de principes que la nature renferme j & que leur petitesse ou leur
éloignement nous cachent ; Soupçonnent d'abord, que la contrariété des
événemens, au lieu de réfulter de la contingence des mêmes caufes j
pourroit bien venir de l'action fecrete de quelques caufes contraires ; ce
foupçon devient certitude lorfqu'un examen ultérieur leur fait connoître,
qu'une contrariété d'effets indique toujours une contrariété & une oppofition
mutuelle entre les caufes. Une horloge , ou une montre, s'arrête j le payfan
vous dira pour toute raifon qu'elle n'a pas coutume d'aller bien ; mais
l'artifte s'apperçoit aifément que la même force du pendule ou du reffort,
ayant toujours la même influence fur les roues, elle ne peut manquer fon
effet qu'à caufe d'un obftacle , d'un grain de pouffière , peut-être , qui lui
pend tout le mouvement de la machine. C'est fur de pareilles obfervations
que les P i

The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate

jjp -, 'E S SAIS philofophes ont bâti la maxime : que toutes les
caufes font dans une liaifon néceffaire avec leurs effets j & que toute
incertitude apparente procédé toujours de l aélion fecrete de caufcS
contraires. .. ' Prenons un exemple tiré du corps humain. Lorfque les
fymptomes ordinaires de fante ou de maladie trompent notre attente ,
lorfque les remedes ne font pas leur effet ordinaire » loi-fqu en général des
événemens irréguliers naiffent de quelque caufç que ce foit j les médecins
& les philofophes n'en font pas étonnés : il ne leur vient pas même dans la
penfée de nier la néceffité .& l'uniformité des principes qui prefident
à.l'économie animale*, ils lavent que le corps eft une machine extrêmement
. compliquée > le réfervoir de mille forces inconnues & inconcevables.,
dont des opérations nous doivent paroître incertaines & que par conféquent
les irrégularités extérieures, qui tombent fous nos fens, ne prouverit
aucunement que la nature fe foit écartée , le moins du; monde , de fes loix
dans le mécanifme intérieur. . Le philofophe qui ie pique d'être confc-

Digitized by Google

philosophes ont bâti la maxime : que toutes les causes sont dans une liaison nécessaire avec leurs effets; & que toute incertitude apparente procède toujours de l'action secrète de causes contraires.

Prenons un exemple tiré du corps humain. Lorsque les symptômes ordinaires de santé ou de maladie trompent notre attente, lorsque les remèdes ne font pas leur effet ordinaire, lorsqu'en général des événemens irréguliers naissent de quelque cause que ce soit; les médecins & les philosophes n'en sont pas étonnés : il ne leur vient pas même dans la pensée de nier la nécessité & l'uniformité des principes qui président à l'économie animale: ils savent que le corps est une machine extrêmement compliquée, le réservoir de mille forces inconnues & inconcevables, dont les opérations nous doivent paroître incertaines, & que par conséquent les irrégularités extérieures, qui tombent sous nos sens, ne prouvent aucunement que la nature se soit écartée, le moins du monde, de ses loix dans le mécanisme intérieur.

Philosophique s. a\$quent dans Tes raisonnemens , doit juger de
même des actions & des vœux. Souvent les résolutions qui nous
paraissent les plus bizarres & les moins attendues , ne le sont point pour
ceux qui connaissent le caractère particulier & la situation des personnes qui
les ont formées. Un-Homme poli & complaisant .vous fait une réponse
brusque mais c'est qu'il a mal aux dents, ou qu'il est à jeun : quelque
stupide montre une vivacité, une allégresse, qu'on ne lui voit presque jamais
ici mais c'est qu'il lui est survenu quelque bonne fortune à laquelle il ne
s'attendait pas. Supposons même une action dont , ni L'auteur , ni les
spectateurs, ne peuvent rendre une bonne raison -, ne favons-nous pas en
général que l'inconstance & l'irrégularité font, du moins, jusqu'à un certain
point, le partage , & , en quelque façon, le caractère constant de
l'humanité? Caractère cependant plus particulièrement affecté à ceux qui
n'ont point de règle fixe pour leur conduite, & dont la vie entière n'est que
le fruit continuel d'un caprice à l'autre. Et pourquoi veut-on que ces
discordances apparentes

i3 * E s s a i s pêchent que les motifs intérieurs n*agiflent uniformément , pendant qu' on fuppoſe les vents , la pluie j les nuages , & les autres variations de l'air gouvernées par des loix fiables, quoiqu'impénétrables à la faſagacité humaine ? Il eſt donc clair que la liaifon des motifs avec les a&cs de la volonté, n'eſt, ni moins régulière , ni moins uniforme , que celle des autres cauſes naturelles avec leurs effets. Cette vérité eſt univerſellement reconnue, & n'a jamais été conteſtée , ni par les philoſophes , ni par le peuple. Or , comme l'expérience du paſſé eſt le fondement de toutes nos induélions pour l'avenir, & que nous concluons que les objets qui ont toujours été joints , le 'feront toujours ; il paroît ſuperflu de montrer que l'uniformité connue , & prouvée par l'expérience , eſt la fource de toutes les conclufions que nous formons touchant les a&ions humaines. Cependant , pour mettre notre fujet dans un plus grand jour, arrêtons-nous un moment à ce dernier article. " • ; Quand on confidere les fociétés , on â de Digitized by Google

Philosophiques. zj 3 la peine à y trouver une aCtion ifolée
entièrement complete en elle-même. Les hommes y dépendent fi fort les
uns des autres qu'ils ne fauroient prefque rien faire qui ne tienne à leurs
rapports mutuels j nul agent n'y peut parvenir. à fon but fans ctre fecouru
des autres. Le pauvre artifany-qui travaille feul dans fon atelier , s'attend à
jouir tran-< quillement du fruit de fes travaux fous la protection du
magiftrat : il s'attend qu'en donnant fes ouvrages à un prix raifonnable , il
trouvera des acheteurs & qu'il pourra échanger l'argent qu'il aura gagné
contre des denrées néceffaires à fa fubfiftance. A mefure que nous avons des
liaifons plus ou moins étendues , des communautés d'intérêts plus ou moins
compliquées, notre plan de vie embraffe plus ou moins de ces aêtes
coopérans , qui , bien que procédant de leurs motifs propres j viennent
pourtant féconder nos intentions. Et , en formant ces concluions , nous ne
comptons pas moins fur l'expérience du paffé, que lorfqu'il s'agit des objets
corporels : nous croyons fermement que les actions, humaines demeureront
les moines que nous Digitized by Google

254 E s s A i s les avons trouvées jufqu'ici , & que leurs effets ne changeront pas plus que ceux des élémens. Un manufacturier , qui veut faire quelque piece d'ouvrage , ne compte pas moins fur le travail de fes ouvriers que fur les outils qu'il emploie i dans l'un ou dans l'autre cas , il feroit également furpris de voir fon attente trompée. En un mot, l'induéti on expérimentale eft fi néceffaire dans la vie de l'homme qu'il n'eft prefque point de moment dans la veille où l'on en fafTe < ... ufage. N'avons-nous donc pas raifon de dire que tout le genre humain a toujours été du même avis fur la doétri ne de l'ancéflitéi dans le fens où nous Pavons définie & expliquée 2 " Les philofophes , en ce point j ne fe fontjamais écartés de l'opinion du peuple. Pour ne pas dire que prefque toutes leurs a&ions fuppofent cette opinion , il fufHt de remarquer qu'elle eft eflentielle à la plupart des connoiffances fpéculatives. Que deviendroit l'hiftoire , fi l'expérience que nous avons des hommes ne nous autorifoit à nous confier en la bonne foi des hiftoriens î La politique fcDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.21% accurate

X Philos phi que s. 235 roitelle uqe fcience, fi les loix &: les formes de gouvernement n'avoient une influence régulière & uniforme fur la fociété? Où prendrôit-on les fondemens de la morale , fi certains fentimens n'étoient pas confamment affectés à certains caractères & fi ces fentimens n'avoient pas des effets déterminés^ fur notre conduite? Sous quel prétexte enfin exercerions-nous notre critique fin un morceau de poefie ou de belles-lettres , fi nous ne 'pouvions affirmer que lès fentimens & les rôles des perfonnages y font bien ou mai exprimés ôc conduits , convenables ou uon aux caractères &c aux circonftances? Il paroît donci généralement parlant j* qu'il ne peut y avoir , ni fcience , ni aétion , fans préfuppofer la doéhine de la néceflité, & fans reconnoître la' force de cet argument qui conclut des motifs aux aâes de la volonté i ôc du caractère à la conduite. * Quand nous confidérons en effet avec quel accord l'évidence naturelle & levidehcé morale fe joignent, pour ne former qu'unes même 'chaîne d'argumens , noas convien

Essais" tare & viennent des mêmes principes. Un prisonnier , qui n'a ni argent ni crédit , connoît par la dureté de Ton geôlier , tout autant que par l'épave des murs & des grilles qui l'environnent, l'impuissance où il est de s'échapper j il aimera même mieux s'écraser sur la pierre & sur le fer que sur un cœur inflexible. Le même prisonnier , marchant à l'échafaut, lit auflû certainement sa mort dans l'attention avec laquelle il est gardé j que dans la hache ou la roue dont il s'approche. Voici quelle est la série d'idées que son âme parcourt : des soldats qui s'opposent à sa fuite j l'exécuteur faisant les fonctions de {a charge-, la tête séparée du tronc-, le sang qui coule j la machine en convulsion, & la mort. Cette chaîne est composée en partie de causes naturelles , & en partie d'actions volontaires -, mais l'esprit ne sent aucune différence en passant d'un anneau à l'autre -, & il n'auroit pas plus de certitude de l'événement qui doit en résulter ^ quand la chaîne ne seroit formée que d'objets présents aux sens ou à la mémoire j quand ce seroit une complication de causes liées ensemble.

ture & viennent des mêmes principes. Un prisonnier, qui n'a ni argent ni crédit, connoît par la dureté de son geolier, tout autant que par l'épaisseur des murs & des grilles qui l'environnent, l'impuissance où il est de s'échapper; il aimera même mieux s'effayer sur la pierre & sur le fer que sur un cœur inflexible. Le même prisonnier, marchant à l'échaffaut, lit aussi certainement sa mort dans l'attention avec laquelle il est gardé, que dans la hache ou la roue dont il s'approche. Voici quelle est la série d'idées que son ame parcourt : des soldats qui s'opposent à sa fuite; l'exécuteur faisant les fonctions de la charge; la tête séparée du tronc; le sang qui coule; la machine en convulsion, & la mort. Cette chaîne est composée en partie de causes naturelles, & en partie d'actions volontaires; mais l'esprit ne sent aucune différence en passant d'un anneau à l'autre; & il n'auroit pas plus de certitude de l'événement qui doit en résulter, quand la chaîne ne seroit formée que d'objets présents aux sens ou à la mémoire; quand ce se-

Philosophiques. i \ ble parce qu'il nous plaît de nommer nécef- *
fité phyfiquē. Une liaifon d'objets , prouvée par l'expérience , toutes les fois
qu'elle reparoit la même , produit le même effet fini lame ,
indépendamment de la nature de ces objets : qu'écefoient des motifs , des
voûtions, des aCtes , ou que cc foit de la figure & du mouvement , cela
revient au mêmes nous pouvons changer les noms des chofes ; mais leur
nature & leurs opérations fur ^entendement demeurent invariables. Je me
fuis fouvent demandé , d'où pouvoit venir que les hommes ont eu , de tout
tems, une fi forte répugnance à profefler ouvertement la doâcine de la
néceffité , tandis qu'ils la profeflent tous tacitement foit dans la pratique,
foit dans la théorie *, & d'où vient ce penchant fi fort qu'ils ont pour
l'opinion contraire : je crois qu'on peut en donner la raifon fuivante. En
examinant les opérations des corps & la production des effets, nous
trouvons que nos .facultés ne nous découvrent que deux chofes , la
conjonction confiante de certains objets , & la tranfition habituelle qui porte
l'anie de la Digitized by Google

258 -, : *r { E s s A i s , i i- / * vue de l'un à la supposition de l'autre. Mais; quoique l'aveu de notre ignorance Toit le dernier résultat d'un examen approfondi de cette matière , il reste pourtant aux hommes une extrême pente à se croire capable de pénétrer plus avant dans les puissances de la nature corporelle , & d'apercevoir entre les causes & les effets un je ne fais quoi, qu'ils transforment en connexion nécessaire. Lorsque , après cela , réfléchissant sur les opérations de leur entendement , 'ils ne sentent rien de pareil entre les motifs: & les actions , ils sont portés à supposer que les effets des forces brutes de la matière , différent, à cet égard, de ceux qui naissent de l'intelligence & de la pensée / Étant donc une fois bien convaincus que toutes nos connoissances en fait de causalité> de quelque genre qu'elle (bit 3 se réduisent à la conjonction constante & à l'induction fi) qui s'y fonde , & voyant (1) Cela est vrai quant à la certitude qui naît de l'induction *, mais cela ne prouve pas que les déterminations, qui fondent l'induction dans les cas .moraux , soient les mêmes & du même genre que celles fut lesquelles repose l'induction physique, O» , c'est ce que M. Hume suppose

vue de l'un à la supposition de l'autre. Mais, quoique l'aveu de notre ignorance soit le dernier résultat d'un examen approfondi de cette matière, il reste pourtant aux hommes une extrême pente à se croire capable de pénétrer plus avant dans les puissances de la nature corporelle, & d'appercevoir entre les causes & les effets un je ne sais quoi, qu'ils transforment en connexion nécessaire. Lorsque, après cela, réfléchissant sur les opérations de leur entendement, ils ne sentent rien de pareil entre les motifs & les actions, ils sont portés à supposer que les effets des forces brutes de la matière, différent, à cet égard, de ceux qui naissent de l'intelligence & de la pensée. Étant donc une fois bien convaincus que toutes nos connoissances en fait de causalité, de quelque genre qu'elle soit, se réduisent à la conjonction constante & à l'induction (1) qui s'y fonde, & voyant

(1) Cela est vrai quant à la certitude qui naît de l'induction ; mais cela ne prouve pas que les déterminations qui fondent l'induction dans les cas moraux, soient les

! Philosophiques. 259 ces deux circonstances universellement reconnues dans les aétes volontaires ; il ne nous en coûtera plus tant d'admettre une meme néceiité commune à toutes les caufes. Ce raisonnement, qui rend les déterminations de la volonté néceffaires, paroîtra oppofé aux fyftêraes de plufieurs philosophes ; cependant, en y réfléchiilant , on verra que l'oppofition n'eft que dans les mors. Je me trompe fort , fi la néceflité, dans le fens où nous prenons ce terme , a jamais été ou pu être rejetée d aucun philofophe. La feule exception imaginable , ce feroit de prétendre que l'on pût appercevoir entre les caufes matérielles & leurs effets , une connexion plus grande que dans les aétes volontaires des êtres intelligens. Or, s'il en e(l ainfi ounon^ c'est une affaire d'examen : ces philofophes perpétuellement par une pute pétition de principe. Avec cela , comme nous l'avonS déjà infinué , la doûrine dè cec elTai «fl dans une oppofition manifefte Ce confiante avec celle du précédent. Ici tout a pour bafe Li liaifon confiante Ce nécefTaire entre les caufes Ce les effets ; au lieu que ci-defTus cette liaifon étoic une chimère , ur.c hypothefe gratuite. Note de l'Editeur. » \ Digitized by Googl

*4° Essais prons fans peine qu elles font de même liafont tenus de prouver leur affertion en décrivant ce plus grand degré de néceffité , 3c en nous la montrant dans les aétions des causes matérielles. N'est-ce pas, en effet, rcnvetfer l'ordre de la queftion qui concerne la liberté & la néceffité , que de la commencer , comme on fait, par l'examen des facultés de famé , & de l'influence de l'entendement fur les opérations de la volonté ? Que ne difcute-t-on , auparavant une queftion plus fimple , celle qui regarde l'opération des corps 6c de la matière brute? Que n'effaie-t-on de fe former des idées de caufalite 6c de néceffité, diftinétes de la liaifon confiante des objets , 6c de cette induétion qui en eft la conféquence ? Si toute la néceffité que nous concevons dans la matière fe réduit à ces deux points, lefquels , de l'aveu de tout le monde, ont également lieu dans les opérations de lame i la difpute eft finie , ou , du moins , ce n'eft plus qu'une difpute de mots. Mais , tant que nous fuppoferons gratuitement que l'opération des objets j

Digitized by (jOOg bj

Prons sans peine qu'elles sont de même nature ; font tenus de prouver leur assertion en décrivant ce plus grand degré de nécessité , & en nous la montrant dans les actions des causes matérielles.

N'est-ce pas , en effet , renverser l'ordre de la question qui concerne la liberté & la nécessité , que de la commencer , comme on fait , par l'examen des facultés de l'ame , & de l'influence de l'entendement sur les opérations de la volonté ? Que ne discute-t-on , auparavant une question plus simple , celle qui regarde l'opération des corps & de la matière brute ? Que n'essaie-t-on de se former des idées de causalité & de nécessité , distinctes de la liaison constante des objets , & de cette induction qui en est la conséquence ? Si toute la nécessité que nous concevons dans la matière se réduit à ces deux points , lesquels , de l'aveu de tout le monde , ont également lieu dans les opérations de l'ame ; la dispute est finie , ou , du moins , ce n'est plus qu'une dispute de mots. Mais , tant que nous supposerons gratuitement que l'opération des

Philosophiques. *4* objets extérieurs nous donne une idée de
nécessité & de causalité que nous reconnaissons ne pouvoir trouver, dans les
actes volontaires de la même jette supposition erronée nous mettra pour
toujours dans l'impossibilité de rien conclure. Il n'y a qu'une méthode pour
nous détromper - c'est d'examiner, en remontant plus haut 3 la sphère
étroite des connaissances que nous avons des causes matérielles, & de nous
bien convaincre qu'elles se réduisent aux deux points dont nous avons tant
parlé. Peut-être sentirons-nous d'abord de la peine à refaire si fort les
bornes de notre entendement -, mais, cette difficulté, une fois surmontée,
nous n'en trouverons plus à appliquer la doctrine de la nécessité aux actes
volontaires. Évidemment convaincus alors que ces actes sont constamment
ou régulièrement alliés aux motifs, aux circonstances, & aux caractères, &
que nous concluons toujours des uns aux autres, nous nous verrons obligés
de trancher le mot, & de reconnaître » en termes formels, cette nécessité,
dont jusqu'ici, toutes nos délibérations

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

24* Essais * tions, toutes nos réflexions , Sc toutes nos démarches ont porté l’empreinte (i). (i) On peut rendre une autre raison de la grande vogue que la doctrine de la liberté s’est acquise. Il y a une sensation trompeuse d’un état indifférent , fondée sur une fautive lueur d’expérience qui accompagne , ou peut du moins accompagner , plusieurs de nos actions. La nécessité d’une action , soit matérielle , soit spirituelle , n’est pas , à proprement parler , une qualité inhérente dans l’agent ; elle est l’état d’un être pensant qui confère cette action : 8c elle consiste principalement dans cette détermination de la pensée qui tire l’action présente d’un objet précédent. Il en est de même de la liberté , en tant qu’on l’oppose à la nécessité ; elle n’est autre chose que l’absence de cette détermination , un certain état vague une certaine indifférence que nous sentons en parlant t ou en ne passant pas , de l’idée “d’un objet à celle d’un autre. Il est à remarquer que nous nous trouvons rarement dans cette situation vague 8c indifférente lorsque nous réfléchissons sur les actions des autres ; nous déduisons ordinairement ces actions , avec beaucoup de certitude , de leurs motifs 8c des dispositions de l’agent : 8c , au contraire , cela nous arrive très-fréquemment lorsque nous agissons nous-mêmes. Or , comme les objets semblables sont aitemenc confondus, on a pris ceci pour une preuve démonstrative 8c intuitive même de la liberté humaine. Dans la plupart des occasions , nous sentons nos actions affectées à notre volonté , 8c nous nous imaginons

Digitized by Google

(1) On peut rendre une autre raison de la grande vogue que la doctrine de la liberté s'est acquise. Il y a une sensation trompeuse d'un état indifférent, fondée sur une fausse lueur d'expérience qui accompagne, ou peut du moins accompagner, plusieurs de nos actions. La nécessité d'une action, soit matérielle, soit spirituelle, n'est pas, à proprement parler, une qualité inhérente dans l'agent; elle est l'état d'un être pensant qui considère cette action: & elle consiste principalement dans cette détermination de la pensée qui tire l'action présente d'un objet précédent. Il en est de même de la liberté, en tant qu'on l'oppose à la nécessité; elle n'est autre chose que l'absence de cette détermination, un certain état vague, ~~une certaine~~ indifférence que nous sentons en passant, ou en ne passant pas, de l'idée d'un objet à celle d'un autre. Il est à remarquer que nous nous trouvons rarement dans cette situation vague & indifférente lorsque nous réfléchissons sur les actions des autres; nous déduisons ordinairement ces actions, avec beaucoup de certitude, de leurs motifs & des dispositions de l'agent: &, au contraire, cela nous arrive très-fréquemment lorsque nous agissons nous-mêmes. Or, comme les objets semblables sont aisément confondus, on a pris ceci pour une preuve démonstrative & intuitive même de la liberté humaine. Dans la plupart des occasions, nous sentons nos actions assujetties à notre volonté, & nous nous imagi-

The text on this page is estimated to be only 29.08% accurate

Philosophiques. *4\$ Mais achevons de concilier la liberté avec la nécessité & terminons ainsi la question la plus contentieuse qui se soit élevée dans la plus contentieuse des sciences j'ai voulu dire, en métaphysique. Si les hommes ont toujours • - U . nous devons sentir que, la volonté n'est affectée à rien , cause que , lorsqu'on nous nie ce point , & qu'on nous provoque à des effets , nous sentons qu'elle se meut ainsi* fement en tout sens, &c produit sa propre image , en ce qu'on nomme volonté dans les écoles , du côté même ' pour lequel elle ne s'est point déclarée. Nous ne- , persuadons que cette image , ou ce mouvement ébauché , eût pu être rendu complet , & palier en suite , dans le temps même que cela n'en est point arrivé • , parce que , si on le nie , nous trouvons la chose praticable à un fécond effet , ne prenant pas garde que ce déficit fantaisique : de faire parade de notre liberté est ici précisément le motif qui nous fait agir. Mais nous avons beau imaginer d'avoir un sentiment intime de notre liberté ; rarement un spectateur s'y trompera : le plus souvent il fera en état d'inférer nos actions de leurs motifs ôc de notre caractère ; ou , s'il ne le peut pas , il conclura , en général , que ce n'est que faute de connaître parfaitement toutes les circonstances de notre situation > &c de notre tempérament , &c les efforts affectés d« notre complexion &c de notre humeur. Or , c'est précisément en quoi , selon moi , consiste l'absence de la nécessité. Note de l'Auteur, Q* Digitized by Google

*44 Es sais été du même fentiment , par rapport à la néceflité, ils ne l'ont pas moins été au ftijet de la liberté ; & cette derniere difpute , aufil bien que la première, n'a été jufqu'ici qu'une difpute de mots. C'eft ce que nous pourrons faire voir brièvement. Qu'entend-on par liberté , lorfqu'on nomme les aêtes de la volonté libres ? On ne veut pas dire afiurément qu'ils n'ont aucune liaifon avec les motifs , les inclinations, & les circonftances; qu'ils n'en découlent point avec un certain degré d'uniformité -, & que nous n'avons pas droit d'en conclure leur exiftence par induétion : ce feroit nier des faits trop évidens & trop incontestables. On ne peut donc entendre par liberté , que le pouvoir d'agir ou de n'agir pas conformément aux déterminations de la volonté y c'cft-à-dire, que fi nous choififfions de demeurer en repos , nous le pouvons : &c que fi nous choififfions de nous mouvoir , nous le -pouvons aufli. Or, perfonne ne nie que tous les hommes n'aient cette liberté hypothétique, à moins que d'être emprifonnés & enchaînés. Ainfi point de difpute fur cer article.

Philosophiques. 145 Nous devrions avoir l'attention de ne jamais donner de définition de la liberté qu'avec ces deux conditions 4
premièrement, d'être compatible avec les faits évidens, en fécond lieu , de s'accorder avec elle-même. Si , en observant ces deux règles, nous rendions notre définition intelligible, je suis persuadé que bientôt il ne resteroit qu'une opinion sur ce sujet , l'opinion de tout le genre humain. On convient universellement que rien n'existe sans cause, & que le terme de hasard, à le bien examiner, n'est qu'un terme négatif, qui ne peut signifier aucun pouvoir réellement existant dans la nature. Mais , on prétend qu'il y a des causes nécessaires & des causes non-nécessaires. Ici paroît la merveilleuse utilité des définitions. Qu'on me définisse une cause, sans faire entrer, dans la définition, la liaison nécessaire avec l'effet , & qu'on me montre distinctement l'origine de l'idée exprimée par les termes dont on se servira : je me rendrai alors sans réplique. Mais , c'est une chose impossible , en

adopté Digitized by Google

2\G E S SAIS tant mes explications comme jufles. S'il n'y avoit point de liaison régulière Sc confiante entre les objets , les notions de caufe & d'effet ne nous feroient jamais venues dans l'efprit. Or, certe liaison confiante produit l'induction intellectuelle dont nous avons parlé , & qui eft la feule efpece de connexion que nous publions concevoir. Quiconque entreprendra de définir le mot de caufe , en faifant abstraction de ces circonftances , fera réduit , oui parler un langage inintelligible , ou à employer des termes fynonymes à celui qu'il veut définir (1). Or 3^e norre définition étant admife , la liberté , autant de fois qu'on l'op* . ^ • i(;) Ajnfi , par exemple , en nommant caufe ce qui produit quelque chofe , produite & caufe font manifeftefmsnt fynonymes. La même obje&ion a lieu , ' fi on définit la caufe ce par quoi -une chofe exifte; car 1^{re} qiie veut dire par quoi ? Si l'on avoit nommé caufe ce après quoi une chofe exifte conflamment , nous aurions d'abord * ' rT ' compris le fens de ces paroles , puisque c'eft-là , en effet , tout ce que nous favons fur ce fujet : or , cette confiance eft l'cfience même de la néceffité ; Sf nous n'en «vont point d'autre idée. Note de l'Aiueur , Digitized by Googla

(1) Ainsi , par exemple , en nommant cause ce qui produit quelque chose , produire & cause sont manifestement synonymes. La même objection a lieu , si on définit la cause ce par quoi une chose existe ; car , que veut dire par quoi ? Si l'on avoit nommé cause ce après quoi une chose existe constamment , nous aurions d'abord compris le sens de ces paroles , puisque c'est-là , en effet , tout ce que nous savons sur ce sujet : or , cette constance est l'essence même de la nécessité ; & nous n'en avons point d'autre idée. *Note de l'Auteur.*

I '■ 'fj Philo s ophiqus. 147 pofe , non à la contrainte , mais à la
 néceffiré , fera la même chofe que le hafard , qui , de l'aveu de tout le
 monde , eft équivalent au néant. . ' * i- « • SEca^ni Partie. Il n'y a point de
 méthode plus commune, ni plus condamnable , dans les difputes de
 philofophie que d'attaquer une hypothefe par le danger qui en peut revenir à
 la religion. & à la morale. Une opinion eft certainement fautive lorfqu'elle
 conduit à des abfurdités i mais elle ne l'eft jamais par la raifon que fes
 conféquences font dangereufes (1 }. Ces fortes (1) Il y a des dangers
 imaginaires , Sc des dangers réels. Il eft incontestablement dangereux
 d'ébranler le»' fondement de la Cociété & de la religion. Ceux qui
 propofent des doélrines donc les conféquences peu» vent aboutir.]! ,
 quelque perfuadés qu'ils foient de leur vérité, doivent ufer de ' la plus
 grande circonfeôion , & balancer foigneufement l'utilité attachée à leur» f
 dé»' couvertes réelles ou prétendues, avec. cell^ des notions .u'ils
 combattent. Note de l'Editeur , Digitized by Google à

24\$ Essais' de lieux communs devroient donc être entièrement bannis , comme ne contribuant rien à la découverte de la vérité , ôc ne fervant qu'à exciter des haines personnelles contre nos antagonistes. Je fais cette remarque en général i 3c je ne prétends en tirer aucun avantage. Je me foudets volontiers à un examen de cette nature ; & je hafarderai de dire que les doctrines de la néceffité & de la liberté , telles que je les ai expofées , non feulement s'accordent avec la morale & la religion , mais qu'elles leur font même abfolument eflentielles. Je commence par la néceffité. On peut la définir de deux façons , prifes de la double définition du mot de caufe, où elle entre très-effentiellement. Elle confifte donc, ou dans l'union confiante des mêmes objets, ou dans l'induction intelle&uelle tirée d'un objet à l'autre. Or, dans l'un & l'autre de ces deux fçns , la néceffité a été univerfellement , quoique feulement d'une manière tacite , attribuée à la volonté humaine ,■ tant dans les écoles, qu'en chaire & dans la Digitized by Google

Philos o p h QUEJ, 24? vie commune. Perfonne n'a jamais prétendu nier que nous ne fiiffions en ctat de tirer des induérations au fujet des actions humaines, & que ces induérations ne fulTent fondées fur l'expérience des mêmes aérations fubordonnées aux mêmes motifs» aux mêmes inclinations, ôc aux memes circonftancès. point dans lequel on puifle s'écarter de nous , c'est que peut-être on refufera le nom de néceflité à cette propriété des aérations humaines ; maisj tant que le fêns fubfifte , le mot ne fait rien. Ou bien , l'on croira pouvoir trouver quelque chofe de plus dans les opérations de la matière que ce que nous y avons découVerr.Mais, de quelque conséquence quecëlar pûifle être en phylîque ou en métaphÿfiqué ; il faut avouer au moins que la morale & la religion n'y font aucunement inréreflees. Nous pouvons nous être trompés , en difant qu'il n'y a point d'autre idée de néceflité & de liaifon dans les aérations des corps mais ileft sûr que nous n'avons* rien attribué aux aérations des ëfprits , que ce que tout le monde y reconnoît & doit y reconnoître. Nous nechan

i >E S S A I s geons pas une feule circonftance dansée fyftême orthodoxe & reçu , quant à la volonté ; nos idées ne différent qu'à l'égard des objets matériels & de leurs caufes. Rien donc ne peut être plus innocent que cette doctrine. Toutes les loix ayant les récompensés & les peines pour bafe , le principe fondamental qu'on leur fuppofe, c'eft que ces deux motifs ont fur l'efprit une influence régulière Ôi uniforme, qu'ils fervent tous deux à produire les bonnes actions & à prévenir les mauvaifes. On peut donner à cette influence tel nom qu'on veut *, mais , dès quelle eſt ordinairement jointe aux aétions , on doit la regarder comme une caufè, 6c , par conféquent , comme un exemple de la néceſſité que nous voudrions établir. , . • La haine ou le repentiment ne peuvent avoir pour objets légitimes que des perſonnes ou des créatures qui penſent , & qui ont le ſentiment d'elles-mêmes: & les avions criminelles ou injurieufes ne réveillent cette paſſion en nous que par le rapport quelles ont avec de telles perſonnes. Toutes les

acDigitized by Google

Philosophiques. 151 tions font , de leur nature , temporelles & paflageres j donc , bonnes ou mauvaifes , à > moins que de procéder de quelque caufe renfermée dans le cara&ere & dans les difpofitions de l'agent, elles ne fauroient tourner , ni à fa gloire^ ai à fa honte. Une adion peut être blâmable en elle- même : elle peut choquer toutes les loix de la morale & de la religion ; mais , fi elle ne dérive de rien qui foit durable & confiant , fi elle ne laifle rien après foi } l'agent n'en eft point refponfable , & n'en peut être juftement puni. Ainfi , dans les principes de ceux qui nient lanéceffité, & la caufalité qui en réfulte , un homme , après-avoir commis les crimes tes plus horribles , eft aufli pur & net qu'il pouvoit l'ctrfc au premier inftant de fa naiffance fon caradere n'eft point intéreffé dans des adiôrifs qui n'en dérivent pas -, & leur méchanceté n'eft pas la preuve -de fa dépravation. «■ - l O11 ne blâme perfonne pour des ades qu'il * i ,, • ' commet par ignorance",4 ou par accident', quelles qu'en foient 4 les fuites ; pourquoi r cela,* fi ce n'eft à caufe que les principes dè Digitlzed by Google

/ 151 E n ai \$! ces aêtes ne font que momentanés, & fc terminent en eux-mêmes? On blâme moins celui qui fait le mal par précipitation & fans defTein prémédité, que celui qui le fait par réflexion & de propos délibéré : pourquoi encore ? C'est que nonobstant qu'un tempérament prompt foit une caufe durable , un principe permanent dans l'ame, il n'agit pourtant que par intervalles, ôc n'inféete point le caraâere entier de l'homme. Enfin, la repentance , accompagnée de la réforme de la vie & des mœurs , efface tout péché : quelle en eft la raifon , fi ce n'est que nos actions ne nous rendent coupables , qu'en tant qu'elles font les preuves de paffions criminelles & de principes corrompus; & que, par conféquent, ces preuves, perdant leur force par le changement de nos principes, ceffent de nous rendre coupables ? Mais, hors de- la doéhine de la néceffité, nos aétions ne font jamais preuve , & , par conféquent , ne font Jamais criminelles. Il ne fera pa\$; plus difficile de prouver , par les mêmes argumens, que la liberté ^

Digitized by Google

Philosophiques, aj? telle que nous lavons définie ci-defflus , &c
telle que tout le monde l'admet, est également essentielle à la doctrine des
mœurs, & que les actions où elle manque , n'étant susceptibles d'aucune
qualité morale, ne peuvent devenir des objets de louange, ni de blâme. Car,
les actions n'étant Hce- de nos sentimens moraux qu'autant qu'elles sont des
indications ou des preuves du caractère interne , des passions &c des
penchans , ne peuvent être louables ou blâmables qu'autant qu'elles
émanent de ces principes *, &c quand une force ou violence externe les
produit y elles sont exemptes de toute imputation. Je ne prétends pas avoir
obvié à toutes les objections qu'on pourroit faire à ma théorie de la nécessité
& de la liberté : j'en prévois qui sont fondées sur des lieux communs *
auxquels je n'ai pas encore touché. On pourra dire, par exemple , que les
actions volontaires sont sujettes aux mêmes loix de nécessité que les
opérations matérielles , il y a une chaîne continue de causes nécessaires,
préordonnée &c prédéterminée y qui s'étend de

telle que nous l'avons définie ci-dessus , & telle que tout le monde l'admet, est également essentielle à la doctrine des mœurs , & que les actions où elle manque , n'étant susceptibles d'aucune qualité morale , ne peuvent devenir des sujets de louange , ni de blâme. Car , les actions n'étant les objets de nos sentimens moraux qu'autant qu'elles sont des indications ou des preuves du caractère interne , des passions & des penchans , ne peuvent être louables ou blâmables qu'autant qu'elles émanent de ces principes ; & quand une force ou violence externe les produit , elles sont exemptes de toute imputation.

Je ne prétends pas avoir obvié à toutes les objections qu'on pourroit faire à ma théorie de la nécessité & de la liberté : j'en prévois qui sont fondées sur des lieux communs , auxquels je n'ai pas encore touché. On pourra dire , par exemple , que si les actions volontaires sont sujettes aux mêmes loix de nécessité que les opérations matérielles , il y a une chaîne continue de causes nécessaires , préordonnée & prédéterminée , qui s'étend de-

2/4 E S S A I s puis la première cause- de tout ce qui existe ,
jusqu'aux volontés individuelles de chaque intelligence humaine. Dès-lors ,
plus de contingence dans l'univers , plus d'indifférence , plus de liberté.
Pendant que nous agissons , on agit sur nous. Le premier auteur de toutes nos
volontés, c'est le Créateur du monde , qui , en donnant le branle à cette
immense machine , a placé tous les êtres dans la position donc chaque
événement devoit ensuite résulter par la nécessité la plus inévitable. Par
conséquent , de ces deux choses l'une : ou il n'y a point de turpitude morale
dans les actions humaines qui procèdent d'une cause souverainement
bonne ou, s'il y en a , le créateur , qui en est la première source , s'y trouve
enveloppé. Celui qui met le feu à la mine est responsable de tout son effet ;
3c il n'importe que la mèche soit longue ou courte : de même , dans une
chaîne continue de causes nécessaires , l'auteur de la première, fini ou infini
, est auteur de tout le reste , 3c c'est à lui qu'appartient l'honneur ou le
blâme qui en résulte. Par rapport aux conséquences

Philosophiques, ijy des aCtions humaines , cette réglé est établie*
sur des raifons incontestables , sur les idées les plus claires & les plus
inaltérables que nous ayons de la morale : 8c ces raifons doivent avoir un
poids encore bien supérieur , étant appliquées à la volonté 8c aux intentions
d'un être infiniment -piiiiffant^r infiniment sage. Une créature bornée, telle
que l'homme, peut alléguer pour excuser son ignorance ou son impuissance ;
mais , ces imperfections n'ont pas lieu dans le Créateur. Il a prévu , ordonné,
eu pour but , tous ces aCtes humains que nous condamnons avec tant de
témérité. Il s'enfuivroit donc de-là, ou que ces-aCtes ne sont point criminels
, ou que la divinité elle-même en est responsable, 8c que l'homme demeure
déchargé de toute faute. Mais , ces deux suppositions étant également
abfurdes 8c impies 3 il est impossible que la doctrine d'où elles découlent ,
une doctrine exposée à de pareilles objections * soit conforme à la vérité.
Toute conséquence absurde, si elle est nécessaire , prouve l'absurdité du
système qui lui a donné son ori

i j6 Essais ginc , précifément de la même maniéré que les a&ions
 criminelles retombent fur la première caufe y avec laquelle elles ont une
 liaifon néceffaire &c inévitable. Cette objection a deux parties, que nous
 examinerons féparément. Premièrement , ü les actions humaines peuvent
 être, en vertu d'un enchaînement néceffaire , renvoyées à la Divinité j elles
 ne fauroient avoir rien de criminel , vu la bonté & la perfection infinie de
 l'Etre dont elles dérivent , Etre qui ne peut avoir que des intentions bonnes
 & juftes. Secondement , fuppofez que ces actions foient criminelles en effet
 , il faudroit ôter à la Divinité ces «tributs de bonté & de perfection dont
 nous la revêtons , & l'environner déformais comme première caufe des
 fautes & de la turpitude morale qu'on obferve dans la créature. * Il me
 paroît qu'on peut répondre à la première partie de l'objection d'une façon
 claire & convaincante. Plufieursphilofophes , après un examen foigneux de
 tous les phénomènes naturels, font venus à conclure que le tout, confidéré
 Digitized by Goog

gine , précisément de la même manière que les actions criminelles retombent sur la première cause , avec laquelle elles ont une liaison nécessaire & inévitable.

Cette objection a deux parties , que nous examinerons séparément. Premièrement , si les actions humaines peuvent être , en vertu d'un enchaînement nécessaire , renvoyées à la Divinité ; elles ne sauroient avoir rien de criminel , vu la bonté & la perfection infinie de l'Etre dont elles dérivent , Etre qui ne peut avoir que des intentions bonnes & justes. Secondement , supposez que ces actions soient criminelles en effet , il faudroit ôter à la Divinité ces attributs de bonté & de perfection dont nous la revêtons , & l'envisager désormais comme première cause des fautes & de la turpitude morale qu'on observe dans la créature.

Il me paroît qu'on peut répondre à la première partie de l'objection d'une façon claire & convaincante. Plusieurs philosophes , après un examen soigneux de tous les phénomènes naturels , sont venus à conclure que le tout ,

PHILOSOPHIQUES. 277 considéré comme un seul système, est réglé avec une bonté souveraine dans chaque période de Ton existence : Soit que le dernier résultat en fera la plus grande félicité possible de chaque être créé, sans aucun mélange de mal positif ou de mal négatif absolu. Chaque mal physique, disent-ils, n'est qu'une partie essentielle de ce système de bienveillance ; & il étoit impossible à la Divinité elle-même, considérée comme un agent sage, de le retrancher sans donner entrée à de plus grands maux, ou sans exclure de plus grands biens, qui doivent en naître. Quelques-uns, les Stoïciens entre autres, ont tiré de cette théorie des moyens de consolation pour tous les malheurs : ils ont appris à leurs disciples que les maux qu'ils foudroient étoient des biens réels par rapport à l'univers ; & qu'à des regards assez étendus pour pouvoir embrasser le système de la nature en grand chaque événement deviendroit un sujet de joie & d'exultation. Cependant, quelque précieux & sublime que soit ce lieu commun, il s'est montré bientôt faible & inefficace dans la Tome /. R

pratique. Apurement vous irriteriez plutôt que d'appaiser Un homme en proie au douleurs défespérantes He la goutte , en lui prêchant la réélitude de ces loix générales qui ont produit les humeurs malignes de (on corps , & les ont'fàit couler, par des canaux crèufés exprès , jufqu'aux nerfs où ils excitent a&uellçment des tourmens aigus (1). Ces grandes vues peuvent éblouir, pour un moment , l'imagination d'un fpéculateur qui fe trouve en fureté & à fon aife : je dis pour un moment i car , elles ne fauroient.prendre une affierte fixé dans fon çfprit , lors même qu'il eft exeippt de fenfarions douloureufes 8c de pallions turbulentes. : tant s'en faut qu'elles (i) Il y a un point de vue Tous le quel cet considérations peuvent être proposes i un homme qui foudre , d'une maniéré raifonnable &C qui devient efficace , lorfqu'îl n'y refuse pas l'attention convenable. On ne fauroic endurer des' maux fous l'empire d'un être julle & bon , fans qu'il y ait de raifons de 'ces maux , qui exigenc notre àcquiefcemenr, & qu} doivent même exciter notre farisfadtion. Mais , cette dodlrine eft inféparable de celle de l'exiftence continuée, 8c d'un état à venir, d'où elle tire toute fa force. Note de f Editeur .

pratique. Assurément vous irriteriez plutôt que d'appaiser un homme en proie au douleurs désespérantes de la goutte, en lui prêchant la rectitude de ces loix générales qui ont produit les humeurs malignes de son corps, & les ont fait couler, par des canaux creusés exprès, jusqu'aux nerfs où ils excitent actuellement des tourmens aigus (1). Ces grandes vues peuvent éblouir, pour un moment, l'imagination d'un spéculateur qui se trouve en sûreté & à son aise : je dis pour un moment; car, elles ne sauroient prendre une assiette fixe dans son esprit, lors même qu'il est exempt de sensations douloureuses & de passions turbulentes : tant s'en faut qu'elles

(1) Il y a un point de vue sous lequel ces considérations peuvent être proposées à un homme qui souffre, d'une manière raisonnable; & qui devient efficace, lorsqu'il n'y refuse pas l'attention convenable. On ne sauroit endurer des maux sous l'empire d'un être juste & bon, sans qu'il y ait de raisons de ces maux, qui exigent notre acquiescement, & qui doivent même exciter notre satisfaction. Mais, cette doctrine est inséparable de celle de l'existence continuée, & d'un état à venir, d'où elle tire toute sa force. *Note de l'Editeur.*

Philosophiques. 2; 9 s'y puiffent maintenir > .attaquées par de fi
puiffans adverfaires. Les affections naturelles voient leurs objets de plus
près & fous une forme plus exacte* : par une difpenfation mieux afTortie à
la Foibleffe de l'efprit hu-r main , elles ne font attention qu'aux objets qui
font immédiatement attaux^ejpus , Ss ne font excitées que par les
événemens qui paroiffent bons ou mauvais , relativement à notre fyftême
propre 6c aCtuel. Il en eft, à cet égard , du mal moral comme du mal
phyfique : il feroit déraifonnable de fe flatter que des confidérations
prifes de fi loin, ayant fl peu d'efficace par rapport au premier de ces mawc,
en puffent avoir davantage par rapport au fécond. La nature a formé l'efprit
de l'homme de celle forte qu'à la vue de certains caraCteres , de certaines
difpofitions , de certaines aétions , il éprouve immédiatement un fentiment
d'approbation ou de blâme ; & il n'y a point de fenfation , point d'émotion
plus effentielle à fa conftitution que celle ci. Les caraCteres qui gagnent fon
eftime , font principalement ceux qui contribuent à la paix Rz

« 260 Es sais & au bien-être de la fociété : & fon blâme tombe ordinairement fur tout ce qui tend au détriment & au trouble de la même fociété. De-là nous avons • raifort de croire que les fentimens moraux réfuirent médiatement ou immédiatement, d'une réflexion fur ces intérêts oppofés. Que la philofophie vienne à préfent débiter des opinions ou des conjectures différentes ! Quelle vienne dogmatifer que chaque chofe eft bien par rapport au tout ! Qu'elle foutienne que ce qui trouble la fociété eft tout aufll avantageux, tout aufll convenable au deflein principal de la nature, que ce qui en avance directement le bonheur ! Des fpéculations aufï tranfcendantes & aufll incertaines feront-elles jamais en état de contrebalancer des fentimens qui naiffent de la vue naturelle Ôc immédiate des objets ? Un homme , à qui on aura volé une fomme confidérable , fe trouvera-t-il le moins du monde foulagé de la peine que lui caufe fa perte , après avoir fait ces fublimcs réflexions ? Comment veut-on doue qu'elles doivent le dépouiller du reflèntiment moral que. le crime * Digitized by Google

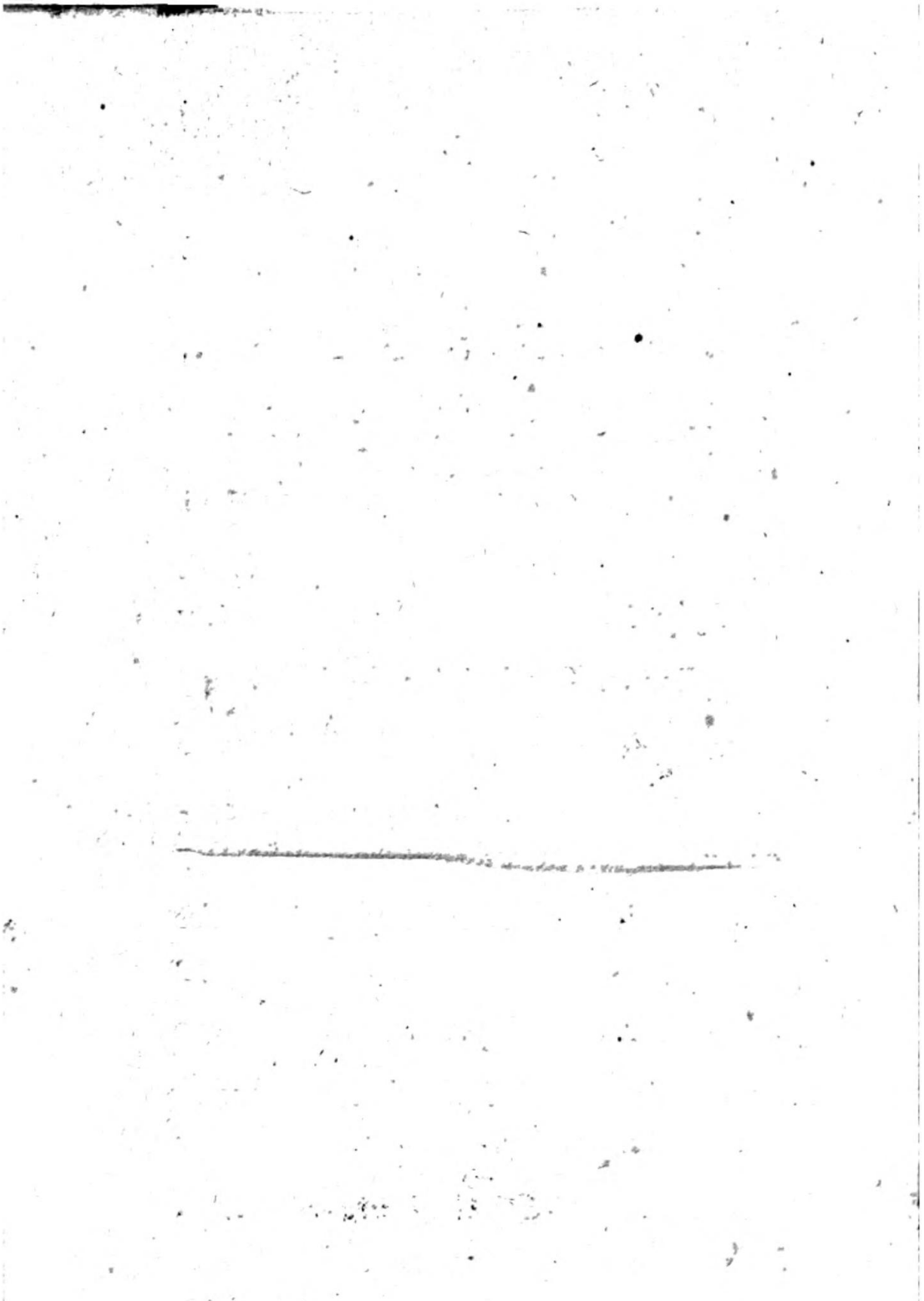
& au bien-être de la société : & son blâme tombe ordinairement sur tout ce qui tend au détriment & au trouble de la même société. De-là nous avons raison de croire que les sentimens moraux résultent médiatement ou immédiatement, d'une réflexion sur ces intérêts opposés. Que la philosophie vienne à présent débiter des opinions ou des conjectures différentes ! Qu'elle vienne dogmatiser que chaque chose est *bien* par rapport au *tout* ! Qu'elle soutienne que ce qui trouble la société est tout aussi avantageux, tout aussi convenable au dessein principal de la nature, que ce qui en avance directement le bonheur ! Des spéculations aussi ~~transcendantes~~ & aussi incertaines feront-elles jamais en état de contrebalancer des sentimens qui naissent de la vue naturelle & immédiate des objets ? Un homme, à qui on aura volé une somme considérable, se trouvera-t-il le moins du monde soulagé de la peine que lui cause sa perte, après avoir fait ces sublimes réflexions ? Comment veut-on donc qu'elles doivent le dépouiller du ressentiment moral que le crime

PHILOSOPHIQUES. IG\ ' inspire ? Ou pourquoi la différence
 réelle entre le vice & la vertu ferait-elle moins conciliable avec tous les
 systèmes de philosophie spéculative que ne l'est la différence entre la beauté
 & la difformité personnelle ? L'une & l'autre de ces distinctions est fondée
 sur les sentiments naturels de l'homme & il n'y a point de théorie ,
 point de spéculation philosophique qui puisse altérer ces sentiments, ou les
 combattre. • ° La féconde difficulté n'admet pas une solution aussi aisée ni
 aussi satisfaisante \ car, il est impossible d'expliquer distinctement
 , comment la Divinité peut être cause médiate de toutes les actions
 humaines, sans être auteur du péché & de la turpitude morale. Ce sont- là
 des mystères que la raison naturelle & dénuée de secours n'est point capable
 d'approfondir : quelque système qu'elle embrasse, des difficultés
 insurmontables , des contradictions formelles même , l'arrêteront à chaque
 pas. Concilier l'indifférence & la contingence des actions humaines avec la
 prescience divine, ou décharger la Divinité de

- , V 161 Essais* 8cc. '1 • J " * " l'origine du péché, en défendant.
les décrets abfolus , font deux tâches où toute l'induftrie des philofophes a
échoué jufqu'ici. Heureux , £1 , convaincus par-là de la témérité qu'il y a de
vouloir pénétrer des myfteres aulii fublimes , ils apprennent à être
modefiçs; & fi , quittant cette fcene de ténèbres & de perplexités , ils
reviennent à leur vraiféjour, à la vie commune , & à l'examen de ce qui s'y
pafie ! Ils y trouveront allez de difficultés à débrouiller , fans avoir befoin
d'en aller chercher ailleurs, en fe hafardant fur cét océan immenfe de doutes
, d'incertitudes , & de contradictions. Fin du premier volume» : ' e >
Digitized by Google

TABLE i D E 8 ESSAIS « Contenus dans le Tome premier . *

Préface, • ~ — y... page i Premier Essai. Des différentes espèces de
Philosophie, 47 Second Essai. Sur l'origine des idées . 7 \ . \t Troisième
Essai. Sur l'aléa des idées. 8\$ Quatrième Essai. Doutes sceptiques
touchant les opérations de l'entendement, 1 07 V- — *"» ■ V . »
Cinquième Essai. Solutions sceptiques des Doutes précédents, 159 Sixième
Essai. De la probabilité, 170 Septième Essai. De l'idée de pouvoir ou de
l'aléa nécessaire. 177 Huitième Essai. Sur la liberté & la nécessité, x 1 6
Fin de la table. Digilized by Googl



The text on this page is estimated to be only 26.00% accurate

Digitized by Googli

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

sKpP fi Xp





